



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

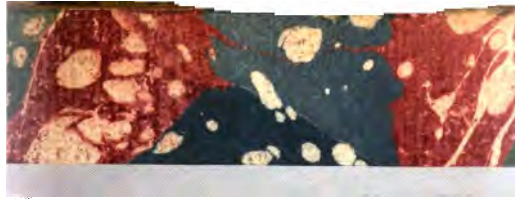
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







# TAYLOR INSTITUTION LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

Vol. Fr. II. A. 1286

VOLTAIRE FOUNDATION FUND



cc  
par And-Juill. Contant  
d'Ouvill

EO

en 2 p. uley

3800







# *HISTOIRE*

D E

*L'OPERA BOUFFON.*

---

PREMIERE PARTIE.

---

ALISTON

10

ALISTON

ALISTON

ALISTON

ALISTON

# HISTOIRE

DE

## L'OPERA BOUFFON;

*Contenant les jugemens de toutes les Pièces qui  
ont paru depuis sa naissance jusqu'à ce jour,*

Pour servir à l'Histoire des Théâtres de Paris,

P R E M I E R E P A R T I E.

---

*Sublato jure nocendi.*

---



A AMSTERDAM,

*Et se trouve A PARIS,*

Chez GRANGER, Libraire, Pont Notre-Dame ;  
au Cabinet Littéraire, près la Pompe.

---

M. DCC. LXXIII.

HISTOIRE

DE  
L'ART  
DE LA  
SCULPTURE  
EN  
MARBRE  
ET  
EN  
BOIS  
DANS  
L'ANTIQUE  
ET  
MODERNE



MAINTENANT  
L'ART  
DE LA  
SCULPTURE  
EN  
MARBRE  
ET  
EN  
BOIS  
DANS  
L'ANTIQUE  
ET  
MODERNE



## AVERTISSEMENT.

**C**ET Ouvrage est l'amusement de deux Freres, qui, forcés par état, de passer alternativement six mois à Paris & six mois en Province, & toujours séparés l'un de l'autre, se sont rendu compte des bagatelles qui, par leur nouveauté, fixoient l'attention du Public; ils ont cru que les Amateurs d'Anecdotes théâtrales, ne feroient pas fâchés de voir réunies sous un même point de vue, toutes les Pièces du nouveau genre. Malgré l'intégrité dont ils se piquent, & qui leur a servi de règles dans leurs décisions, ils

## AVERTISSEMENT.

ne se flattent pas d'avoir contenté tous les Auteurs. Quelques-uns se plaindront de n'être pas assez loué : plusieurs feront fâchés qu'on leur rappelle l'époque de leurs *petits chagrins*. Mais, qu'y faire ? Cette exactitude entroit nécessairement dans le plan de cette Brochure, & les deux Freres, pour se disculper envers les mécontents, répondent avec simplicité, *rappelez ce qui a été dit, ouvrez les Journaux, nous sommes l'écho du Public.*

**HISTOIRE**



# HISTOIRE

DE

## L'OPERA BOUFFON.

---



EST à l'invention de l'Imprimerie que nous devons la renaissance des Arts : c'est à cette époque qu'il faut s'arrêter pour déterminer le rétablissement des Théâtres en Italie.

Long-tems auparavant , la Comédie avoit dégénéré de cette grandeur & de cette magnificence, qui l'avoit rendue les délices de la Grece & de Rome. Indécente, triviale, elle ne se montroit plus que sur les tréteaux, dans les cafrefours, dans les places, & rebut des

*I. Partie.*

A

## 2 HISTOIRE

honnêtes gens, elle étoit devenue le partage du bas peuple.

Le retour des sciences ramena celui du goût pour le Théâtre.

Dans ces premiers commencemens, la Musique fut mêlée à la déclamation. D'abord on introduisit des chœurs dans les Tragédies : on fit ensuite chanter les Prologues & les Epilogues, & enfin on lia les actes par des stances. Cet assemblage ayant paru défectueux, on abandonna la Musique, pour reprendre dans les Tragédies & dans les Comédies le goût, l'austérité & la simplicité des Anciens.

Cette réforme dura peu. Le génie des Poètes fut rebuté de se voir asservi à la scrupuleuse exactitude des règles, & peut-être aussi, les spectateurs s'ennuierent-ils d'une uniformité dont ils n'étoient pas en état de sentir le prix.

Les Auteurs, plus jaloux des applaudissemens du Peuple que de la perfection de leur Art, reprirent insensiblement l'usage des chœurs dans les Tragédies. Les Prologues des Comédies furent chantés de nouveau, & les actes furent séparés par des intermèdes en Musique, qui



n'avoient souvent nul rapport avec l'action principale. Quelquefois ces intermèdes, coupés en quatre Actes, formoient un sujet qui ne tenoit ni du genre de la Tragédie, ni de celui de la Comédie, qui n'étoit point non plus une Pastorale, & qui par sa singularité, auroit mérité un nom particulier qui le caractérisa. Ne seroit-ce point là l'origine de ce drame que nous nommons Opéra Bouffon ? Et si ma conjecture est vraie, qu'elle plus noble origine peut-on trouver aux pièces Françoises, mêlées d'Ariettes, qui sont actuellement les délices de la Capitale ?

Ces intermèdes, dont on vient de parler, donnèrent naissance au grand Opéra Italien. Que le premier ait été représenté à Venise en 1574, lorsque Henri III. revenant de Pologne, honora cette Ville de sa présence : ou que ce soit *il Satiro* & la *Disperazione de Fi'eno*, Pastorales en Musique, données à Florence, dans le Palais du Grand-Duc, par *Emilio del Cavaliere*, en 1590 : ou l'*Euridice del Rinuccini*, exécutée dans la même Ville, lors du Mariage de Marie de Médicis, & de Henri IV,

#### 4 HISTOIRE

en 1600 : c'est une discussion assez indifférente, il suffit de sçavoir que, vers ce tems, la Musique Italienne étoit déjà à son plus haut degré de perfection, & qu'elle s'est soutenue dans cet état de splendeur jusqu'au commencement de ce Siècle, ou, si l'on en croit les Italiens mêmes, elle a insensiblement dégénéré.

C'est à l'Opera Italien que nous devons notre Opéra François, C'est au grand Opéra, que nous sommes redevables de l'Opéra Comique, & c'est aux Anciens, aux Italiens, au grand Opéra François, & au goût pour la nouveauté, qui a fait adopter pendant dix-huit mois, dans Paris, les Bouffons Italiens, que nous avons l'obligation du nouveau genre des Pièces mêlées d'Ariettes.

Je ne discuterai point si cette espece de représentation, qui tient de la Comédie & de notre Opéra Comique, & qui n'a qu'un rapport indirect à l'Opéra Bouffon des Italiens, peut être regardé comme un genre neuf. C'est un monstre, si l'on veut, mais un monstre agréable, puisqu'il réunit tous les suffrages. La critique peut avec juste raison fronder

## DE L'OPERA BOUFFON. 5.

ce goût dominant ; nous applaudissons à sa juste censure, & nous volons où le plaisir nous appelle. Le public convient sans doute que rien n'est plus bizarre qu'un dialogue récité, & que la Musique interrompt dans le tems le plus susceptible d'intérêt ; il avoue que passer de l'Ariette bruyante au dialogue parlé & sauter subitement à la Romance, est un ridicule qui n'échappe point aux bons esprits ; que cette façon de traiter un sujet quelconque, nuit à l'intrigue, énerve un caractère & ne permet ni exposition, ni nœud, ni dénouement. Mais il accorde aussi que rien ne flatte plus agréablement l'oreille, qu'un air chanté par un gosier mélodieux.

Si les pieces à Ariettes ont des défauts incontestables, elles ont aussi des beautés touchantes, qui laissent appercevoir un degré de perfection qu'il ne fera peut-être pas impossible d'atteindre. Les premiers qui ont imaginé de joindre la Musique au Dialogue parlé, n'ont pû toucher le but : ceux qui viendront après surpasseront leurs modèles, & feront connoître qu'il y a des ressources infinies pour le vrai talent. A iij

Le Poète attentivement appliqué à ne former son plan que d'après les règles établies, tirera de la scène même le sujet de ses Ariettes ; tout ne sera plus pour lui un sujet de comparaison : il substituera les pensées aux mots : il proportionnera la délicatesse de son style, à la condition de ses Acteurs, *Pierrot* ne parlera plus comme *Tyrçis*. Le Dialogue ne sera plus coupé par des Ariettes étrangères à l'intrigue, & faites uniquement pour laisser briller une jolie voix. La Prose & la Musique se prêteront mutuellement des grâces & de la force : l'une ne pourra pas marcher sans l'autre : enfin fatigué des tableaux pris dans les plus bas étage, il sentira combien la noblesse du sujet, la délicatesse des pensées, les situations intéressantes, les divers mouvemens de l'ame, peuvent prêter d'agrément à ce genre informe.

Le Musicien, d'accord avec le Poète, s'attachera scrupuleusement à la partie du Dialogue, qui est la plus essentielle & jusqu'ici la plus négligée : il ne sacrifiera pas l'intérêt de la scène, au seul plaisir de faire montre de son éloquence

musicale : plus de ces reprises qui toutes brillantes qu'elles sont, paroissent toujours déplacées desquelles sont inutiles : il daignera cesser d'être sçavant, pour se montrer plus agréable , & sera plus jaloux de faire entendre une voix foible, mais expressive, que flatté des applaudissemens qu'on donneroit à un accompagnement riche, bruyant & difficile. Il s'appliquera à exprimer les nuances imperceptibles du Dialogue, à caractériser le sentiment : à peindre l'ame ; fidèle imitateur de la Nature, il la dessinera en beau & banira de ses tableaux ces sons aigus qui n'en représentent que la portion la plus vile. Tel est, si je ne me trompe, le but que doivent se proposer les Auteurs qui parcourent cette nouvelle carrière.

Qu'on ne m'objecte point qu'il est des sentimens de l'ame, que tous les efforts de la Musique ne peuvent peindre : le vrai talent fait disparaître la difficulté, *Scarlatti* pere, *Bononcini*, *Pergoleze*, & tant d'autres excellens maîtres d'Italie, en sont des témoins irrécusables ; ils ont tout exprimé & leurs successeurs ne font qu'esquisser.

Conrents d'être bizarres, & singuliers, ces derniers substituent le difficile au beau simple, & le *Papilloiage* à la noblesse de l'harmonie ancienne. Voilà en général ce qu'est actuellement la Musique dans l'Italie; plus sçavante, mais moins gracieuse: brillante, d'une exécution plus difficile, mais infiniment moins expressive.

Le fameux Lulli, pere de notre Musique, commençoit à perdre de sa réputation dans l'esprit des amateurs, & le célèbre Rameau étoit au plus haut point de sa gloire, lorsque les Bouffons Italiens firent leur apparition sur le Théâtre du grand Opéra. Jamais révolution ne fut plus prompte & plus vive. Les Lullistes déjà découragés, gardèrent le silence: le parti de Rameau en fut accablé, & les enthousiastes de ce genre ultra-montain s'emparèrent du champ de Bataille. En vain quelques enfans-perdus osèrent confier leurs réflexions & leurs douleurs aux feuilles périodiques, ou les hazarder en forme de brochures, les vainqueurs dédaignèrent de se mesurer avec de si foibles Athlètes: ces vieux soldats ne remportèrent de leur

démarche inconsidérée que le ridicule de l'avoir entreprise.

*La Serva Padrona* eut le succès le plus complet. Les Musiciens Italiens furent décidés les compositeurs uniques : l'Opéra Bouffon , le genre par excellence , *Manelli* le Dieu du Chant , *Mademoiselle Tonelli* la Déesse de l'harmonie. Cet intermède est maintenant trop connu pour avoir besoin d'un extrait.

*La Serva Padrona.*

Le Joueur succéda à la *Serva Padrona*. Le Joueur. Cet Opéra en trois actes , étoit déjà connu depuis quelques années ; il avoit dans ce tems fait une sorte de plaisir , mais la minute de l'entousiasme n'avoit pas encore sonné. On applaudit à la nouveauté du Spectacle , au brillant des airs , à la vérité de l'action , sans emportement , sans fureur & sans chercher à comparer des genres qui ne peuvent souffrir de comparaison. Cette fois l'intermède du Joueur fut plus heureux ; les oreilles françoises déjà préparées par l'étonnant succès des Ariettes de la *Serva Padrona* firent applaudir , avec frénésie , aux riches morceaux rassemblés dans cet ouvrage. On sçait que le

# 10 HISTOIRE

récitatif y est constamment gracieux, les Duo des deux premiers actes & l'air *a questa Pelegrina* sont du fameux Orlandini. Les autres Ariettes ont été composées par différens maîtres; tel que Pergoleze, &c.

La finte Cameriera.

*La Finte Cameriera* fut substituée au Joueur, & son peu de réussite releva pour un instant le courage des partisans de la Musique françoise; mais ce foible espoir fut bientôt détruit par l'accueil que l'on fit au nouvel intermede de la

La Dona Superba.

*Dona Superba*, de la composition de M. Raynauld de Capoue.

Le Chinois.

Je ne parlerai point du *Chinois*, de

La Bohémienne.

la *Bohémienne*, de *Bertholde à la cour*,

Bertholde.

des *Artisans de Qualité*, du *Medecin*

Les Artisans de qualité.

*Ignorant* & de quelques autres. Les

Le Médecin ignorant.

Bouffons couroient de succès en succès,

& si quelques nuages sembloient obscur-

cir quelquefois leur triomphe, il se

relevoient bientôt par un nouvel éclat.

Qui n'auroit crû, qu'après dix-huit

mois d'un empressement aussi marqué

pour ce genre de spectacle, le sort des

Bouffons étoit décidé, & qu'ils alloient

être naturalisés par la Nation? Mais,

à notre délire est vif, heureusement



## DE L'OPERA BOUFFON. II

qu'il n'est pas de durée. La légèreté nous égare, la raison nous ramène. Cette saine partie du public qui s'étoit rûe jusqu'alors, commença à risquer quelques réflexions. La monotomie de la scène, la honte d'ignorer une langue que tout homme instruit doit sçavoir, la paresse de l'apprendre, le goût pour la nouveauté, le défaut d'antagonistes; tout concourut à amortir la querelle & à faire succéder l'ennui à l'entousiasme. Tel est notre caractère en fait d'amusemens; nous ne connoissons le prix d'un *Joujou* qu'autant qu'il nous est disputé: pour nous le rendre indifférent, il n'y a qu'à nous en accorder la libre possession.

Les Bouffons s'aperçurent qu'il étoit tems de se retirer: ils ne luttèrent point contre leur destinée & repassèrent précipitamment les monts. Mais comme après une calamité publique, lorsque les flammes ont ravagé les bâtimens gothiques d'un quartier, les matériaux échappés à l'incendie sont assemblés pour en construire des maisons dans le goût moderne: aussi nous, après la perte des Chanteurs Italiens, nous avons glané, picoré, ce que nous avons pû de leur Musique,

& à l'aide de quelques paroles françoises, nous avons élevé un édifice, léger, il est vrai, sans consistance, qui par lui-même n'est rien, qui ne tient à rien & se pare de tout, & qui travaillé par d'habilles artistes, ne fera jamais un genre, mais peut devenir un *rien* fort agréable.

## ANNÉE 1753.

Il est des hommes nés pour saisir agréablement ce que nous appellons le *Vaudeville* du jour. *Boissi* dans le noble, a porté ce talent au plus haut degré, & *Vadé*, ce peintre de la nature grotesque, en suivant de loin la même route, a su se faire un nom chez les amateurs de la bouffonnerie. Frappé de l'enthousiasme avec lequel les François avoient reçu les intermèdes Italiens, il crût qu'il étoit facile de profiter de cette effervescence pour amuser ses compatriotes.

*Vadé* relut les contes de la Fontaine, qui, quoique épuisés à quelques égards, laissent encore un vaste champ aux Auteurs du Théâtre, dont l'imagination est un peu stérile. Il sentit que les *Tra-*

*queurs* pouvoient lui fournir une action capable de soutenir quatre scènes , il ne lui en falloit pas plus ; il s'arrêta à cette idée. L'habitude d'un travail léger, une heureuse facilité, le choix des mots, l'art difficile de couper l'Airette, tout fit de cette occupation , un vrai badinage pour la plume de notre Poète. Les *Troqueurs* furent aussitôt écrits qu'imaginés. C'étoit beaucoup en apparence ; mais *Vadé* n'avoit rien fait , s'il ne trouvoit un Musicien assez habile & assez hardi pour lutter contre les premiers Maîtres de l'Italie : car sa modestie ne lui dissimuloit pas que les vers d'un Intermède sont comme une espece de Mannequin , fait pour recevoir tous les ornemens que la Musique daigne lui prêter. Il avoit du goût , une oreille délicate , un coup d'œil juste. Il proposa son projet à M. d'*Auvergne* , un des plus grands Harmonistes de la France. L'entreprise étoit périlleuse ; mais de quoi le vrai talent ne vient-il pas à bout ? Au grand étonnement de tout Paris, M. d'*Auvergne* saisit un genre qui lui étoit absolument étranger ; & se rendant propre le goût purement Italien , il attira

# 14 HISTOIRE

au spectacle de l'Opéra Comique, l'affluence des amateurs de la bonne Musique. *Les Troqueurs* eurent le succès le moins disputé.

Quelques lecteurs de la Capitale trouveront sans doute mauvais que je leur présente l'extrait d'un Intermede si connu, & si souvent chanté sur le Théâtre Italien; mais ceux des Provinces, souvent privés de ces sortes de Représentations, me sçauront gré de le leur remettre sous les yeux.

## EXTRAIT des Troqueurs.

### ACTEURS.

LUBIN;	Amant de Margot.
LUCAS,	Amant de Fanchon.
MARGOT,	Fiancée avec Lubin.
FANCHON,	Fiancée avec Lucas.

*Lubin* ouvre la scène, en disant que lorsqu'un vieux garçon se marie à une jeune fille, tous les galands se divertissent de sa sottise, & projettent d'en profiter; mais que lorsqu'un bon vivant prend femme, tous les rieurs sont de son côté.

## A R I E T T E.

On ne peut trop tôt  
 Se mettre en ménage ,  
 J'ai beaucoup d'ouvrage ,  
 Et le mariage  
 Est mon vrai ballot :  
 Un contrat m'engage ,  
 J'épouse Margot ;  
 Son humeur volage  
 Est presque le gage  
 D'un mauvais lot ;  
 Mais contre l'orage ,  
 On met en usage.  
 \* Les moyens qu'il faut.  
 Une femme est sage ,  
 Quand l'homme en un mot  
 N'est pas un sot.

*Lucas* vient trouver *Lubin*. Ils se font  
 une confidence réciproque des senti-  
 ments qu'ils ont pour leurs Fiancées.  
*Lucas* préféreroit *Margot* à *Fanchon* ,  
 & *Lubin* aimeroit mieux *Fanchon* que  
*Margot*. Cet aveu leur fait naître l'idée  
 d'un troc avantageux pour l'un & pour  
 l'autre.

LUCAS & LUBIN.

Troquons , troquons ,  
Changeons , Compere ;  
Point de façons ,  
Foin du Notaire.  
Tiens , déchirons  
Ce beau chiffon.

( *Ils déchirent leurs Contrats.* )

Troquons , troquons ,  
Changeons , compere ,  
Rien n'est si bon.

LUBIN.

Mais de chacun de nous s'avance la figure ,

LUCAS.

Faisons-les consentir.

LUBIN.

Va , nous allons conclure.

*Lubin va à Fanchon , Lucas court à Margot.* Elles sont fort surprises de ce procédé. *Lubin dit à Fanchon.*

LUBIN.

Ecoute , c'est moi qui t'épouse.

LUCAS à Margot.

C'est moi qui ferai ton mari.

DE L'OPERA BOUFFON 17

MARGOT, *lui montrant Lubin.*

Eh ! non , c'est lui.

LUCAS.

Eh ! non , c'est moi.

LUBIN, *à Fanchon.*

Nous nous verrons aujourd'hui.

FANCHON.

Pas avec toi ,

C'est avec lui.

LUBIN.

C'est moi qui serai ton mari.

FANCHON, *montrant Lucas.*

C'est lui.

LUBIN.

Moi , moi.

MARGOT.

Lui , lui.

*Tous quatre.*

Eh ! non , c'est lui.

Eh ! non , c'est moi.

Rien de plus vif & de plus brillant  
que ce quatuor. *Fanchon & Margot se*  
*parlent à l'oreille , & le résultat de leur*  
*conversation est qu'elles acquiescent*

à ce que viennent de leur proposer *Lubin* & *Lucas*. *Lubin* emmene *Fanchon*, *Margot* reste seule avec *Lucas*, le traite avec la plus grande dureté, & lui prescrit comme elle prétend qu'il se comporte lorsqu'il sera son époux. *Lucas* est désespéré, & s'aperçoit combien il seroit à plaindre, si son troc s'effectuait. *Lubin* n'a pas été plus heureux dans l'explication qu'il a eue avec *Margot*. Il fait part de son chagrin à *Lucas*, qui ne lui dissimule point qu'il est fâché du marché qu'ils ont fait ensemble, & lui propose de le rompre. Lorsqu'ils sont d'accord, *Fanchon* & *Margot* arrivent : ils leur font part de leur nouvel arrangement, mais elles se montrent plus difficiles qu'ils n'avoient lieu de l'espérer, & disent que puisque le troc est fait, on n'en peut plus revenir.

LUCAS à *Fanchon*.

Ne me rebute pas.

FANCHON, montrant *Margot*.

Oh ! laisse-moi, voilà la tienne.

LUBIN.

Non, c'est la mienne.



DE L'OPERA BOUFFON. 19

MARGOT, *montrant Fanchon à Lubin.*

Voilà la tienne.

MARGOT, *se saisissant de Lucas.*

Je prends le mien.

FANCHON, *sautant sur Lubin.*

Chacun le sien.

LUBIN, *à Fanchon qui le tient au collet.*

Le Diable t'emporte.

LUCAS, *tenu par Margot.*

Ah ! quel embarras !

MARGOT, FANCHON.

Tu m'épouseras.

LUBIN.

Peut-on, hélas ! me punir de la sorte ?

FANCHON.

Tu m'épouseras.

LUBIN, *s'échappant.*

Ah ! Margot !

LUCAS, *s'échappant.*

Ah ! Fanchon !

MARGOT, FANCHON.

Quel accès te transporte ?

LUBIN, *à Margot.*

Reprends moi.

# HISTOIRE LUBIN & LUCAS.

Que je sois ton époux.

MARGOT & FANCHON.

Vous avez fait la loi.

LUBIN & LUCAS.

Je t'en prie à genoux.

MARGOT, *riant.*

Fanchon ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

FANCHON, *riant.*

Margot ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

LUCAS.

Cruelle !

LUBIN,

Traître !

Pardonne-nous.

LUCAS.

Pardonne-nous.

FANCHON.

Écoutez-vous doux !

*Lucas & Lubin, consentent à ce que  
Margot & Fanchon exigent d'eux, &  
tout se raccommode.*

On voit avec quelle délicatesse *Vadé*  
a rendu décent & Théâtral ce conte de

DE L'OPERA BOUFFON. 21

la *Fontaine*. Le Dialogue vif & coupé, ne dit trop ni trop peu. Rien ne semble dur, rien n'est recherché dans ce morceau : tout y respire le naturel & prête à l'art du Musicien. *M. d'Auvergne* en a tiré le plus grand parti, ses Ariettes sont gaies, expressives, & ses accompagnemens de la plus grande harmonie.

Quelque temps avant les représentations des *Troqueurs*, on vit paroître un Intermède en vers françois, dans le goût des Intermèdes italiens, intitulé *Le Jaloux corrigé*. Les Ariettes sont parodiées sur des Ariettes italiennes, & le Récitatif est italien. Cet Opéra Bouffon est d'un Auteur connu dans le monde par l'agrément de son commerce, & par beaucoup de Couplets pleins de sel, de gaieté, d'esprit & de bonnes plaisanteries. Le Récitatif italien & la Musique du Vaudeville sont de *M. Blavet*,

EXTRAIT du Jaloux Corrigé.

Le Jaloux  
corrigé.

A C T E U R S.

M. ORGON,            Bourgeois de Paris.

Madame ORGON, sa femme.

SUZON,            Suivante de Madame Orgon.

Il en veut à Madame Orgon ;  
 Et ma femme à coup sûr , lui sera favorable ;  
 Suzon , la suivante Suzon ,  
 Conduira cette intrigue aimable :  
 Le galant généreux l'accablera de dons ,  
 Et trompant un mari . . . D'ailleurs la misérable  
 Pensera gagner des pardons.  
 Ah ! quel état ! Que de raisons  
 Pour douter de ma femme !  
 Ah ! Ciel ! Ah ! que de soupçons  
 Entrent dans mon ame !

*ARLETTÉ son imbrogliato , de la  
 Serva Padrona.*

Hymen , Dieu Saugrenu ,  
 Pourquoi r'ai-je connu ?  
 Par quel sort , tous les maris  
 Sont-ils l'objet des ris ?  
 Des ris ,  
 Des ris , des ris ,  
 ris , ris , ris , ris ,  
 Des ris.  
 A toi , quelle folie  
 Nous lie , nous lie ?  
 Hymen , Dieu Saugrenu ,  
 Dieu bec-cornu ,  
 Par quel sort , tous les maris  
 Sont-ils l'objet des ris ,  
 Des ris ,

Des

DE L'OPERA BOUFFON. 25

Des ris , des ris ,

Ris , ris , ris , ris ,

Des ris ?

Dieu bec-cornu ,

Par quel sort , tous les maris

Sont-ils l'objet des ris ?

Des ris ,

Des ris , des ris ,

Ris , ris , ris , ris ,

Des ris ?

Hymen bourru ,

Dieu malotru ,

Dieu saugrenu ,

Dieu bec cornu ,

Hymen bourru ,

Dieu malotru ,

A toi , quelle folie

Nous lie , nous lie !

Hymen , Dieu saugrenu ,

Bec cornu ;

Moi qui vivois jadis

Avec une maitresse ,

Sans foiblesse , sans foiblesse ,

Je me marie , &c je suis . . .

De ce moment je ne puis

Dire ce que je suis.

Hymen , &c.

Retirons-nous , j'entends Suzon.

Qui vient avec Madame Orgon ;

*2. Partie.*

**B**

Tâchons d'entendre leurs discours,  
Et de découvrir les amours.

La seconde scene se passe entre Madame *Orgon* & *Suzon*, cette dernière est habillée moitié en homme moitié en femme, & paroissant du côté qu'elle est en homme, elle conte des douceurs à Madame *Orgon*, qui les reçoit avec une bonté désespérante pour Monsieur *Orgon*, qui paroît dans la coulisse. Ce jaloux craignant que les choses foyent portées trop loin, entre sur le Théâtre avec précipitation : Madame *Orgon* fait semblant d'être surprise, & s'écrie

Ciel ! que vois-je ? c'est mon époux !

& dit ensuite à part.

Feignons de craindre son courroux.

elle s'enfuit. Monsieur *Orgon* veut courir après le galant prétendu : *Suzon* se retourne alors adroitement, paroît du côté qu'elle est en femme, se couvrant du côté qu'elle est en homme : de la coulisse où elle reste, la moitié du corps avancé, elle chante une Ariette parodié de la *quesla Pelegrina* du *Joueur*, dans laquelle elle se mocque cruel-

DE L'OPERA BOUFFON. 27

lement de Mr. *Orgon*, qui reste appuyé contre une coulisse pendant l'*Ariette*. Monsieur *Orgon* se livre à tout le désespoir d'un jaloux qui se croit trompé.

Ah ! mon accablement  
Fait place à ma colere ;  
Vengeons-nous, dans ce moment ,  
De l'affront qu'on vient de me faire.

*ARIETTE Sempre in confirato de la  
Serva Padrona.*

Quelle est ma rage ?  
Ah ! ventrebleu !  
Ah ! têtebleu !  
Morbleu, corbleu !  
Corbleu, morbleu !  
Morbleu, corbleu !

Ah ! j'ai vu tes feux, tes feux, tes feux,  
Pour ce morveux, pour ce morveux, pour ce  
morveux.

Eh ! quoi ! c'est sous mes yeux !

Eh ! quoi ! c'est en tous lieux !

Je perds courage ,

Ah ! le malheureux !

Pour cet outrage ,

Suis-je assez vieux ?

Grands Dieux ! grands Dieux, grands Dieux, ah !

Grands Dieux !

J'ai vu tes feux , j'ai vu tes feux ,  
 Tes feux , tes feux , tes feux , tes feux ,  
 Quelle est ma rage , &c.  
 Ne pense pas que l'on m'endorme ,  
 Il faut en forme ,  
 Nous séparer ,  
 sans différer.  
 Un bon couvent ,  
 Dorénavant  
 Va , va , va , va , va , va rassures  
 Le cœur jaloux  
 De ton époux.  
 Quelle est ma rage , &c.

Madame *Orgon* arrive. Monsieur  
*Orgon* à son aspect devient furieux. Il  
 tonne, il tempête , il la menace , elle  
 lui répond froidement.

Je calmerois ce grand courroux  
 Monsieur , si par bonté pour vous,  
 Je daignois vous faire connoître  
 Ce rival qui vous rend jaloux.

Que savez-vous ? eh ! c'est un pur esprit , peut-être  
 C'est un Sylphe , . ,

M. O R G O N , *l'interrompant.*

Un Sylphe ? eh ! vous vous moquez de nous  
 Pouvez-vous penser donc que j'aie osé



DE L'OPERA BOUFFON. 29

Des contes de ma mere l'oie ?

Madame ORGON.

Croyez ce que vous avez vu.

Eh ! pouvez-vous croire impossible

Ce que vos yeux ont apperçu ?

N'est-il pas devenu tout-à-coup invisible

Si-tôt que vous avez paru ?

Mais pour vous rendre encor la chose plus sensible ,

Sans paroltre , à l'instant , ce Sylphe répondra

Aux discours amoureux que mon cœur lui tiendra.

M. ORGON. *Air.* Quanto va.

Ce trait-là , ce trait-là ,

Me prouve qu'elle en tient-là.

Madame ORGON.

Pour ne vous laisser aucuns doutes ,

Ecoutez.

M. ORGON.

Ah ! j'enrage. Eh ! bien , morbleu , j'écoute.

ARIETTE de l'Echo , du Maître  
de Musique.

Madame ORGON.

M'aimes-tu comme je t'aime ?

SUZON , dans la coulisse.

Je t'aime.

B iij

Madame ORGON.

Ta tendresse est-elle extrême ?

SUZON.

Extrême.

! Madame ORGON.

Quoi ! tu languis pour moi d'amour ?

SUZON.

D'amour.

Madame ORGON.

Répète encore, j'aime

SUZON.

J'aime.

Madame ORGON.

Régne en ce jour,

Amour, amour, amour.

SUZON.

Amour, amour, amour.

Madame ORGON.

Et m'aime comme je l'aime.

SUZON.

Je l'aime.

Madame ORGON.

Ecoutes, il dir de même.

SUZON.

De même.

DE L'OPERA BOUFFON. 31

Madame ORGON.

Quoi ! tu languis pour moi d'amour ?

SUZON.

D'amour.

Madame ORGON.

Redis cent fois , j'aime , j'aime.

SUZON.

J'aime.

Madame ORGON.

Régne en ce jour ,  
Amour , amour , amour.

SUZON.

Amour , amour , amour.

M. ORGON.

Il a répondu.

Qu'ai-je entendu ?

Je reste confondu.

Madame ORGON.

Je vais plus faire encor , je vais faire paroître

Ce rival que vous haïssez ;

Et vous le chérirrez , peut-être ,

Quand vous viendrez à le connoître.

Paroissez , Sylphe , paroissez.

( Suzon se montre , en riant , par les deux  
côtés , & Madame Orgon dit à son mari : )

B iij

Eh bien ! n'est-ce pas sans raison  
 Que vous avez ici poussé la jalousie  
 Jusqu'à la frénésie ?  
 L'apparence souvent nous trompe & nous déçoit,  
 Il ne faut pas toujours croire ce que l'on voit.

## SUZON.

Nous vous avons joué la Comédie ;  
 Mais prévoyant le dénouement,  
 Et que la pièce sûrement,  
 Par vous, Monsieur Orgon, se verroit applaudie,  
 J'ai préparé d'avance un divertissement,  
 Que je vais amener ici dans le moment.

( Suzon sort pendant le duo qui scelle le  
 raccommodement du mari & de la femme. Ce  
 duo est parodié de celui de n'o dubitar du  
 Joueur. Suzon revient à la tête des Danseurs.  
 On danse une Pantomime, & M. Orgon chante  
 l'Ariette suivante , parodiée de celle du tire,  
 du Joueur. )

Oh , oh , oh , oh , oh , oh , oh !

Quand je t'ai vu paroître ,

Oh , oh , oh , oh , oh , oh , oh !

En Petit-Maitre ,

Je n'ai pu te reconnoître ,

Pour le coup , je croyois être

Attrapé , dupé , trompé ,

Hé , hé , hé , hé , hé , hé ,

## DE L'OPERA BOUFFON. 33

Dupé, trompé, dupé

Hé, hé, hé,

Oh, oh, oh, oh, oh, oh, oh, oh!

En voyant paroître

Ce Petit-Maitre,

Je me suis dit, ah ! je suis pris :

Mais voilà ce que les maris

Sont à présent tous à Paris.

Hi, hi, hi, &c.

Tous à Paris.

Mais à présent je vois fort bien, très-bien, fort bien

Qu'il n'est rien, rien, rien.

Ton époux, ton époux

N'est plus jaloux.

Cela m'a bien changé, cela m'a bien changé,

Changé,

M'a corrigé, eh, eh, eh, eh, eh,

Que cela m'a bien changé,

Bien corrigé.

Oh, oh, &c.

## VAUDEVILLE.

### Premier Couplet.

C'est un abus qui restera :

L'on a passé l'amant aux femmes ;

Pauvre époux, en vain tu déclames :

On te sifflera.

Mais si tu restes bouche close,

B v

## HISTOIRE

Comme un galant homme fera,  
Et que tu prennes bien la chose,  
On te claquera.

*Second Couplet.*

Tant que le bon temps durera,  
A Paris, sans aucun scrupule,  
Pour le plus mince ridicule,  
On vous sifflera.

Mais du siècle suivant les traces,  
Ayez autant qu'il vous plaira,  
De vises cachés sous les grâces,  
On vous claquera.

*Troisième Couplet.*

Un amant qui ne connoitra  
De plaisir & de bien suprême,  
Qu'à rendre heureux l'objet qu'il aime,  
On le sifflera.

Mais un homme à bonne fortune,  
Qui, par fatuité, prendra  
Vingt femmes, sans en aimer une,  
On le claquera.

*Quatrième & dernier Couplet.*

Tant que l'Opéra donnera  
De bons morceaux, comme Aréthuse,  
Le Public n'est pas une buse,  
On le sifflera.

## DE L'OPERA BOUFFON. 35.

Mais quand la bouffonne Thalie.  
Sur ce Théâtre chantera  
Des Ariettes d'Italie ,  
On la claquera.

Cet intermède est guai , les situations en sont plaisantes , les Ariettes bien choisies. Les paroles n'ont point ce ton de contrainte si commun aux parodies des airs difficiles. On doit sçavoir gré à l'auteur de cette tentative heureuse , dont il ne faut pas se dissimuler la sécheresse : il a ouvert une carrière , qui , courue par des gens de goût , multiplieroit nos plaisirs , en naturalisant sur nos Théâtres des morceaux uniques faits pour charmer les oreilles les plus délicates..

1754.

Al commencement de cette année , les Bouffons se souvenoient encore sur le Théâtre du grand Opéra : les *Voyageurs* , nouvel intermède Italien en trois actes , venoit d'y obtenir les plus vifs <sup>Les Voya-geurs.</sup> applaudissemens. On étoit enchanté de la Musique de presque toutes les Ariettes , & les accompagnemens avoient

B vj.

## 36 . HISTOIRE

paru admirables. Mais soit raison , soit inconstance , le Public passa bientôt de l'enthousiasme à l'indifférence , & de l'indifférence à l'ennui. Le succès mérité de *Casior & Pollux* produisit cette révolution. Les Bouffons partirent ; quoique nés sous un même Ciel , ils n'avoient pas été vus de bon œil par la Troupe Italienne , qui , tout bas , revendiquoit ce genre , qui ne paroît pas appartenir à l'Opéra. Aussi eut-elle soin de ridiculiser ce bienheureux départ dans une Scene du *Retour du Goût*, Comédie de *Chevrier*. On ne sera peut-être pas fâché de la trouver ici , elle est la plus saillante de la Piece.

### LE GOUT, LE BOUFFON.

#### LE BOUFFON.

Scene du  
Retour du  
Goût.

Sil est vrai qu'en ces lieux vous réparez les torts ,  
 Je viens , Seigneur , au nom de l'Italie ,  
 Me plaindre de l'ignominie  
 Dont on accable mes accords.  
 Depuis un an chacun me parodie :  
 Du Théâtre riant où brille la folie ,  
 J'approuvai les premiers efforts :  
 Mon indulgence augmenta la manie.  
 Depuis huit jours le Théâtre François,



## DE L'OPERA BOUFFON. 37.

De ses Auteurs abjure le génie ;  
Et dans le bas cherchant quelques succès ,  
Se contrefait & m'estropie.

### LE GOUT

Croyez-vous mieux valoir que notre Tragédie ?  
Souffrez tout bas , & ne vous plaignez point.

### LE BOUFFON.

L'affront est trop sanglant ; & le coin de la Reine ,  
D'accord avec moi sur ce point ,  
Doit contre ce Théâtre extirper votre haine.  
De ce coin triomphant on connoît le pouvoir :  
Dans tout Paris son goût me prône ,  
Et son argent me fait valoir.

### LE GOUT, *fouriant.*

Qu'importe le moyen , pourvu qu'on vous couronne ?  
Encore un coup , bravez les cris  
De l'ennemi qu'on vous oppose.

### LE BOUFFON.

Quoi ! vous souffrez qu'en prenant mes habits . . .

### LE GOUT.

Il falloit bien qu'ils prissent quelque chose  
Ne pouvant imiter vos sons & votre accent ;  
Ils ont pensé qu'ils devoient , sans scrupule  
Substituer , au défaut du talent ,  
De vos habits la charge ridicule.

### LE BOUFFON.

Deux Auteurs que je paye , & qui m'estiment fort ,



Vouloient , pour me venger , lâcher qu'il s  
Brochures ;

Mais Paris est si las . . . si las de ces injures ,  
Que j'ai dû montrer l'ardeur de ce transport.

Pour terrasser une injuste critique ,

Je vais dans un morceau brillant ,

Justifier notre Musique.

Attention, Seigneur , le début est frappant.

( *il chante.* )

Après cet air heureux , oir-brille le génie ,

Souffrirez-vous encor qu'on fronde nos accents ?

LE COUT.

Que je les aimerois au sein de l'Italie !

LE BOUFFON.

En louant ainsi nos talents ,

Votre bonté nous congédie :

Accablés de satire , & pleins de Partisans ,

Nous allons , en chantant , revoir notre Patrie.

On est intimement persuadé après la lecture de cette scène , avec quel joye les Italiens voyoient partir leurs compatriotes . Ils se trouvoient débarrassés de concurrens dangereux , & devenoient les héritiers nés d'un genre qui dans leurs mains pouvoit être un trésor inépuisable. Ils ne perdirent point de tems..  
*La Servante Maîtresse* , intermède tra-

traduit en vers Lyriques de la *Serva Padrona*, par M. Baurans, parut bientôt sur leur Théâtre, avec un succès dont on trouve peu d'exemples. Les Amateurs de la Musique, qui par humeur ou par partialité n'avoient point entendu à l'Opéra, la Musique de la *Serva Padrona*, coururent en foule admirer *Pergoleze* à la Comédie Italienne. On sçait que ce célèbre Musicien mourut fort jeune, mais qu'il vécut assez pour sa gloire, puisqu'après sa mort les Italiens lui ont décerné le titre de *Divin*, que toutes les Nations lui ont confirmé. Mademoiselle *Favart* dans cet Inter-mède fit oublier Mademoiselle *Tonelli*, & le *Sieur Richard* à qui Paris reprochoit quelquefois trop d'affectation dans sa manière de chanter, plus généralement par le naturel avec lequel il rendit le rôle de *Pandolphe*.

EXTRAIT de la Servante Maîtresse.

ACTEURS.

PANDOLPHE,	Vicillard
ZERBINE,	sa Servante.
SCAPIN,	Valet.

La Servante.  
Maîtresse,

*Pandolfe* ouvre la scène, il est assis  
devant une table.

*A I R.*

Long-temps attendre ,  
Sans voir venir :  
Au lit s'étendre ,  
Ne point dormir :  
Grand peine prendre ,  
Sans parvenir ;  
Sont trois sujets d'aller se pendre.  
C'est aussi se moquer des gens ;  
Voilà trois heures que j'attends  
Que ma servante enfin m'apporte  
Mon chocular ; elle n'a pas le temps.  
Cependant il faut que je sorte :  
Elle me dira, que m'importe ?  
Ah ! c'en est trop ; je suis trop bon.  
Mais je vais prendre un autre ton.

*Pandolfe* appelle *Zerbine*, & en se  
retournant il apperçoit son valet *Scapin*  
qui est entré, & se tient tranquillement  
derrière lui sans rien dire. Il le gronde  
& lui ordonne d'aller avertir sa servante,  
il continue ses plaintes contre elle.

*R E C I T A T I F* *Accompagné.*

Voilà pourtant ; voilà comment  
On fait soi-même son tourment.

DE L'OPERA BOUFFON. 41

Je trouve cet enfant , qui me paroît gentille ;

Je la demande à sa famille :

On me la donne , & depuis ce moment ,

Je l'éleve comme ma fille.

Que m'en revient-il à présent ?

Mes bontés l'ont rendue à tel point insolente ,

Capricieuse , impertinente ,

Qu'il faut avant qu'il soit long-temps ,

S'attendre enfin que la servante

Sera la maîtresse céans.

Oh ! tout ceci m'impatiente.

*Zerbine* entre en disputant avec *Scapin*,  
qui semble la presser d'obéir. Elle veut  
le fustiger , *Pandolfe* lui demande ce  
qui peut la mettre en courroux. Elle  
lui répond , qu'elle ne prétend pas que  
*Scapin* s'avise de lui faire des leçons.  
*Pandolfe* demande son chocolat : il n'est  
point fait. *Pandolfe* s'impatiente &  
assure que tout cela finira.

A I R.

Sans fin , sans cesse ,

Nouveau procès ;

Et si , & mais ,

Et oui , & non ,

Tout sur ce ton ;

Jamais , jamais , au grand jamais ,

On n'est en paix.

à *Scapin*.

Mais que t'en semble à toi ;

Dois-je en crever , moi ?

Non par ma foi.

Un jour viendra ,

Qu'on gémissa ,

Quand on sera

Dans la détresse.

On maudira

Son triste sort ;

On sentira

Qu'on avoit tort , &c.

*Pandolfe* demande sa canne & son épée pour sortir. *Zerbine* s'y oppose , il faut que le vieillard demeure. L'insolence de la servante lui fait prendre la résolution de se marier. *Zerbine* applaudit à cette idée , parce que s'il se marie , il n'aura point d'autre femme qu'elle. Cette impudence redouble la colère de *Pandolfe* , mais *Zerbine* insiste sur son projet.

D U O *dialogué*.

Z E R B I N E.

Je devine ,

À ces yeux , à cette mine

DE L'OPERA BOUFFON. 43

Fine ,  
Lutine ,  
Assassine :

Vous avez beau dire non ;  
Bon , bon :  
Vos yeux me disent que si ;  
Et je veux le croire ainsi.

PANDOLFE.

Ma divine ,  
Vous vous trompez à ma mine ,  
Très-fort :  
Prenez un peu moins l'effort ,  
Mes yeux avec moi d'accord ,  
Vous diront que vous avez tort.

ZERBINE.

Mais comment , mais pourquoi ?  
Je suis jolie ,  
Mais très-jolie ,  
Douce , polie :  
Voulez-vous de l'agrément , de la finesse ,  
Des bons airs de toute espee ,  
Gentillesse ,  
Noblesse ,  
Regardez - moi.

PANDOLFE *à part* :

Sur mon ame , elle me tente ;  
Elle est charmante.

## HISTOIRE

ZERBINE *à part.*

Pour le coup , il devient tendre .

*Pandolfe.*

Il faut se rendre.

PANDOLFE.

Ah ! laissez-moi.

ZERBINE.

Il faut me prendre.

PANDOLFE.

Tu rêves , je crois.

Tu veux envain t'en défendre ,

Il faut que tu sois à moi.

ZERBINE      PANDOLFE.

Je t'aimes ;      O peine extrême ,

Je suis à toi ;      Je suis , ma foi ,

Sois donc à moi.      Tour hors de moi

*Zerbine* ouvre le second acte par un air charmant , qui exprime bien le mariage d'une jeune fille , qui cherche à prendre dans ses filets un vieillard amoureux. Elle a mis *Scapin* dans ses intérêts. Il consent à faire le personnage d'un Capitaine déguisé qui la demande en mariage. *Zerbine* appercevant *Pandolfe* , fait semblant de se repentir de ses impertinences & lui demande la



DE L'OPERA BOUFFON. 45

permission d'poufer ce Capitaine , au-  
quel elle a promis fa foi, elle chante  
ce qui fuit

*RÉCITATIF accompagné.*

Jouïſſez cependant du deſſin le plus doux ;

Soyez long-temps l'heureux époux  
De celle que le ciel aujourd'hui vous deſtine.

Souvenez-vous quelquefois de Zerbine ,  
Qui tant qu'elle vivra ſe ſouviendra de vous.

*A I R.*

A Zerbine , Laiſſez par grace ,

Quelque place  
En votre ſouvenir :  
L'en bannir ,  
Quelle diſgrace !

Eh ! comment la ſoutenir ?

*Pandolfe* ſ'attendrit par degré &c veut  
cacher ſon attendriſſement

*ZERBINE* à part gaîment.

Heſt, ma foi, dupe de ma grimace ,  
Je le vois déjà ſ'attendrir.

à *Pandolfe*.

De Zerbine , gardez , par grace ,  
Quelque trace.

L'oublier , quelle diſgrace !

Et ! comment la soutenir ?

*à part.*

Il y va venir.

Il ne peut long-temps tenir.

*à Pandolfe.*

Si je fus impertinente ,

Contrariaise ,

Vous m'en voyez repentante ,

Pardonnez-moi.

*Elle se jette à genoux & Pandolfe lui prend la main.*

Mais . . . il me prend la main ,

Ma foi , l'affaire est en bon train.

*Zerbine* demande à *Pandolfe* la permission de lui présenter son prétendu : il y consent , le vieillard plaint *Zerbine* d'avoir un pareil époux. Le Capitaine par ses signes fait entendre qu'il exige la dote que *Pandolfe* a promis de compter , & sur ce qu'elle lui est refusée , il fait semblant d'entrer en fureur , enfin le vieillard qui a perdu la tête propose à *Zerbine* de renvoyer le Capitaine & de l'épouser. *Scapin* se découvre & tout finit à la satisfaction de *Zerbine* & de *Pandolfe*.

Cette pièce si singulière & traduite

DE L'OPERA BOUFFON. 47

si supérieurement par Mr. *Baurans*, suppose former un nouveau genre. Le fond est un vrai sujet de Comédie & l'Ariette simple ou en Duo, mêlée au Dialogue récité, sembleroit lui mériter plutôt le titre de Comédie-Opéra, que celui d'Opéra-Comique.

ANNÉE 1755.

C'est à cette année que nous devons nous arrêter pour trouver la véritable époque des pièces à Ariettes. Jusqu'à *Ninette à la Cour*, les intermédes Italiens nous avoient servis de modèles : Mr. *Favart* crut, qu'assuré de la bienveillance du public, il pouvoit se servir de ses propres aîles. *Ninette* parut & fut bien accueillie. Madame *Favart* reçut dans son rôle les plus vifs applaudissemens; Mr. *Rochard* charma dans le sien les oreilles les plus délicates. Ce n'est pas que *Ninette* soit un sujet bien neuf; le *Démocrite* des François, la *Double Inconstance* des Italiens & nombre d'autres pièces, pourtoient avec raison passer pour les sœurs aînées de cette belle payanne; il s'y trouve un air de famille

qui constate cette vérité : mais dans ces sortes d'ouvrages , nous sommes convenus d'être peu difficiles. *Ninette* est pleine de traits spirituels & ingénieux & une Musique légère , douce , délicate , ajoute encore à ses attraits.

EXTRAIT du Caprice Amoureux ,  
ou *Ninette* à la Cour.

*Ninette* à la  
Cour.

Au lever du rideau , on voit une agréable campagne , coupée par des arbres fruitiers. Plusieurs paysans s'occupent à différens ouvrages.

*Ninette* , en filant au rouet , ouvre la scène avec *Colas* & débute par cette Ariette.

Travaillons de bon courage :

La fraîcheur

De cet ombrage ,

La douceur

De ce ramage

Nous donne cœur

A l'ouvrage

Près de l'objet qui m'attendrit ,

Je file à merveille :

Quand la fatigue m'assoupit

L'amour me reveille.

Elle

Elle prie ensuite *Lucas* d'aller cueillir du fruit pour elle : *Lucas* monte sur un arbre & voit la plaine couverte de chiens & de piqueurs ; il descend tout alarmé & dit à *Ninette* ,

Rentrez , rentrez , morgué ces malins drilles ,  
Comme au gibier faïfont la guerre aux filles.

*Astolphe* , Roi de Lombardie , paroît avec *Fabrice* son confident , & lui fait l'aveu de sa passion pour *Ninette* , par cette Ariette qui a été trouvée charmante.

Oui , je l'aïme pour jamais ,  
Rien n'égale ses attraits.  
De son teint , la fleur naïve ,  
Toujours fraîche , toujours vive ,  
Confond les efforts de l'art.  
C'est la nature  
Simple & pure ,  
Elle enchante d'un regard.  
Dans son cœur est l'innocence ,  
Dans ses yeux est la candeur ,  
Sa parure est la décence ,  
Et son fard est la pudeur.

*Fabrice* sort , & *Ninette* revient en chantant. *Astolphe* lui témoigne sa surprise de la voir si contente , dans un

I. Partie. C

état si borné, & lui offre une fortune éclatante, en lui déclarant qu'il l'adore: *Ninette*, qui le prend pour un Officier de la Cour, lui répond naïvement que cette déclaration lui fait grand plaisir. gardez, lui dit-elle,

Gardez tous vos trésors, je ne veux qu'une grace.

Vous savez que l'on chasse  
Tous les jours en ces lieux, du matin jusqu'au soir.

Si vous avez quelque pouvoir,  
Parlez au Prince, afin que l'on nous débarrasse  
De tout le train que font ces gens.  
Je ne comprend point quelle fièvre.  
Peut faire ainsi courir les champs:  
Pour le plaisir de prendre un lièvre,  
On ravage quarante arpens.

Elle le prie de ne plus revenir & lui avoue qu'elle aime *Colas*. Le Prince lui dit de mieux placer sa tendresse, & croit la tenter par l'énumération des charmes d'une toilette. Il lui fait une ingénieuse description, qui sans doute est déplacée vis-à-vis d'une paysanne telle que *Ninette*. Ces petites erreurs ne sont que trop communes dans ce siècle, où l'auteur oublie volontiers quel personnage il fait parler, pour parler lui-même.

## DE L'OPERA BOUFFON. 31

C'est un trône où triomphe l'art :  
C'est un autel que l'on érige aux graces.  
C'est là qu'on peut des tems rapprocher les espaces,  
Par l'heureux prestige du fard,  
Qui des ans applaudit les traces.  
Des couleurs du plaisir on ranime son teint,  
Et le pinceau, rival de la Nature,  
Par une agréable imposture  
Fait éclorre la fleur d'un visage enfantin.  
Chaque jour on est aussi belle :  
D'un air plus triomphant la jeunesse y sourit,  
La beauté même s'embellit,  
Se fixe & devient immortelle.

Que de questions Ninette auroit à faire pour bien comprendre cette description de la toilette. Qu'est-ce que c'est qu'un trône où triomphe l'art ? Un autel qu'on érige aux graces ? Le prestige d'un fard ? Les couleurs du plaisir ? &c. *Ninette* est bien pénétrante si elle entend ce langage du jour. Il faut que cela soit, car sa vanité la rend curieuse, mais elle craint de fâcher *Colas*. *Colas* survient & fait éclater sa jalousie. Le Prince qui s'en aperçoit, dit à *Ninette*,

Si *Colas* vous est cher, je deviens son ami.

COLAS *lui replique*

On n'est guère ami du mari ,

Quand on veut l'être de la femme.

La pensée n'est pas nouvelle , mais  
elle est en sa place.

L'heureux Colas vous interesse :

Puisse-t'il mieux que moi faire votre bonheur !

*Ninette* reproche à *Colas* sa grossièreté , vis-à-vis d'un Seigneur si poli , qui la veut mener à la cour. Il lui répond que le Prince lui parloit d'amour & que cela ne convient pas , & le voyant revenir , il veut forcer *Ninette* de se retirer : elle résiste , il la tire par le bras ; alors elle crie , en feignant qu'il la blesse. Cette Ariette parodiée de *Bertholde à la Cour* des Italiens , est heureusement travestie & a fait fortune. *Astolphe* paroît , & s'étonne de la brutalité de *Colas* : il redouble ses instances pour engager *Ninette* à venir à la Cour. L'espoir de faire enrager *Colas* la détermine , elle le quitte en lui adressant une Ariette un peu bouffonne. *Colas* veut la suivre & est arrêté par une troupe de Chasseurs qui



DE L'OPERA BOUFFON. 53

forment une danse par laquelle se termine le premier acte.

Le second acte se passe dans un appartement du Palais d'*Astolphe*. *Ninette* paroît en habit de Cour : elle est embarrassée de tous ses ajustemens : elle refuse le rouge qu'on lui présente , laisse tomber ses diamans pour prendre des fleurs artificielles qu'elle jette ensuite, lors qu'elle les reconnoît , elle rebute *Fabrice* qui veut lui donner des leçons du bel usage, & prie le Prince qui arrive de la défaire de cet homme qui l'ennuie , ajoutant qu'elle aimeroit mieux voir *Colas*. *Astolphe* lui repond ,

Vous allez voir *Colas* , j'espere qu'en ce jour  
Vous mettrez entre nous un peu de différence :  
Jene veux qu'à force d'amour  
Lui disputer la préférence.

Il donne des ordres pour qu'on montre à *Ninette* toutes les magnificences de la Cour & sort en voyant arriver *Emilie*, Princesse à qui il doit donner la main.

*Emilie* explique ses craintes à sa confidente & la charge d'examiner les pas du Prince & de *Ninette*. Elle exprime ses sentimens par une Ariette , & s'éloi-

gne à dessein d'observer *Astolphe* & la jeune paysanne qui reviennent sur la scène.

Le Prince demande à *Ninette* ce qu'elle pense de la Cour. *Ninette* répond avec franchise & fort plaisamment.

J'ai vu de toute part de beaux petits objets,  
En talons rouges, en plumets;  
Ne sont-ce pas des femmes en épées ?  
J'ai vu trotter aussi de gentilles poupées,  
Qui portent des petits colets, &c.

*Emilie* s'avance & fait un compliment ironique à *Ninette* sur ses charmes & la félicite d'avoir fait la conquête d'*Astolphe*, qui s'en défend. *Ninette* répond qu'elle aime *Colas* & ajoure qu'elle veut retourner au village. Lorsqu'elle est sortie, le Prince tâche de rassurer *Emilie*, mais dès qu'il est seul, il peint son irrésolution par une Ariette pleine de goût.

Le Nocher, loin du rivage  
Lutte en vain contre l'orage, &c.

Et se retire sans sçavoir ce qu'il doit faire.

*Colas* entre comme *Thaler* dans *Démocrisie* & se plaint comme lui de la réception ridicule qu'on lui a fait à la

## DE L'OPERA BOUFFON. 55

Cour. Il eut été facile de faire disparaître ces petites ressemblances & la pièce n'y auroit pas perdu.

*Ninette* survient: elle apperçoit *Lucas*, baisse sa coëffe, se couvre le visage de son évantail & contrefait sa voix, à dessein d'éprouver *Colas*. Elle feint d'être éprise de lui & lui propose de répondre à son amour. Pour le déterminer, elle joue les vapeurs. . . . Il faut que *Ninette* en peu de tems ait fait d'étonnans progrès à la Cour? cette Scène, qui semble déplacée dans *Ninette*, n'a pu s'y soutenir qu'à la faveur du jeu des Acteurs.

*Colas*, dont le dessein, en écoutant les propositions d'une Dame qu'il ne connoit pas, car il ignore qu'il parle à sa Maitresse, est d'alarmer *Ninette*, ne fait nulle difficulté de consentir à tout ce qu'elle veut. Alors *Ninette* se découvre & fait éclater sa colere; envain *Colas* cherche à se justifier, elle ne veut plus l'entendre. Ce qui occasionne un duo dialogué à l'Italienne, dont le contraste toujours soutenu, finit vivement le second acte.

*Ninette* ouvre seule le troisième acte.

Elle fait entendre dans une Ariette, qu'elle tirera bientôt vengeance de l'ingrat qui l'a trahi. *Fabrice* vient l'avertir que le Prince doit arriver dans le moment; elle lui demande si Colas est prévenu qu'elle doit parler au Prince tête à tête. *Fabrice* lui répond qu'oui. *Emilie*, qui arrive, est étonnée de trouver encore *Ninette* à la Cour; la Paysanne lui proteste qu'elle y est contre son gré, & lui avoue en riant, qu'*Astolphe* lui a demandé un rendez-vous, qu'elle s'y trouvera, par la raison qu'une fille bien née ne craint rien. Comme on entend du bruit, *Ninette* engage la Princesse à s'éloigner avec elle, sous prétexte de lui confier un secret.

*Colas* arrive guidé par sa jalousie, & se cache sous la table pour entendre l'entretien du Prince avec *Ninette*, qui revient & qui éteint les bougies en voyant entrer *Astolphe*. Elle demande à ce Prince ce qu'il souhaite d'elle. Il lui réplique que ses soupirs expliquent ses vœux. Elle lui dit qu'elle veut faire son bonheur & qu'il attende un moment. Elle va chercher la Princesse & la met à sa place. Le Prince dit à *Emilie*, qu'il prend pour *Ninette*.

J'ai désiré longtems un cœur sans imposture,  
Un cœur simple, ingenu, formé par la Nature.

*Ninette*, en apportant des lumieres, répond au Prince qu'il a trouvé cet objet dans *Emilie* qui est devant lui. *Astolphe*, comme il est d'usage, honteux de son inconstance, rend son cœur à la Princesse, qui a la bonté de lui pardonner. *Colas*, sorti de dessous la table, passe des plus vives allarmes à la plus grande joye. *Astolphe* s'unit à *Emilie* & *Ninette* à *Colas*.

L'intrigue de cette piece n'est pas neuve & le denouement n'est pas heureux, mais les détails en sont gracieux & spirituels, ils font taire la critique sur les ressemblances & le choix des *Ariettes* force les applaudissemens; enfin si la *Servante Maîtresse* a fait des amans passionnés, *Ninette à la Cour* a trouvé de zélés partisans: l'une est peut-être mieux faite, l'autre est plus spirituelle.

L'accueil que le Public faisoit au nouveau genre & les éloges que l'on ne cessoit pas de prodiguer à la *Servante Maîtresse*, engagerent *M. Baurans* à traduire le *Maître de Musique* dont le

## 58 HISTOIRE .

succès avoit été brillant sur le Théâtre de l'Opéra. Il n'eut pas lieu de se repentir de son travail. Le *Maître de Musique*, travesti heureusement en françois, plût aux plus difficiles & attira la foule des Spectateurs au Théâtre Italien.

### EXTRAIT du Maître de Musique.

#### ACTEURS.

LAMBERT, Maître de Musique.

LAURETTE, son Ecoliere.

TRACOLIN, Entrepreneur d'Opéra.

*Lambert ouvre le premier acte avec Laurette, & débute, en grondant, par cet air.*

Ah ! quel martyre !  
Sans cesse instruire,  
Cent fois redire,  
Sans rien produire,  
C'est toujours pire,  
Eh ! laisse-moi,  
Va , tais-toi.

*Laurette se fâche à son tour & son Maître lui dir :*

## DE L'OPERA BOUFFON. 59

Mademoiselle joue au mieux l'impertinence ,  
Et pour faire dans peu l'Actrice d'importance ,  
Il ne lui manque , ma foi , que du talent ,  
Encor souvent on s'en dispense ,  
En mettant à la place un son bien insolent.

Elle lui répond :

En ce cas-là, Monsieur, je fais en bonne école ,  
Je puis très-bien l'apprendre ici de vous.

*Lambert* se met au clavier. *Laurette*  
crie exprès méchamment au lieu de chan-  
ter , il l'interrompt en disant :

Chanteur qui pour mieux nous séduire  
Voulez être à la fois agréable & touchant ,  
Que l'haleine du doux Zéphire ,  
Qui , de sa Flore , à l'oreille soupire ,  
Soit l'image de votre chant.  
Eh ! croyez-moi , renvoyons aux Halles  
Tous ces chantres bruyans , qui savent seulement  
De leur grande voix remplir nos salles.

Excellente leçon pour tous nos Théâ-  
tres ! *Laurette* chante de nouveau &  
chante bien. *Lambert* lui témoigne com-  
bien il est content. On annonce *Traslin*  
personnage ridicule. Il entre & après  
avoir embrassé *Lambert* , il regarde *Leu-*

## 60 HISTOIRE

*rette* & s'informe quel est ce charmant objet. *Lambert* lui répond que c'est un sujet qu'il élève pour le Théâtre. *Tracolin* se récrie. Quelle mine ! quel jeu ! quelle voix. *Lambert* lui demande s'il l'a entendue ? non réplique-t-il.

Nous autres gens de l'art,  
Nous n'avons pour cela besoin que d'un regard,  
Nous jugeons d'une voix par la vue.

D'ailleurs ajoute-t'il.

Avec un tel minois,  
A-t-on jamais manqué de voix ?

Il se répand en fleurettes qui donnent d'autant plus de jalousie à *Lambert*, que *Laurette* y répond par cet air constamment applaudi.

Suis-je bien pour une *Afrique*,  
Dites-moi sans artifice,  
Croyez-vous qu'on applaudisse  
Ce maintien ?  
Suis-je bien ?

Je n'ose me flatter de rien.  
Croyez-vous qu'on applaudisse,  
Qu'en public je réussisse ?  
Mais hélas !  
N'ai-je pas



## DE L'OPERA BOUFFON. 61

L'air trop novice, eh ?

Pour une Aïtrice, eh ?

Pour la coulisse, eh ?

Je n'ose me flatter de rien.

*Tracolin* paroît si transporté d'entendre *Laurette*, qu'il l'embrasse & la demande à son maître qui la lui refuse. On vient chercher *Lambert* de la part d'une Duchesse. Il est obligé de sortir malgré lui & de laisser *Tracolin* seul avec son écolière. *Tracolin* fait sa déclaration à laquelle *Laurette* répond d'un ton d'agnès.

La pudeur me guide,

Me rend timide,

Je n'ose lever les yeux,

Si quelque curieux

Auprès de moi se place,

Et me regarde en face,

Je suis toute honteuse de cela.

Ma langue s'embarrasse,

En lui disant, de grace,

Souffrez, Monsieur, que je passe,

Je ne puis rester-là

Où me voilà.

La pudeur, &c.

Si quelque téméraire

Poursuit trop loin l'affaire,

Moi, qui suis bonne & ne me sache guère,

J'excite ma colere,  
 Et lui dis d'un ton sévère,  
 Mais finirez-vous donc, Monsieur,  
 Sachez qu'on est fille d'honneur,  
 Sachez qu'on a de la pudeur.

*Tracolin* lui offre sa fortune avec sa main & se jette à ses genoux. *Lambert* revient & le surprend avec *Laurette*. Il fait éclater sa jalousie & commence le beau trio qui finit le premier acte. Ce morceau est si triomphant & les paroles sont si bien coupées, que le lecteur ne fera peut-être pas fâché de les retrouver ici dans leur entier. Il est bon d'ailleurs de les donner pour modèle.

## TRIO EN DIALOGUE.

L A M B E R T,

Le feu me monte au visage,  
 Voilà donc tout l'avantage  
 D'avoir formé son bas âge,  
 Pour le prix de tant de soins,

Cette volage  
 Avec un autre s'engage.

Quel outrage !  
 Et mes yeux en sont témoins.  
 Je bravois déjà l'orage  
 Quand le vent qui devient fort,

## DE L'OPERA BOUFFON. 63

Et qui fait rage,  
Me repousse du rivage.  
Quel dommage !  
J'allois entrer dans le Port.

### LAURETTE.

Je guettois dans un bocage  
Un oiseau d'un beau plumage ;  
Un chasseur sonnant du cor,  
Faisant tapage,  
L'effarouche & lui fait prendre l'essor.  
Quel triste sort !

### ENSEMBLE.

Soins perdus ! inutile effort !

### LAMBERT.

J'avois formé son bas âge.

### TRACOLIN.

J'avois fait un bon voyage.

### LAURETTE.

Je le guettois au passage.

### ENSEMBLE.

LAU. { Un chasseur sonnant du cor,  
RET. { Faisant tapage  
SE. { Lui fait prendre son essor.

64 HISTOIRE

TRA- Je touchois presqu'au Rivage,  
CO- Quel dommage!  
LIN. J'allois entrer dans le Port.

LAM- Et voilà tout l'avantage :  
BERT Quel outrage !  
Méritois-je un pareil fort !

L A M B E R T.

Un autre aujourd'hui l'engage,  
La volage.

T R A C O T I N.

Je touchois presqu'au rivage.  
Quel dommage !

L A U R E T T E.

Moi j'allois le mettre en cage.

T R A C O L I N.

Quel dommage !

L A M B E R T.

La volage !

*( On reprend le Trio. )*

T R A C O L I N.

J'allois entrer dans le Port.

L A U R E T T E.

Moi j'allois le mettre en cage

Il prend l'effor.

Quel triste sort !

DE L'OPERA BOUFFON. 65

C'est par ce trio que finit le premier acte qui d'ailleurs est rempli d'airs agréables.

*Lambert* revient avec *Laurette* & commence le second acte par cette Ariette qui peint admirablement l'état de son ame.

Non , je suis trop en colere ,  
Me diras-tu le contraire ?  
Quand moi-même j'ai vu le téméraire ,  
Qui te faisoit les yeux doux !  
Pourquoi faire  
Etoit-il à vos genoux ?  
Vaine ruse !  
Mauvaise excuse !  
Me crois-tu donc assez buze  
Pour m'en laisser amuser ?  
Mais voilà comme on s'abuse ,  
Quand on pense m'abuser.

*Laurette* persiste à se justifier & l'amene par degrés au point de l'obliger à demander grace lui-même. Cette scène est parfaitement bien traitée & filée avec art ! *Lambert* se jette aux genoux de *Laurette* : *Tracolin* l'y surprend. Tout s'explique , *Laurette* donne la main à *Lambert* & *Tracolin* se retire tout confus.

Tel est le *maître de Musique*, qui ne laisse rien à désirer pour la coupe des Ariettes: le sujet en est simple; commun même; mais la beauté des airs ne donne pas le tems de réfléchir sur la médiocrité de l'intrigue.

Les succès multipliés de la *Servante Maîtresse* & de *Ninette*, le goût du Public qui paroissoit décidé en faveur de l'Opéra Bouffon, engagerent M. *Favart* à traduire la *Zingara*, Intermède italien.

Cette Piece parut sur le Théâtre Italien sous le titre de la *Bohemienne*, & fit éclipser une certaine *Bohemienne* jouée quelque tems auparavant, par les Acteurs de l'Opéra-comique.

La *Bohemienne* est plus gaie, plus folle que la *Servante Maîtresse*, ce qui n'est pas un petit mérite au théâtre & dans le monde. Elle fut rendue supérieurement par Madame *Favart* & Monsieur *Rochard*. La Piece parut imprimée dès le premier jour, comme les paroles d'opéra, pour l'intelligence des airs; ce qui a depuis passé en usage, au grand plaisir de la critique, dont le sarcasme réfléchi, porte plus sûrement ses coups. Le foible intérêt qu'on retire d'une vente

DE L'OPERA BOUFFON 67  
précipitée, ne peut compasser le danger  
où l'on s'expose.

Extrait de la Bohemienne.

A C T E U R S.

CALCANTE, Vicillards.

NISE.

BRIGANI, Frere de Nise.

Nise & Brigani ouvrent la scène par  
ce duo.

*DUO, Colla spe me del goder.*

Dans l'espérance

Du plaisir,

On peut d'avance

Se rejouir.

Mais les soucis de l'avenir

Sont des tourmens qu'il faut bannir.

*Brigani se plaint que la faim le presse,  
& qu'on ne vit pas d'espoir. Nise le  
rassure & lui dit qu'elle a jetté les yeux  
sur le vieillard Calcante pour faire res-  
source. Elle entend à sa toux celui qu'elle  
vent engager en ses filets ; & se retire  
avec son frere qui va se déguiser en ours.*

*Calcante* paroît & annonce qu'il vient chercher la jeune personne dont les yeux fripons l'ont frappé, *Nise* s'approche, suivie de son frere travesti en ours, & lui demande s'il veut qu'elle lui dise sa bonne aventure: il y consent, mais il a peur de l'ours; *Nise* le rassure, en lui disant qu'il est aussi privé que lui, qu'il saute, qu'il danse comme une personne; ensuite elle lui prend la main, & feignant d'en considérer les lignes, elle lui promet dans une Ariette tout a fait jolie qu'il vivra cent ans; elle ajoute qu'une jeune fille est amoureuse de lui, & qu'il se mariera. *Nise* fait sauter son Ours, *Calcante* paroît charmé de ses lazzis & propose à la *Bohémienne* de s'en defaire en sa faveur. Elle répond qu'elle le donnera pour trente ducats. *Calcante* bataille, il en donne vingt, il en ajoute quatre, & l'ours est à lui. Alors *Nise* chante cette Ariette.

*Si caro ben sarette.*

Oui, vous serez sans cesse

L'objet de ma tendresse :

Déjà pour vous mon cœur s'empresse,

Et je le sens sauter,



## DE L'OPERA BOUFFON. 69

Palpiter :

( *A part.* )

Voyez qu'il est aimable !

Agréable !

Pour enflammer mon cœur,

Pour être mon vainqueur.

Pendant l'Ariette, le faux ours vole la bourse de *Calcante*, défait son collier, s'enfuit, & laisse la chaîne qui le tenoit, dans la main du vieillard, qui, voulant faire sauter l'ours, s'aperçoit trop tard de sa fuite. Il est désespéré. *Nise* revient & lui demande ce qui l'oblige à crier, & sachant que c'est son ours qu'il regrette, elle lui dit de songer à *Nise*. *Calcante* lui répond par cette Ariette charmante.

*Madam' lasciate mi in liberta.*

Oh ! laissez donc mon cœur par charité,

Oh ! laissez donc mon cœur en liberté.

( *A part.* )

Quelle est pouponne,

Mon cœur se donne

Malgré ma volonté.

( *Haut.* )

Oh ! laissez, &c.

Peste de mine

Qui me lucine !

Peste de mine

Qui m'assassine !

Fur-on jamais plus tourmenté ?

Oh ! laissez , &c.

Quel martyre !

J'expire

En vérité.

Oh ! morbleu, c'en est trop , prend donc ma liberté.

*Nise* dit qu'il a la sienne en échange  
& ils terminent cet acte par le plus agréable Duo.

Au commencement du second acte  
*Nise* & *Brigani* se félicitent du succès  
de leur fourberie : mais *Brigani* dit à  
sa sœur, que l'argent est la seule idole  
du vieillard & qu'il va renoncer à l'amour.  
*Nise* lui répond :

L'avarice a beau se défendre ,

L'amour est le tyran des autres passions

Elle le presse en même tems d'aller  
se déguiser pour la seconder avec ses autres  
camarades , dans le rôle de Magicienne  
qu'elle va jouer.

*Calcante* arrive au désespoir de la perte  
de sa bourse : aussi-tôt qu'il aperçoit *Nise*,  
il la conjure de la lui faire retrouver. La  
*Bohémienne* invoque l'enfer. *Brigani*,

DE L'OPERA BOUFFON. 71

déguisé en diable veut bien rendre la bourse, mais à condition que *Calcante* épouse *Nise* : la fine matoise joue alors la tendresse, en disant qu'elle ne veut pas que *Calcante* l'épouse malgré lui ; qu'elle l'aime trop pour causer son malheur, & qu'elle va lui rendre la bourse. *Brigani* lui déclare que si elle n'est épousée, il faut qu'elle périsse, qu'elle peut rendre la bourse à ce prix. Elle la donne à *Calcante*, & feint de s'évanouir dans ses bras. Le barbon attendri, s'écrie : voilà ma main. On lui rend la bourse ; il demande : & l'ours ? *Brigani* se démaquette ; vous le voyez en moi, lui dit-il : vous m'avez attrapé, s'écrie le vieillard :

Mais *Nise* est si jolie,  
Qu'en la voyant il n'est rien qu'on n'oublie.

La pièce finit par un Trio de la gaieté la plus folle & la plus vive, qui se communique à tous les Spectateurs.

Je n'entreprendrai point de fronder cette jolie bouffonnerie : son succès est indépendant du sujet ; on doit l'attribuer aux charmes de la musique, au jeu des Acteurs & aux graces que la

traduction de Monsieur *Favart* a prêté  
à l'original. Voici un couplet qui fut  
envoyé dans ce tems à l'Auteur.

*Air. Ce n'est pas en Automne, qu'on  
moissonne le plaisir,*

Toujours dans la vérité ,  
Tantôt tu peins la tendresse ,  
Tantôt l'allégresse ,  
Chacun s'écrie , enchanté :  
Ah quelle aimable Bohémienne !  
Que n'est-elle mienne !  
Chantons l'œuvre & l'ouvrier ,  
Que tant de sel assaisonne ,  
C'est ainsi qu'on couronne ,  
Qui moissonne  
Le laurier.

*A N N E E 1755.*

Le 18 Mai, les Comédiens Italiens  
donnerent la première représentation  
des *Chinois*, Comédie en un acte mê-  
lée d'Ariettes Italiennes ; Parodie *del*  
*Cinese*, par Monsieur *Naigeon*. Cette  
Pièce eut le plus grand succès, & fut  
supérieurement jouée par les Acteurs.

Extrait

DE L'OPERA BOUFFON. 73

EXTRAIT des Chinois.

A C T E U R S.

XIAO, Mandarin de la premiere classe.

*M. Rochard.*

AGESIE, Fille de Xiao.

*Mlle. Catinon.*

TAMTAM, Amant d'Agésie.

*Mde. Favart.*

Chimée, Esclave suivante d'Agésie.

*Melle Desgland.*

*La Scène se passe au Palais du Mandarin  
dans l'appartement des Femmes.*

Le Théâtre représente un appartement  
décoré à la Chinoise: on voit dans le  
fond l'horison à travers une jalouse bri-  
sée. *Xiao* ouvre la scène avec son In-  
tendant à qui il ordonne d'aller préparer  
une fête somptueuse pour la noce de sa  
fille qu'il doit marier ce jour là. Resté  
seul, il exprime la joye qu'il aura de  
se voir grand-pere par l'Ariette suivante.

ARIETTE du Chinois, *Gia colmo di  
piacer.*

Je vois, grace à ma fille,  
Accroître ma famille:

Tome I.

D

Un tas d'enfans fourmille :

Ah ! je les vois déjà.

Tandis que l'un sautille ,

L'autre à l'envie babille.

J'aurai de la famille ,

Elle sera gentille ,

Et me ressemblera. (trois fois).

Je suis grace à ma fille ,

Grand'père de famille ,

Un tas d'enfans fourmille ,

Auprès de moi sautille ,

En m'appellant Papa ;

Je ne me sens pas d'aise ;

L'un grimpe sur ma chaise , (bis)

En m'appellant Papa ,

Et me baise.

L'un grimpe sur ma chaise ,

L'autre joue à dada ,

En m'appellant Papa , (bis).

Paix là. Taisez-vous. Paix là.

Paix là, vous dis-je.

Encore ! ce bruit m'afflige ,

Et faut que je corrige. ....

*Contrefaisant la voix d'un enfant.*

Ah ! Ah ! pardon, pardon, pardon mon grand'Papa

Je ne le ferai plus, non, non.

Levez-vous donc.

Je vais, &c.

*Agélie sa fille entre avec sa suivante*

DE L'OPERA BOUFFON. 75

& *Xiao* lui apprend qu'il doit la mater ce jour-là même avec un jeune homme qui revient d'un grand voyage que c'est l'Empereur qui fait ce mariage & qu'en conséquence elle doit s'y disposer. En la quittant il lui dit.

Dépêches-toi d'avoir beaucoup d'enfans :  
Etarnises mon sang par ta progéniture.

Elle lui répond ingénument.

Je n'épargnerai rien , mon Pere , je vous jure  
Pour rendre vos desirs contents.

*Chimca* félicite sa jeune Maîtresse sur cet hymen : mais *Agésie* lui avoue en confidence qu'elle craint ce nœud & qu'elle voudroit bien que l'époux qu'on lui destine , ressemblât au jeune homme qu'elle a vû la semaine dernière de sa fenêtre, dont un coup de vent avoit abattu la jalousie : elle ajoute qu'il fit arrêter sa barque pour la contempler , qu'il lui avoit paru charmant, qu'il n'avoit de Chinois que l'habir, & que s'en l'avoit entretenu , elle lui avoit trouvé beaucoup d'esprit, sur les différens transports qu'il avoit fait paroître. Dans ce moment le Chinois dont elle parle entre par la

D ij



fenêtre, dans son appartement. *Agésie* paroît d'abord effraïée, ainsi que la suivante. Dans le premier mouvement que la peur lui inspire, elle lui ordonne de sortir : mais un sentiment plus doux qui succède à la crainte, l'oblige, aussitôt à le rappeler.

*Tamiam* (c'est le nom du jeune Chinois) fait alors éclater son ardeur par cet *Ariette* dont la morale se retrouve dans la plupart de nos Opéra Français.

**ARIETTE** du Chinois : *Zerbinotti*  
*d'Oggida.*

Que je baise cette main.

Mais, pourquoi cet air murin ?

Que vous sert-il d'être belle,

Si vous êtes si cruelle ?

Mais personne ne nous voit.

Qu'elle est farouche !

Que je touche :

Seulement le bout du doigt :

Mais personne ne nous voit.

Que vous sert-il d'être belle,

Si vous êtes si cruelle ?

Vous souffrez de vos rigueurs.

C'est à notre âge

Que l'on s'engage ;



## DE L'OPERA BOUFFON. 77

Le printems est pour les fleurs,

Et l'amour est pour nos cœurs.

La sagesse

Pour la vieillesse,

La tendresse pour nos cœurs.

*Agésie* se défend, mais avec douceur.  
Cependant *Tamtam* se plaint de cette  
rigueur prétendue, en s'écriant.

En France : où j'ai fait un voyage,

Le sexe n'est pas si sauvage.

La curieuse suivante lui demande comment on fait l'amour à la Française. *Tamtam* répond que si sa Maîtresse veut le permettre, il va l'en instruire.

Mais oui, (dit *Agésie*), l'on est bien aise  
De savoir d'un pays les usages, les mœurs,

Mais lui réplique-t'il :

Pour donner au tableau de plus vives couleurs.

Il faudroit, ne vous déplaise,

Me seconder & me prêter du jeu.

Tentez, figurez-vous que vous êtes l'Amante,

Moi l'Amant :

A G É S I E.

Soir.

Dij

## TAMTAM à Chimca.

Vous, la suivante,

Que je vais engager à protéger mon feu.

*Agésie* va s'asseoir, & prend le thé. Cette scène forme un tableau des plus charmans, & vaut seule un acte : elle est frappante au Théâtre & a été supérieurement rendue par les trois Actrices qui l'ont jouée. *Tamtam* commence par prier *Chimca* de parler pour lui à sa Maitresse; de lui bien peindre son amour, & pour micux l'y déterminer, il lui offre une bourse qu'elle accepte après quelques façons. *Chimca* instruit *Agésie* du feu dont un jeune amant brûle pour ses charmes, & lui demande la permission de l'introduire auprès d'elle. Eh bien ! dit *Agésie*, il peut paroître. *Tamtam* s'approche, s'incline devant elle, & dit à *Chimca* de se tenir à deux pas : ensuite il se tourne vers sa Maitresse, & lui peint l'état de l'amant qu'il représente par l'Ariette qui suit & qui est des plus théâtrales.

**ARIETTE : *Ma de'to sa mia mama.***

Son cœur d'abord palpite :

## DE L'OPERA BOUFFON. 79

Il veut, mais il hésite :  
Il dit des mots sans suite :  
Certain trouble l'agite.  
Il a peur de manquer d'égards,  
Et la crainte  
Est peinte  
Dans ses regards.  
Bientôt l'amour l'inspire.  
Il vante les attraits :  
Quels yeux charmans ! quels traits !

**A G E S I E.**

Après :

**T A M T A M.**

L'amant soupire,  
Et l'ose dire,  
Et l'aveu ne déplaît pas. (bis)  
Ainsi l'amour pas à pas,  
Pour engager rend ses lacs.

**AGESIE** *avec un peu d'émotion.*

La peinture interresse.

**CHIMCÀ** *à part.*

Ah ! ma pauvre maîtresse !  
Commence à se troubler, (bis).  
Ah ! ma pauvre maîtresse,  
Son cœur se laisse aller,  
Se laisse, laisse, laisse,  
Se laisse laisser aller.

T A M T A M.

Le cœur plus fort palpire :  
 On veut , mais on hésite :  
 On dit des mots sans suite ,  
 Un nouveau trouble agite ,  
 L'amour brille dans les regards ,

Et l'audace

Chasse

Les vains égards.

La Belle se retire

Et paroît se fâcher.

A G E S I E.

Eh ! mais.

T A M T A M.

L'Amant soupire

(bis.)

Et saisit un bras.

A G E S I E *soupirant.*

Après.

T A M T A M.

Doucement il la flatte :

Qu'il est rond , blanc &amp; frais !

Ah ! qu'elle peau délicate !

Que je la baise.

A G E S I E.

Mais . . .

T A M T A M.

Quoi !

DE L'OPERA BOUFFON. 81

AGESIE *troublée.*

Quoi ?

TAMTAM *lui baisant la main.*

Le tendre Amant la baise.

AGESIE *plus agitée.*

Après.

T A M T A M.

Et le rebaise :

Elle s'apaise

Et ne se défend pas.

Ainsi l'amour pas à pas.

La fait tomber dans ses lacs.

C H I M C A.

Ah ! ma pauvre maitresse !

Je la vois se troubler ;

Ah ! ma pauvre maitresse !

Son cœur se laisse aller ,

Son cœur se laisse , laisse , laisse ,

Se laisse , laisse aller.

*Agésie* revient de son trouble & rapproche un peu tard à *Tamtam* d'avoir trop osé. Il répare son audace en disant qu'il l'adore & qu'il attend la mort à ses genoux.

A G E S I E. *lui répond tendrement.*

On auroit à punir à la fois deux coupables.

Ah ! je le suis autant que vous.

Dv

Mais elle lui déclare en même tems qu'un époux, ou plutôt un maître doit s'unir avec elle incessamment. Il demande quel est cet époux! je ne sçals, dit elle. J'ignore aussi replique-t-il, celle que j'épouse ce soir. Je viens de recevoir à l'instant son portrait. *Chimca* prend ce portrait: l'examine & s'écrie, *ah! ma maîtresse, c'est vous même.* Nos amans se livrent à la joye: mais elle est tout à coup troublée & changée en frayeur, par l'arrivée du pere qui entre le sabre à la main & qui veut tuer son gendre sans le connoître. Ce dernier le tire de son erreur, en lui montrant le portrait d'*Agésie*, que *Xiao* lui a envoyé. le Mandarin est transporté de joye à son tour & dit à *Tamtam* de sortir sans être apperçu & qu'il va au plutôt l'unir à sa fille.

Si, comme quelques personnes le prétendent, les intrigues compliquées ne peuvent être du ressort des pieces à Ariettes, celle ci doit être regardée comme un vrai Modèle de simplicité théatrale, dont on trouvera peu d'excellentes copies.

ANNE'E 1756.

Le 21 Mars de cet année, les Acteurs de l'Opéra Comique, représentèrent pour la première fois sur le Théâtre de la foire Saint Germain, *la fausse avanturiere*, Opéra Comique, en deux actes, mêlé d'Arriettes par Messieurs *Anseaume & Marcouville*.

Il est à présumer que le *Consentement forcé* de *Guyot de Merville* a fait naître l'idée de la fausse *Avanturiere*: non qu'il soit possible de comparer une Comédie charmante, pleine de gayeté, de mœurs & d'intérêt, avec un Opéra Comique qui, dit-on, n'a besoin pour plaire que de la première de ces qualités: mais puisqu'il suffisoit à ce Théâtre de quelques Ariettes adroitement choisies, pour donner un air de nouveauté au sujet le plus usé, n'auroit-il pas été plus à propos d'emprunter le sujet en entier, d'en conserver la marche & l'intrigue, & de ne se permettre que le changement de style & la coupe des Ariettes. Il est vrai qu'en adoptant l'intrigue du *consentement forcé*, le titre de *fausse Avanturiere* auroit cessé d'être juste, mais la pièce y auroit

## 84 HISTOIRE

y auroit gagné un vif intérêt, un comique de situation produit par le caractère du vieillard & le charme de la Musique auroit aisément fait surmonter le petit dégoût du Public pour un instant de pathétique, d'où résulte la gayeté de la catastrophe.

### Extrait de la Fausse Avanturiere.

#### ACTEURS.

AGATHE, mariée secrètement à Valère.

CRISANTE, Vieillard.

VALERE, fils de Crisante.

JULIEN, Jardinier.

*La Scène est dans la Maison de campagne de Crisante.*

*Chrisante & Valère ouvrent la scène. Chrisante en colere, se plaint de ce que son fils a épousé sans son consentement une fille sans bien, Valère veut se justifier, mais il le tente vainement : le bon-homme est entier. Valère seul, déplore son sort. Il ne consentira jamais à abandonner son épouse. Le jardinier Julien annonce à son jeune maître*



## DE L'OPERA BOUFFON 85

tre qu'il a soustrait la belle *Agathe* aux regards de *Chrisante* qui approchoit, & qu'elle est rentrée dans sa retraite ordinaire. *Valere* ne conserve plus d'espoir : sa chere *Agathe*, quoique d'une famille honnête, n'a point de bien, & *Chrisante*, par cette seule raison, ne voudra jamais la reconnoître pour sa fille ; toute l'éloquence du Jardinier ne peut rappeler le courage de *Valere*, mais il espere tout de l'esprit d'*Agathe*, elle arrive & s'annonce ainsi.

*Air : Gid rie de Prima vera.*

Hé bien ! cher époux,  
Qu'obtiendrons-nous ?  
Quel succès à notre flamme ?  
Vous vous taisez,  
Vous soupirez,  
Vous désespérez  
Mon âme.  
Hé ! quoi ?

Parlez-moi de bonne foi,  
Mais vous gémissiez,  
Vos yeux baissés  
Loin de moi sont fixés.  
Quelle douleur !  
Ah ! quel malheur  
Afflige votre cœur ?

VALERE.

Triste retour  
Pour notre amour !  
Funeste jour !

Ce lien  
Qui fait mon bien ,  
Est sans soutien.  
Mon pere , à mes yeux ,  
Aigri , furieux ,  
Déteste nos nœuds ;  
Et dans son courroux  
Frappe les derniers coups  
Trop hal ,  
Je suis puni ,  
Et de chez lui  
Banni.  
De son bras  
Que n'ai-je , hélas !  
Eu plutôt le trépas !  
Dans mon désespoir (bis)  
J'aurois mieux aimé cent fois le recevoir.

*Agathe* engage son époux à conserver l'espérance. Elle médite de jouer un tour au Vieillard , & ce tour peut assurer leur bonheur. Ils se donnent des témoignages réciproques de leur tendresse, & *Julien* emmène *Valere*, tandis que *Agathe* va travailler à l'exécution de son

## DE L'OPERA BOUFFON. 87

projet. Elle n'est cependant pas sans crainte, & se retire à l'arrivée de *Christiane*, toujours furieux contre son fils.

*Agathe* revient différemment habillée: Elle implore l'assistance de son beau-pere, qui la trouve gentille; elle lui fait un long roman de ses aventures. Sortie à quatorze ans de la Sicile, son pays natal, elle a vu périr son pere dans un naufrage; enlevée par un Corsaire, elle est conduite en Barbarie, & passe des mains d'un Marchand dans celles d'un Bacha; mais ajoute-t-elle:

*Air. Je n'en puis plus, laisse-moi rire*

Pour me punir d'être trop aimable,  
Sa femme en fureur faisoit le diable.

Que j'ai pleuré  
Mes tristes charmes!  
Toujours dans les larmes,  
Et le cœur navré!

*Elle feint de pleurer.*

Ah! ah! ah! le maudit Bacha.

*Elle rit à part.*

Ah! ah! ah! comme il croit cela!  
L'un par amour,  
L'autre par haine,

Tout deux chaque jour  
Augmentoient ma peine.

Que j'ai pleuré,  
Mes tristes charmes!

Toujours dans les larmes,  
Dans les allarmes,  
Et le cœur navré.

Ah ! ah ! ah ! le maudir Bacha !

(*A part.*)

Ah ! ah ! ah ? comme il croit cela !

Un jeune homme amoureux d'*Agathe* l'a tirée de l'esclavage, & après l'avoir conduite en Italie, il l'a abandonnée. Elle va périr de misère, si le vieillard ne lui tend une main secourable. Ce détail a causé quelque émotion à *Chrisante* : Il offre son cœur & sa main à l'Avanturière. *Agathe* alors joue les grands sentimens, & quoiqu'elle aime le vieillard, son peu de bien lui défend de songer à cette union, & cette raison l'oblige à se retirer. Le bon-homme combattu entre son intérêt & son amour subit, termine l'acte par l'Ariette suivante.

### A R I E T T E .

Quelle folie extrême !  
Faut-il que j'aime ?

## DE L'OPERA BOUFFON. 89

Ah ! malheureux *Chrisante* ! (bis)

L'abîme est sous tes pas ,

Et tu ne le vois pas !

*Chrisante* , *Chrisante* ,

Hé quoi ? Tu ne vois pas ,

Un abîme sous tes pas ?

Mais sa beauté m'enchanté ,

Elle est charmante . . . .

O vieilleffe imprudente !

O flâme extravagante !

*Chrisante* , *Chrisante* ,

L'abîme est sous tes pas ,

Et tu ne le vois pas ! (bis)

Ah ! sans rougir , puis-je le dire ?

Eh quoi ? déjà suis-je en délire ?

Ah ! tandis qu'il en est tems ,

Rappelions , rappelions notre bon sens.

Au second acte *Julien* veut absolument tirer le secret de *Agathe* , sans doute par pure curiosité , car il n'entre pour rien dans l'intrigue , aussi le renvoye-t-elle , lorsque *Chrisante* toujours indécis sur ce qu'il doit faire , se montre sur la scène. *Agathe* feint de l'éviter ; elle croit avoir vaincu son avarice , elle prétend vaincre sa délicatesse , &c pour s'en assurer , elle lui fait la fausse confidence d'une inclination qu'elle a eue avant son premier voyage ; la fine

*Agathe* ne s'est pas trompée, *Chrisante* en est plus enflammé, & consent que pour terminer l'affaire elle fasse venir un Notaire de sa connoissance & avec lequel ils seront sûrs du secret.

Une scène entre *Julien* & *Chrisante* donne le tems à *Agathe* de revenir avec le Notaire; C'est *Valere* qui fait ce personnage. Le vieillard signe le contrat sans le lire, & demande ensuite le nom du Notaire, qui se fait reconnoître. Tous se jettent aux genoux de *Chrisante*, qui pardonne aux deux Amans. Un joli Quatuor de M. *La Ruette*, termine la Pièce.

On est toujours fâché de voir ces petites ressources concourir au dénouement d'un Drame. Ces faux contrats, ces déguisemens absurdes devroient depuis longtems être proscrits: on aura beau dire qu'un sujet bien préparé, raisonnablement intrigué & décentement dénoué, est froid pour l'ordinaire, en répondra: que, même dans un Opéra Bouffon, on ne doit pas aimer des Acteurs qui agissent pour agir, & un dénouement qui n'arrive que parce qu'il faut finir.

Le 19 Août, on donna pour la premi

# DE L'OPERA BOUFFON. 91

miere fois, sur le théâtre de l'Opéra Comique de la Foire Saint Laurent, *le Diable à quatre ou la Double Métamorphose*; Pièce en trois, actes de M. Sedaine, musique parodiée

Ce Drame est une imitation de la Farce angloise qui porte ce titre & qui a été si heureusement traduite par M. Patu. M. Sedaine a sçu s'approprier ce Sujet; & sans s'éloigner absolument de la grande gayeté consacrée sur ce théâtre, il en a composé une Pièce remplie de traits judicieux & d'une bonne morale.

## Extrait du Diable à quatre.

### ACTEURS.

LE MARQUIS,	M.
LA MARQUISE,	Mlle Baptiste.
MR. JACQUES, Savetier,	M. Parant.
MARGOT, Femme de Jacques,	Mlle Rozeline.
LUCILE, Femme de Chambre de la Mar-	
quise,	Mlle. Superville
MARTON, autre Femme de Chambre,	Mlle. Prud'homme.
Un Cuisinier,	}
Un Cocher,	
Un Maître d'Hôtel,	
Un Magicien,	
Un Aveugle jouant de la Vielle,	M. Deslile.
	M. Larueza,
	M. Bourette.

Le *Cuisinier* sort tout en colere : il se plaint du tapage que vient de faire dans la cuisine la *Marquise* sa maitresse : elle a tout brisé , elle a renversé la soupe des gens. *Lucille* vient annoncer que la *Marquise* est sortie ; mais qu'avant de s'éloigner , elle lui a demandé un verre d'eau ; je le lui apporte , continue *Lucille* , elle me le jette au nez : *Marton* se met à rire , elle lui donne un soufflet.

### A R I E T T E.

Oui , oui , je veux en sortir ,

J'en jure

L'injure

Ne peut se soutenir ,

Je ne puis le souffrir.

Oui , oui , c'est trop longtems souffrir ,

L'affront ne peut se soutenir.

Tous trois se déterminent à quitter le service de la *Marquise* ; ils ne regrettent que le *Marquis* leur maître , qui est le plus honnête homme , & qui ne pêche que par trop de complaisance pour sa femme, *Que voulez vous qu'il fasse*. dit le *Cuisinier*, *il l'aime*, elle est jolie *Lucille* répond.



A I R.

Une belle  
Sans cervelle  
Auroit en vain des attraits:  
Je sais bien si j'étois homme,  
Comme  
Je la punirais.

Demandez, dit le *Cuisinier* à maître  
*Jacques* qui entre, comment il traite sa  
femme quand elle lui manque? Moi,  
d'abord je frappe, répond le *Savetier*,

A R I E T T E.

Je veux qu'on me revere  
Et ne connois chez moi  
Que ma loi;  
Quand un regard sévère  
Annonce ma colere,  
Ma femme se tient coi,  
Tremble à part soi,  
Songe à se taire  
Et meurt d'effroi.

M<sup>e</sup>. *Jacques* dit aux domestiques que  
le *Marquis* a donné dix écus au M<sup>e</sup>. d'*Ha-*  
*tel*, avec ordre qu'ils soient employés pour  
les regaler. Tous les gens du château se

rassemblent & se mettent à danser au son de la vieille du bon-homme *Ambroise*. Tandis qu'ils sont occupés à finir une contre danse, la *Marquise* arrive, elle fait un tapage terrible, bat *Lucile*; en vain le *Marquis* veut lui représenter combien sa colere est déplacée; elle ne l'écoute point. M<sup>e</sup>. *Jacques* a sa part des invectives; le vieux aveugle *Ambroise* en est pour sa vieille que la *Marquise* lui casse sur la tête. Marton vient annoncer le Docteur *Zambulamec*, qui s'est égaré de son chemin & qui lui demande à se reposer au château; la *Marquise* entre en fureur, elle veut faire rouer de coups, le Docteur, qui n'est, dit elle, qu'un misérable fainéant qu'il faudroit envoyer aux galères. Le *Marquis* plus doux, fait rentrer sa femme, & promet au Docteur de lui envoyer un de ses gens qui le conduira chez son Fermier.

Le Docteur ne revient point de la méchanceté de la *Marquise*: il proteste de se venger de l'affront qu'elle lui a fait. Son pouvoir lui asservir les enfers.

*Margot* femme de M<sup>e</sup>. *Jacques*, à qui on avoit dit que l'on dansoit, accourt pour prendre part au divertissement:

DE L'OPERA BOUFFON. 95  
pendant qu'elle seute, elle veut prendre  
une prise de tabac.

*A R I E T T E.*

*(Repent & prenant du Tabac.)*

Je n'aimois pas le tabac beaucoup,  
J'en prenois peu, souvent point du tout,  
Mais mon mari me défend cela,  
Depuis ce moment là,  
Je le trouve piquant,  
Quand  
J'en peux prendre à l'écart,  
Car  
Un plaisir vaut son prix,  
Pris  
En dépit des maris.

Le *Docteur* aborde *Margot*, il lui  
demande si ce n'est point elle qui doit  
le conduire chez le fermier du *Marquis*.  
La réponse que lui fait *Margot* l'inter-  
resse en sa faveur: il lui demande sa  
main, & y lit la fortune qui l'attend:  
mais, ajoute-t-il;

*Air : des Proverbes.*

Mais retenez ce que je vais vous dire:  
Quand tout en vous de forme changera,

Soyez discrète & gardez-vous d'instruire  
Quiconque près de vous fera.

Cette scène est remplie d'heureuses  
naïvetés.

Le *Docteur* congédie *Margot* & lui  
donne rendez-vous sous un grand chêne.  
Alors resté seul, il invoque les Divinités  
infernales ; elles arrivent & dansent un  
Ballet caractérisé. Il leur prescrit ce  
qu'elles doivent faire.

*Air : Au fond de mon caveau.*

Aussitôt que la nuit  
Rendra ce lieu plus sombre,  
Il faut aller sans bruit

Au lit,

A la faveur de l'ombre,  
Enlever hors de ce logis  
La femme du Marquis,  
La porter aussitôt,

Dans le lit de Margot,  
Sous le toit de Jacquot,  
Et mettre Margot à la place

Dans ce logis,  
Change jusqu'aux habits ;

Les maris

Endormis

Doivent en ignorer la trace,  
Vive, obéis.

Le

## DE L'OPÉRÂ BOUFFON. 97

Le Théâtre change au second acte, & représente la boutique du Saverier *Jacques*. Les Diables enlèvent *Jacques* & le posent à terre sur le devant du théâtre, & la *Marquise* est endormie sur un méchant grabat qui est dans le fond,

*Jacques* se réveille; il est étonné de se trouver couché par terre & tout habillé; il croit qu'il est cinq heures, & appelle sa femme *Margot*; mais auparavant il veut boire un petit coup d'eau-de-vie.

### A R I E T T E.

En grand silence  
Faisons dépense  
D'un doigt de brandevin;  
Oui pour l'ouvrage,  
Ce doux breuvage,  
Donne en partage  
Plus de courage;  
Tout homme sage,  
En boit chaque matin.  
Se sent-on lourd, chagrin,  
Et dans l'esprit enfin

Quelque nuage;

En un moment la tête se dégage:

Pour le travail on est plein de courage;

On est gaillard, & pour se mettre en train

Rien n'est plus sain.

*I. Partie.*

E

La *Marquise* sous les traits & habits de *Margot*, se réveille à son tour; elle appelle sa petite chienne & ne trouve pas les cordons de sa sonnette. Le chant de *Jacques* lui semble celui de son cocher; le coquin fera mis à la porte. Elle appelle sa femme de chambre *Lucile*, *Jacques* qui croit qu'elle lui demande du fil, bat le briquet & allume sa lampe. Quelle est la surprise de la *Marquise*, en se voyant couverte de haillons & sur un grabat! elle croit que c'est un tour qu'on lui a joué: les propos qu'elle tient font croire à *Jacques* que sa femme est devenue folle, il veut l'obliger à travailler & en reçoit un soufflet. Il va chercher son tire-pied & la roffe d'importance; elle feint de s'évanouir, il lui jette un sceau d'eau sur le corps. Cette scène toute en situation & pleine de jeu fait le plus grand effet.

On frappe. C'est *Lucile* qui vient demander ses pantoufles. *Jacques* s'informe si la *Marquise* fait encore le diable à la maison; *Lucile* dit qu'oui: c'est comme chez nous, répond le Savetier. La *Marquise* demande à *Lucile*, si elle la reconnoît: la Femme de chambre ne

voit en elle que *Margot*. Ah! tu ne reconnois pas ta maitresse, dit la *Marquise*; elle saute sur elle & l'accable de coups. *Jacques* l'oblige à demander pardon à genoux. *Lucile* se retire. *Jacques* se met à l'ouvrage; il demande sa perruque, & pendant qu'il se baisse pour ramasser quelque chose, la *Marquise* lui jette sa perruque, le bat, le culbute & se sauve. *Jacques* court après elle au château & se promet bien de la rattrapper.

Au troisième acte le théâtre représente l'appartement de la *Marquise*; *Margot* superbement habillée est endormie sur une bergère; elle se réveille & marque son étonnement; chaque partie de sa parure lui cause une nouvelle surprise: elle se ressouvient de la prédiction du Docteur. *Lucile* arrive, la pauvre fille tremble que sa maitresse ne la gronde; mais *Margot* au contraire lui parle avec la plus grande douceur. *Lucile* ne sçait que penser de ce changement. On apporte la toilette; *Margot* pour son déjeuner ne veut point de chocolat, il est trop noir, elle demande du pain & du cidre. Le Cocher vient sçavoir s'il doit mettre les chevaux; & *Mar-*

got court à la fenêtre pour voir son carrosse. Pendant ce tems, *Lucile* fait cette réflexion si vraie & si négligée, touchant l'humeur affable de sa maîtresse.

Air : *Nous sommes Précepteur d'amour.*

Qu'il est facile à la grandeur,  
D'imposer des loix à notre ame ;  
Un coup d'œil soumet notre cœur,  
Une politesse l'enflâme,

*Lucile* court au devant du *Marquis* pour lui annoncer le changement surprenant qui vient de se faire dans le caractère de Madame. En effet, *Margot* le comble d'amitié & lui promet d'être toujours douce, & de s'appliquer sans cesse à lui plaire : le *Marquis* transporté tombe à ses genoux. C'est dans cette situation que le surprend la véritable *Marquise*, elle s'exhale en plainte, jette les yeux sur le miroir, & se voit sous la figure de *Margot* : elle reconnoît le Devin à ce trait de noirceur : le *Marquis* qui la prend pour une folle, veut la faire retirer. Arrive *Jacques* : il court après la femme, il la trouve & veut lui



## DE L'OPERA BOUFFON. 101

casser les bras. Dans ce moment le *Docteur* se présente à propos pour expliquer tout le mystère. » J'ai fait, dit-il, transférer la *Marquise* chez M<sup>e</sup>. *Jacques*, » & *Margot* remplit ici le rôle de la *Marquise*. A la prière du *Marquis*, le bon *Docteur* veut bien les remettre dans leur premier état. *Lucile* qui avoit suivi les deux femmes, vient rendre compte de la métamorphose. La *Marquise* revient ; cette épreuve l'a corrigée. Elle promet d'être douce à l'avenir. *Jacques* dit à sa femme :

*Air : Fanfare de Saint Cloud.*

Adieu donc, pauvre *Marquise*,  
Et richesses & fracas,  
Le travail, le froid, la bise  
Vont encor suivre tes pas.

M A R G O T :

Va je ne suis pas surprise  
Et je ne m'y plaisais pas,  
Ce n'est qu'une friandise  
Dont le cœur est bientôt las.

La scène change (& dans une pièce de ce genre, cela doit être permis) tous les domestiques viennent se réjouir de

la tranquillité qui va régner dans le château. On fait approcher l'Aveugle qui chante tandis que l'on danse, & la Pièce finit par un Vaudeville.

Au milieu de la gayeté que s'est permis M. *Sedaine* dans cette Pièce, on trouve une conduite raisonnée qui prépare, noue & dénoue le sujet sans écart & sans précipitation. Son style est pur, simple & annonce déjà celui dont il a écrit la charmante Pièce de *Rose & Colas*.

Les deux Théâtres ont encore donné cette année quelques autres Pièces du nouveau genre.

**La Pipée.** Le 19 Janvier, les Comédiens Italiens représenterent pour la première fois la *Pipée*, Comédie en deux actes mêlée d'ariettes, traduction d'*il Paratajo*; Intermède Italien, dont le choix des Ariettes, qui est de M. *Clément*, a été fort applaudi.

**Les Amans Trompés.** Le Juillet, l'Opéra-comique donna la première représentation des *Amans Trompés*, Opéra-comique mêlé d'ariettes italiennes: par Messieurs *Anseaume*

# DE L'OPERA BOUFFON. 103.

& *Marcouville*, l'accueil favorable que le Public a fait à cette Pièce est dû au choix des airs & à la manière dont Mademoiselle *Rosaline* & le S. *la Ruetse* les ont exécutés.

Le Mercredi 17 Novembre, les Comédiens Italiens mirent au Théâtre pour la première fois, le *Charlatan*, Comédie en deux actes, mêlée d'ariettes parodiées du *Médecin ignorant*, Inter-mède Italien donné en 1743, par Messieurs *la Combe* & *Sodi*. Cette Pièce n'a pas eu de succès, quoique le premier acte eut des beautés.

## A N N E E 1757.

Les Comédiens Italiens donnerent le premier Septembre, une première représentation des *Enforcés ou la Nouvelle Surprise de l'Amour*, Pièce en un acte, mêlée d'ariettes, par Madame *Favart*, MM. *Guerin* & *Harny*.

Le sujet de cette Pièce n'a rien de neuf, mais il est orné de détails si agréables, qu'il reçoit sur la scène toutes les graces & tout le piquant de la nouveauté. Le drame ou le roman de *Daph-*

*nis & Chloé* a paru le plus heureusement mis en action ; les suffrages du Public n'ont laissé aucun doute sur la réussite de cette jolie bagatelle, qui d'ailleurs a été rendue par Mlle. *Catinon*, dans le rôle de *Jeannot* : & par Madame *Favart* dans celui de *Jeannette*, avec tous les charmes de l'ingénuité.

### Extrait des Enforcelés.

#### A C T E U R S.

JEANNOT,	Mlle. <i>Catinon</i> ;
JEANNETTE,	Mde. <i>Favart</i> ,
Mde. DORVILLE,	Mlle <i>Desglands</i> .
GUILLAUME,	M. <i>Champville</i> ;

*Jeannette* est la filleule de Madame *Dorville*, &, *Jeannot* fils de son Fermier : ces deux enfans s'aiment sans sçavoir ce que c'est que l'amour. Madame *Dorville* a des vues sur *Jeannot*, & *Guillaume* le Maréchal du village voudroit épouser *Jeannette*.

*Guillaume* ouvre la scène & dit :

#### A R I E T T E.

Epouse jolie

Me plaît fort,

Quand il faut en faire, la folie :

Epouse jolie

Me plaît fort :

Mais fou qui s'oublie

Sur le coffre fort.

Il aime *Jeannette* au point d'oublier son métier de maréchal ; mais Madame *Dorville* est la marreine de *Jeannette*, c'est elle qui donne la dot, il faut qu'il lui fasse sa cour ; elle a envie d'une petite jument qu'il a à vendre, c'est une bonne occasion pour lui parler de son dessein.

Madame *Dorville* arrive. *Guillaume* lui offre sa jument en troc de la main de *Jeannette* : mais, dit Madame *Dorville*, je ne veux point gêner son inclination : bon, réplique *Guillaume* ; ce sont des enfans qui ne savent pas encore ce qu'ils ressentent l'un pour l'autre, ils sont venus me consulter.

Air : *L'autre jour me promenant,*

Tous les deux fort défolés,

M'avont conté leur souffrance ;

Ces pauvres cervaux troublés

Se croyont enforcés,

E v

Ils vont revêir à l'instant  
 Pour me d'mander qu'euq'allégeance,  
 Et j'en profiterons d'autant, &c.

Que leur direz-vous, demande Madame *Dorville*? Que leur maladie deviendra mortelle s'ils ne s'abstiennent de se voir, répond *Guillaume*. Le maréchal se charge de guérir *Jeannette*, & Madame *Dorville* entreprend la cure de *Jeannot* sur lequel elle a des vues.

*Jeannot* vient consulter *Guillaume* & lui explique l'état où il se trouve.

## A I R.

La nuit quand j'pense à *Jeannette*,  
 On diroit que j'ai des confins;  
 J'fais des sauts dans ma coustume,  
 A réveiller les voisins;  
 Comme l'batant d'une horloge,  
 Mon pouls va toujours trotant,  
 Comme un chevreau hors sa loge,  
 Mon cœur va toujours sautant.

Il a du plaisir & du chagrin à voir *Jeannette*, elle est si simple, qu'il ne peut croire qu'elle ait été capable de lui jeter un sort; il lui paroît inutile d'user de la recette de *Guillaume*, qui lui

conseille de ne pas la regarder, il la voit toujours. *Guillaume* lui dit plaisamment qu'il peut la voir tant qu'il voudra, mais qu'il prenne garde d'être changé en loap garoux. *Jeannot* est effrayé, & promet de faire tout ce que le Maréchal voudra. *Guillaume* lui conseille de s'enfermer seul chez lui pendant quinze jours, &c. Et ensuite d'aller trouver Madame *Dorville*, qui achèvera sa guérison. *Jeannot* consent à tout & s'enfuit entendant *Jeannette*. Elle vient aussi consulter *Guillaume* sur le sort que *Jeannot* lui a jeté. Le maréchal lui dit qu'il faut faire un Amant, qu'il y en a qui donnent des sorts & d'autres qui les guérissent, qu'il est de ces derniers.

*Jeannette* conte à Madame *Dorville*, qui vient sçavoir de *Guillaume* en quel état est leur projet, comment elle a été enforcée par *Jeannot*. Il lui a donné un bouquet, qu'elle garde encore, puis un baiser, & depuis de temps-là,

## A R I E T T E.

Dès que je vois passer *Jeannot*,  
 Tout aussitôt j'm'arrête.

E vj

Quoique Jeannor ne dise mot,  
 Près d'lui chagun m'paroit bête,  
 Quand il m'regarde; il m'interdit,  
 J'deviens rouge comme une fraise:  
 Apparamment que l'on rougit,  
 Lorsque l'on est bien aise.

Madame *Dorville* conseille à *Jeannette* de renvoyer à *Jeannor* tous ses présens; mais, dit-elle, le baïser qu'il m'a donné, faut-il que je le lui rende? Non, non, répond *Guillaume*, c'est à moi: Ah! non pas, réplique *Jeannette*, il est à lui, il faut avoir de la conscience. Madame *Dorville* fait convenir *Guillaume* que ce sort est bien difficile à lever. Il ne veut pas encore désespérer du succès. Madame *Dorville*, en se retirant dit à *Jeannette*, d'aller se divertir avec ses compagnes.

*Jeannette* restée seule, se plaint de ce qu'elle ne prend plus plaisir à rien. Elle chante.

### A R I E T T E.

L'allouette

Guillerette

Chante tout le jour



## DE L'OPERA BOUFFON. 709

L'moineau qui vous la guette,  
Voltige à l'entour ;  
Le coq près de sa poulette ;  
Va s'ragaillardir ,  
Elle fait cocodette  
Et c'est de plaisir ;  
Nos pigeons  
S'ébattons ,  
Roucouillons  
Et s'beffons ;  
Not' troupeau sur l'herbette ,  
Toujours jouant ,  
Sautant ,  
A l'air content ,  
Et n'y a qu'la pauvre Jeannette ,  
Qui bien loin d'en faire autant ,  
N'a qu'du tourment, ( bis )

Elle aperçoit *Jeannot* & va chercher  
les présens qu'il lui a faits, pour les lui  
rendre.

*Jeannot* vient voir sa maitresse pour  
la dernière fois : son dessein est de lui  
redemander sa liberté. La voilà, dit-il,  
de la fermeté. Cette scène est écriée avec  
une naïveté charmante. Ces deux amans  
se rappellent l'histoire de leurs amours.  
Tous deux s'accusent de s'être jetté un  
sort. *Jeannette* rend à *Jeannot* les pré-

sens qu'elle a recus, mais l'innocent craint d'y toucher. Il veut aller trouver sa marreine qui a promis de le guérir: *Jeannette* lui fait entendre qu'elle en mourroit, si cela arrivoit. Cet aveu redouble les craintes & la foiblesse de *Jeannot*: il se détermine à repousser le sort, en tournant le dos à *Jeannette* & en se servant du mot d'*Abracadabra* que *Guillaume* lui a appris comme un préservatif sûr. C'est dans le fort de cette dispute que Madame *Dorville* les trouve. Elle renvoye *Jeannette* qui ne s'en va qu'avec peine. Madame *Dorville* admire la taille de *Jeannot*, ses beaux cheveux, & lui explique qu'elle est son mal, dont elle pourra bien plus aisément le guérir que *Guillaume* tout sçavant qu'il est.

## A R I E T T E.

De l'Amour

C'est un charmant délire,

Tout ce qui respire

Doit l'éprouver à son tour.

Ces troupeaux, ces oiseaux, tout soupire,

Tout ressent l'empire

De l'Amour.

## DE L'OPERA BOUFFON III

Elle lui dit qu'elle même est enforcée, & que, quoi qu'il ne soit que le fils d'un Fermier, elle a dessein de l'épouser & que c'est à ce prix qu'elle opérera sa guérison. Prend courage, dit elle, ton sort s'en ira comme il est venu : elle ajoute en sortant.

### A R I E T T E.

Que l'innocence  
Doit plaire dans un jeune amant !  
Mais s'il trahit notre espérance,  
C'est un grand défaut, en aimant,  
Que l'innocence.

*Jeannette* revient sur ses pas : elle a tout entendu, mais, dit-elle, si tu te guéris de compagnie avec *Madame Dorville*, qu'est-ce qui me guérira, moi ? *Jeannot* lui propose de se guérir ensemble. Ils essayent si les chansons ne produiront pas ce bon effet ; ils sautent, ils dansent, ils courent, ils feignent de dormir. Le ramage des oiseaux les réveille. Ils s'approchent, se prennent la main, & se mettent à rire : ce mouvement de joie leur fait croire que le sort s'en ira comme il est venu. Ça me fait songer,

112      **HISTOIRE**  
dit *Jeannot* à ce qui m'a dit ma Marreine.

**A R I E T T E.**

**J E A N N O T.**

Tu sçais que l'fort, qui nous dévore,  
Nous est venu par un baiser,  
Il faut pour l'appaiser  
T'en donner un encore, &c.

*Jeannette* y consent. Lorsqu'ils sont prêts à s'embrasser, *Guillaume* paroît & les arrête. Tatigué j'arrivons bien à propos, dit-il, *Jeannette* n'est pas si forte comment donc, répond Madame *Dorville* qui a suivi *Guillaume*: ma Marreine, dit l'innocente *Jeannette* je voulois vous épargner la peine de guerir *Jeannot*. Madame *Dorville* annonce à sa filleule qu'elle va épouser le Maréchal; elle le veut bien à condition que la noce faite, elle pourra voir toujours *Jeannot* sans gêne. *Guillaume*, à ce propos naïf change de résolution: pour *Jeannot*, il ne se plaint plus de son fort, &c, dit, en montrant *Jeannette*.

J'aim'mieux avec elle en mourir  
Que d'en guérir avec un autre.

Cet aveu détermine Madame *Dor-*

**DE L'OPERA BOUFFON. 113**  
ville qui voyant avec qu'elle bonne foi  
ils s'aiment, ne leur est plus contraire &  
lui permet de se marier.

**A I R**

**J E A N N O T.**

Que ferons-je en mariage ?  
**Mde D O R V I L L E.**  
Te voilà dans l'embarras.

**G U I L L A U M E.**  
On n'en dit pas davantage ;  
Mais bientôt tu t'instruiras,  
Je m'l'imagine :  
Ce que l'esprit ne sçait pas,  
Le cœur le d'vine.

La naïveté avec laquelle ce drame est  
écrit, lui méritera tousjours l'estime du  
Public, mais, pour assurer son succès  
sur le Théâtre il faut qu'il soit rendu  
avec cette supériorité de talens qui a  
constaté son succès dans la nouveauté.

1758.

Le 3 Fevrier les Acteurs de l'Opéra- Le Pein-  
comique remirent sur leur Théâtre avec tre amou-  
des changemens *le Peintre amoureux* reux de son  
Modele.

*de son modele.* Opéra-comique en deux actes, presque tout en ariettes, Paroles de M. Anseaume, Musique de M. Duni, Compositeur de feu l'Infant Dom Philippe, Duc de Parme. Ce drame avoit été donné pour la première fois le 24 Août 1757.

Cette Pièce, dont la Musique fut trouvée charmante, est une imitation du Drame italien *il Pittore innamorato*, Le Poete François a le mérite d'avoir assez bien coupé, ses nouvelles paroles, pour qu'il lui ait été possible de conserver tous les airs de M. Duni, déjà applaudis en Italie.

### Extrait du Peintre amoureux de son Modele.

#### ACTEURS.

ALBERTI, Peintre.

ZERBIN, son Eleve.

JACINTE, Vieille Gouvernante.

LAURETTE, jeune Fille aimée du Peintre & de l'Élève.

L'action se passe entre ces quatre Per-

sonnages. *Alberti*, dans son cabinet de peinture, brusque *Zerbin* & lui reproche le peu de progrès qu'il fait dans son art, il recommande ensuite à sa Gouvernante de recevoir comme il faut une jolie personne (*Laurette*,) qui doit venir pour servir de modèle : il sort, *Jacinte* qui voit *Zerbin* distrait & inquiet ; devine le secret de son cœur. Il aime une beauté qu'il ne connoît pas, *Alberti* revient avec *Laurette* voilée, conduite par une Duegne qu'on renvoie. Cette jeune fille ôte son voile ; le Peintre est enchanté de sa figure, après avoir fait retirer *Zerbin* & *Jacinte*, il lui déclare son amour & lui dit :

De l'amour je brayois l'empire,

Mais pour me réduire

Sous ses loix,

C'est de vous qu'il a fait choix.

Je vous aime belle *Laurette*,

Et sans que je regrette

La liberté que je perdis,

Trop charmé de ma débaîche,

Je vole au devant de mes serms.

Il la sollicite de répondre à ses feux ;  
mais *Laurette* lui dit :

Un instant a fait naître  
L'ardeur que vous faites paroître,  
Un instant peut-être  
La fera mourir :  
Semblable aux feux follets qui brillent dans la nue,  
A peine frappent-ils la vue  
Qu'on les voit s'évanouir.

Il ne néglige rien pour éloigner cette crainte ; il croit que son union avec elle la rendra heureuse ; *Zerbin & Jacinte* le surprennent lui baissant la main : il en est honteux , il s'en défend & l'acte finit par un quatuor.

Second acte. *Laurette*, en fille adroite a jetté les yeux sur *Zerbin* qui paroît être mieux son fait que le Peintre : *Jacinte* le devine , & lui dit que *Zerbin* l'aime. Il survient, il ne s'en défend que foiblement, enfin il l'avoue : *Laurette* en est flattée ; mais elle craint que *Zerbin* ne soit pas sincère ; à quoi il répond :

Cette crainte délicate  
Me flatte,  
Elle assure mon bonheur,  
Mais dissipez mes alarmes,  
Vos charmes  
Vous répondent de mon cœur.



DEL'OPERA BOUFFON. 117

On entend la voix d'*Alberti* : les deux amans se retirent. *Jacinthe* voit les inquiétudes de son maître; elle cherche à le dégouter du mariage qu'il se propose avec *Laurette*; elle lui en fait sentir tous les dangers : il répond que cette jeune personne est vertueuse, & que si enfin elle ne l'étoit pas, de bons verroux répondroient de sa fidélité, *Jacinthe* lui réplique :

L'admirable projet, vous m'en voyez charmée,

Ma foi vous me tromperez fort,

Si vous n'êtes en tout dupe de l'aventure.

Dans la plus exacte cloture,

Joignez à des barreaux une triple serrure,

Si ce n'est assez d'un, mettez quatre verroux,

Vous n'en ferez pas moins ce que font les jaloux.

Il veut la charger du soin de veiller sur sa future épouse, elle s'en défend ainsi.

Argus, avec des yeux qui valent bien les miens,

A ce métier perdit la tête.

Elle fait plus; elle lui assure qu'elle aidera à le tromper, & le quitte brusquement. *Alberti* se dispose à travailler; il fait venir *Laurette*, il lui donne

les positions ; il veut peindre *Vénus* recevant le Dieu *Mars*.

De la Déesse de Cithère ,  
Prenez , ( lui dit-il , ) le rendre caractère ,  
Vous l'imites si bien par le talent de plaire.

Tandis qu'il est occupé à son tableau. *Zerbin* se glisse adroitement derrière le chevalier, les traits de *Laurette* s'animent à l'approche de son amant. *Alberti* qui croit que sa présence produit cet effet, s'en félicite, en est enchanté ; transporté de plaisir, il se leve pour l'embrasser, & il surprend *Zerbin* qui baise la main de *Laurette*, il est en fureur, il convient avec *Jacinte* que ce qu'elle lui a prédit pourroit bien lui arriver ; il aime mieux donner sa main à sa Gouvernante, & il consent à l'union des deux amans.

Dans cette pièce, on ne trouvera rien de neuf, ni de saillant ; mais il y a quelques jolis couplets, & ce n'est pas un petit mérite d'avoir sçu les places sous une Musique faite pour des paroles Italiennes.

Le DOS. Pendant le succès de la reprise du

*Peintre amoureux de son Modèle*, les <sup>teur Sandra-</sup> mêmes Acteurs de l'Opéra-comique, donnerent le 13 Février, la premiere représentation du *Docteur Sangrado*, Drame nouveau, aussi de la composition de M. Anseaume, dont le sujet est tiré du Roman de *Gilblas*, de *Le Sage*, & qui, mêlé d'Ariettes, reçût quelques applaudissemens. Nous n'en donnerons qu'un précis très-serré.

### Extrait du Docteur Sangrado.

Le Docteur *Sangrado* arrive suivi d'une foule de Malades qui lui demandent des secours, & à qui, pour tout remède, il ordonne de boire de l'eau. Un vieillard & sa jeune épouse qui n'ont point d'enfant, viennent le consulter sur les moyens d'en avoir. Le Docteur conseille très-prudemment à la femme d'aller seule prendre les eaux de Passy. Les malades qui sont à sa suite se retirent après avoir chanté ses louanges, & cèdent la place à un vigneron appelé *Blaise*, qui se plaint d'un feu dont il sent son estomac brûlé, & qui demande un remède à son mal. Il lui ordonne

de boire quatre pintes d'eau. Cette ordonnance déplaît à *Blaise*, qui voudroit substituer le vin à l'eau. Il dit,

Mon métier est de faire du vin,

Et mon talent d'en boire.

*Sangrado* reste seul. Après avoir ri de la crédulité de ses malades, il appelle *Jacqueline* sa domestique, niece de sa Gouvernante : & lui annonce qu'il est dans le dessein de l'épouser. Cette jeune fille qui ne l'aime pas, refuse sa main, & donne pour raison, la vieillesse de l'un & le peu d'expérience de l'autre. Le Docteur ne se rebute pas ; mais obligé de sortir pour aller visiter ses malades, il l'engage de tenir sa place, & lui donne la recette ; il n'est pas besoin de réflexion pour sentir le singulier de cette idée.

A peine est-il parti, qu'une petite fille paroît & s'adresse à *Jacqueline* au défaut du Médecin, pour apprendre le secret de grandir bientôt : *Jacqueline* lui prescrit de boire de l'eau pendant quatre ou cinq ans, & lui annonce qu'elle verra au bout de ce tems le succès de son ordonnance.

Cependant

Cependant *Blaise* revient ; il se plaint de ce qu'après avoir bu la quantité d'eau ordonnée par le Médecin , son ventre est devenu gros comme un tambour , & de ce qu'au lieu du feu qui le consumoit , il sent un froid qui le gèle. *Jacqueline* lui conseille de prendre une femme pour guérir son mal ; il l'a cru aisément , la trouve à son gré & lui offre sa main. Elle l'accepte ; mais sa tante s'oppose à ce mariage ; ils se retirent tous trois , à l'arrivée du Docteur , qui s'entretient avec quelques amis dont il est accompagné , & comme il entend la voix de *Blaise* , il leur propose de les amuser aux dépens de ce nigaut , qui n'est bien moins que lui. *Blaise* entre , se plaint du remède donné par le Docteur , & l'assure que Mademoiselle *Jacqueline* en a un bien plus sûr , & qu'il va l'épouser. *Jacqueline* & la Gouvernante , qui s'est enfin déterminée en faveur de *Blaise* , appuyent ce qu'il vient de dire ; le Docteur en est transporté de colere , & le mariage de *Jacqueline* & de *Blaise* termine la Pièce.

Jusqu'à quand un vieil imbécille ,  
trompé par de jeunes amans , sera-t-il  
I, Paris. \* E

le sujet de nos petits Drame? Il semble qu'il y ait une convention tacite, passée entre le Public & les Auteurs, qui fait regarder comme indifférent, l'intrigue, les caractères, la décence, & le lieu de la scène. Un morceau de musique, bien fait ou bien choisi & chanté par un gosier délicat, fait disparaître ces défauts.

**L'Heureux** Les Acteurs de l'Opera-Comique don-  
**Déguise- nèrent pour la première fois sur le théâ-**  
**ment. tre de la foire S. Laurent l'Heureux Dé-**  
*guisemens*, Pièce mêlée d'Ariettes, pa-  
 roles de M. *Marcouville*, musique de  
 M. *la Ruette*.

**Nina & Lin- Les mêmes Acteurs représentèrent**  
**dor. pour la première fois. le 9 Septembre**  
*Nina & Lindor ou les caprices du cœur*,  
 intermède au Opera-Comique, mis en  
 musique par Monsieur *Dunh*. Le succès  
 de cette jolie Pièce ne fut point dou-  
 teux. Les paroles sont de Monsieur  
 \*\*\*\*\* Elle avoit déjà paru sur  
 un Théâtre bourgeois, avant d'être  
 donnée à la Foire, où elle fut repré-  
 sentée par les Demoiselles *Baron, Vi-*  
*luse & Lugi*, dont la plus âgée n'avoit

DE L'OPERA BOUFFON. 123

pas onze ans, & qui la rendirent avec autant d'intelligence, de finesse & de naturel, que des Actrices consommées.

Quoi que la musique de cet intermède ne soit pas d'un caractère aussi failant que celle du *Peintre amoureux de son modèle*, elle n'a pas laissé de plaire beaucoup. Les vers sont bien coupés pour pour l'Ariette, & le mélange du gai, du gracieux, du naïf & du touchant, y donnoient au musicien de quoi briller dans ces différens genres.

Le 22. du même mois, on donna sur le même Théâtre le Médecin d'amour, *Le Médecin d'amour.* Opéra-Comique en deux actes mêlé d'Ariettes, paroles de Monsieur *Anséaume.*

A N N E E 1759.

L'ouverture du Théâtre de l'Opera-Comique se fit cette Année par d'anciennes Pièces que l'on fit précéder par un Prologue qui tint lieu de compliment.

Le 7 Février on donna pour la pre- *Les Aveux Indiscrét.*  
Fij

mière fois les *Aveux Indiscrêts*, Opera-Comique, dont les paroles sont de Monsieur de la *Ribaudière* & la musique de Monsieur de *Monfigny*.

Le sujet de cette Pièce est pris des Contes de la Fontaine, mer inépuisable qui supplée journellement au défaut d'invention : heureux qui pourroit saisir le ton naïf du créateur ; c'est ce que le Public a paru souhaiter dans ce petit ouvrage, en applaudissant les airs du Musicien.

Cendrillon. Dès le 21 du même mois on vit paroître *Cendrillon*, Opera-Comique, en deux actes mêlé d'Ariettes, Paroles de Monsieur *Anséaume* ; musique de Monsieur *la Ruette*. C'est exactement le Conte de *Perault* mis en scènes. Ce conte est si connu qu'il nous dispense d'extraire la Pièce, dans laquelle le Public remarqua beaucoup de froid, quoique l'ouvrage en général soit écrit légèrement & que la musique en soit agréable.

Il est des sujets sur lesquels une trop grande publicité jette une sorte de ridicule, que tout l'art du Poëte ne peut faire disparaître & qu'il vaudroit mieux abandonner.



## DE L'OPERA BOUFFON. 125

L'Opera-Comique représenta pour la première fois le 9 Mars, *Blaise le Savetier*, Opera-Comique, suivi de la nœce de Nicaise, intermède mêlé de chants & de danses, paroles de Monsieur *Sédaine*, musique de Monsieur *Philidor*.

Cette Pièce, dont l'action n'est pas un instant interrompue, qui est écrite vivement & avec légèreté & dont les caractères sont comiques sans être chargés, eut le succès le plus prodigieux: aussi peut-on dire à l'avantage de ce drame qu'il en est peu d'aussi simple & de plus théâtral.

### Extrait de *Blaise le Savetier*.

#### ACTEURS.

BLAISE,	M. Audinon
BLAISINE,	Mlle. Deschamps.
Monsieur PINCE,	M. La Ruette.
Madame PINCE,	Mlle. Vincent.
Premier Record,	M. St. Aubert.
Second Record,	M. Delille.
NICAISE,	M. Bouret.
BABICHE,	Mlle. Vilmont.
La Crémère.	Mlle. Luzzi.
MATHURIN.	M. Delille.
La Tante & autres Acteurs.	

*Blaise* n'a pas envie de travailler, il veut sortir pour aller boire. Sa femme lui représente qu'ils doivent de l'argent à leur hôte l'Huissier à verge : qu'on va peut être venir exécuter leur meubles; ces raisons ne produisent rien sur l'esprit du savetier. En effet les Récords arrivent avec un Huissier; ils font plaisamment l'inventaire des effets. Madame *Pince femme de l'Huissier*, vient les braver dans ce moment & les menace de tout faire vendre, s'ils ne lui apportent cent ecus que contient un billet échû. Lorsque le mari & la femme se trouvent seuls, *Blaisine* adresse cette Ariette au Savetier.

### A R I E T T E.

Lorsque tu me faisois l'amour ,  
 Qu'as-tu promis à ma mere ?  
 Ma pauvre mere !  
 Tu lui disois , oui , ma commère ,  
 Oui , ma commere ,  
 Je vous jure que tout le jour  
 Je resterai dans la boutique  
 A travailler ,  
 Et votre fille ira chez la pratique  
 Se faire payer ;

C'est au rebours,  
 Tu cours, tu cours :  
 Hélas ! cela me désespère,  
 Pendant le cours  
 De nos amours,  
 Qu'as-tu promis à ma mere ?

*Blaise* enrage : il ne sçait quel parti prendre. Il prétend que ce qui leur arrive est un tour de la femme de l'Huissier, *Blaisine* sourient que c'en est un du mari. Ils s'expliquent, Monsieur *Pince* avant leur mariage & le sien, a fait la cour à *Blaisine* & Madame *Pince* a aimé *Blaise*. Cette confiance réciproque fait naître une idée à la femme du Savetier : elle entend Monsieur *Pince* & fait cacher son mari.

L'Huissier entre avec une sorte d'indifférence, il examine les meubles & en écrit la note sur une tablette, avec du crayon. Pendant ce tems *Blaisine* feint que son mari l'a battue. Elle pleure lamentement. *Ah ! que n'écoulois-je dit-elle, mon ami Pince, il auroit fait ma fortune, je l'aimerois, il m'auroit aimée.*

Ce discours rend le vieux *Pince* attentif. Il cajole *Blaisine*, qui lui montre les

coups qu'elle dit avoir reçus. L'Huissier prend feu & veut lui remettre son billet, pourvû qu'elle ait quelques bontés pour lui. La fine matoisè a son projet : elle s'écrie *ah! voilà mon mari* & fait promptement cacher Monsieur *Pince* dans une armoire.

*Blaise* sort alors de sa cachette & envoie sa femme avertir Madame *Pince*. Pendant cette scène toute de jeu, le Savetier contrefait la voix de *Blaisine* : il feint de croire qu'elle a caché son amant dans l'armoire & veut absolument qu'elle lui en donne la clef. *Blaisine* revient, la dispute continue, elle avoue que M. *Pince* est enfermé dans l'armoire, que sachant qu'il vouloit se défaire de ce meuble, elle a proposé à l'Huissier de l'acheter & qu'il est entré dedans pour l'examiner : mais la clef ne se trouve point. Arrive Madame *Pince*. *Blaisine* se fauve.

le Savetier commence par dire à Madame *Pince*, qu'il vient, en payant, de retirer son billet des mains de son mari : ensuite il se plaint de *Blaisine* qui le rebute toujours quand il veut lui faire des caresses. *Je suis bien sur, dit-il, que*

*vous ne faites pas comme cela avec M.  
Pince ? à quoi elle répond.*

AR I E T T E.

Lui ! Ah ! le pauvre homme !  
Il n'a son semblable à Paris.  
Sa froideur m'affomme ;  
C'est le plus sot des maris.  
Ah ! le pauvre homme !  
Quand je m'approche ,  
Il me reproche  
Que je suis toujours près de lui :  
Il me repousse ,  
Et puis il touffe ;  
Je ne puis que mourir d'ennui.  
Ah ! le pauvre homme , &c.

A cette déclaration *Blaise* ne fait plus  
de difficulté de proposer à Madame  
*Pince* de l'épouser , si son mari meurt  
bientôt , car , lui , il est persuadé que sa  
femme *Blaisine* ne tardera pas aussi à  
mourir. *Ah ! dit-elle, ne tai-je pas toujours  
aimé ? je t'aime encore ; quelle certitude  
en veux tu mon cher Blaise ?*

Ces mots font entrer en fureur , le bon  
homme *Pince* : il donne un coup de pied  
dans la porte de l'armoire & en sort ,  
en accablant sa femme d'injures ; enfin

cette Pièce finit par un quatuor : dans la nouveauté la noce de Nicaise en formoit le dénouement.

Il est impossible qu'une action aussi resserrée & aussi vive, que cette noce, ne perde pas beaucoup dans un extrait à l'art de bien concevoir son sujet & de ne rien laisser échapper dans le dialogue qui ne tende à son but, Monsieur *Sedaine* a le talent le plus rare de tenir toujours les personnages en mouvement. La musique de Monsieur *Blaise*, quoique sçavante & pleine de feu, a paru aux connoisseurs trop uniforme ; ils auroient souhaité un certain mélange de doux & de fort, de mouvement & de repos, qui est à l'égard des sons, ce que la distribution de l'ombre & de la lumière est à l'égard des couleurs.

L'Ivrogne  
corrigé. Le 24 Juillet on donna pour la première fois sur le Théâtre de l'Opéra-Comique de la Foire Saint Laurent, *l'Ivrogne corrigé* ou le *Mariage du Diable*, Opéra-Comique en deux actes, dont le sujet est pris dans un conte de la *Fontaine*, ce qui nous dispense d'en parler plus amplement. Les paroles sont de

DEL'OPERA BOUFFON. 131

MM. *Anseaume* &....., la musique de Monsieur la *Ruette*. Les deux tiers de cet ouvrage reçurent les plus vifs applaudissemens, mais la fin en parut froide. Il n'y a eu qu'une voix sur la musique: elle a été généralement goûtée.

On représenta pour la première fois sur le Théâtre de l'Opera-Comique de la Foire Saint Laurent, le 18 Août, *L'Amant Statue*; Pièce en un acte, mêlée d'Ariettes, paroles de M. *Guichard*, Musique de M. *Lusse*. Ce Drame avoit été destiné pour le Théâtre François, mais la mort de Mademoiselle *Gucant* empêcha l'exécution de ce projet.

L'Amant  
Statue.

Le sujet de cette Pièce est de la plus grande simplicité: deux mots serviront d'analyse.

Une Fée est amoureuse *D'Azor* dont la jeune *Almire* est aimée. La jalouse Fée le change en Statue & l'Amour, sous les traits de *Cloé* vient détruire cet enchantement. Quelques morceaux, d'une coupe heureuse pour la Musique, serviront à faire connoître le style de M. *Guichard*.

AZOR & Almire.

Sur l'air *Des Sabotiers Italiens.*

Du plus beau feu  
Recevez l'aveu,  
Y résister ! le peut-on ?  
Non.

L'on est souvent  
Dupe d'un Amant,  
Mais j'aime de bonne foi,  
Moi.

Que votre cœur  
Couronne une tendre ardeur,  
Où qu'à jamais  
D'Amour il brave les traits.  
Je vous dirai  
Tant que je vivrai,  
Quel est mon bien le plus doux :  
Vous.

ALMIRE devant Azor changé en statue.

Pauvre Azor ! ... pauvre Almire ! .. ;  
il n'est point changé, je retrouve ses  
mêmes traits, ses mêmes yeux ! qu'il  
doit souffrir. Il m'entend, & il ne peut  
répondre ! ..

*A la Fée qui s'éloigne.*

Barbare , je vous hais autant que j



vous ai aimée , & dès ce moment-ci,  
vous n'êtes plus ma bonne.

*A R I E T T E.*

Je n'aurois jamais cru qu'elle fut si méchante ;

Mon Azor faisoit tout mon bien :

A présent rien ne me tente ,

Rien , ce qui s'appelle rien.

Est-il un sort plus terrible !

Révois par où je pourrai . . .

C'est une chose impossible !

Je n'y tiens pas : j'en mourrai

Mais quel traitement horrible !

Et que j'y suis sensible !

Hélas ! un monstre aussi noir

Devroit-il avoir

Tant de pouvoir ?

Je n'aurois jamais cru qu'elle fut si méchante

Mon Azor faisoit tout mon bien ,

A présent rien ne me tente ,

Rien , ce qui s'appelle rien.

Il semble que dans cette Pièce , M.  
*Guichard* ait pris pour modele les char-  
mans ouvrages de M. de *Saint-Foix* ;  
mais le style de cet ingénieux Auteur est  
plus difficile à saisir qu'on ne s'imagine :  
plus il paroît naturel , moins il est aisé

d'en imiter l'énergie & la précision, on doit l'étudier avec soin, heureux qui en approche.

Le 18 de Septembre, on représenta *L'Huitre* pour la première fois *L'Huitre* & les *Plaideurs*, ou le *Tribunal de la Chicane*, paroles de M. Sédaine, Musique de M. Philidor. Nous en parlerons à l'article de la reprise en 1761.

1760.

Les Comédies Italiens donnerent le samedi 16 Fevrier, la première représentation de *L'Innocente Supercherie*, Comédie en trois actes, en Prose, mêlée d'Ariettes. Cette Pièce fut assez froidement reçue; mais comme elle est plus intrigée que ne le sont d'ordinaire ces sortes de Drames, on ne sera pas fâché d'en lire le Précis.

Le vieux concierge d'un Château, homme riche & veuf, est devenu amoureux de *Florette*, jeune villageoise, orpheline qui a été élevée chez M. & Madame Ca eau Cette *Florette* aime *Colin*, fils du Concierge, & en est aimée. d'un autre côté, le Seigneur du

lieu, a qui le Concierge doit toute sa fortune, veut le remariier à *Madame Thomas*, sa femme de confiance, qui est veuve aussi. Le Concierge qui ne se sent plus aucun goût pour *Madame Thomas* & qui doit user de ménagement à l'égard de son Seigneur, veut faire enforte que la coquetterie de *Madame Thomas* lui serve de prétexte à éluder son mariage avec elle. Pour remplir ce dessein, il propose à la jeune *Florette* de déguiser son sexe & de passer pour un jeune garçon : elle y consent. *Colin* est fort intimidé de l'amour que son pere a pour elle, mais elle le rassure : habillée en homme, le Concierge l'a présente à *Madame Thomas*, qui ne fait point de façon pour en devenir amoureuse, & comme il n'y a point de chambre vuide dans le Château, elle propose de faire coucher cette *Florette*, qui a pris le nom de *Finez*, dans la chambre de *Colin*. Cette proposition ne plaît point au Concierge ; mais est fort du goût de son fils. Le Pere veut que ce *Finez* aille loger au Donjon : à quoi *Madame Thomas* répond qu'étant si haut & dans un corps de logis séparé, elle

ne pourra pas s'en faire entendre, quand elle en aura besoin. La contestation finit. Madame *Thomas*, seule avec *Finet*, lui fait l'amour & lui donne une bourse de louis: le Concierge, revenu sur la Scène & seul à son tour avec *Finet*, lui donne le contrat d'un bien qu'il a acheté pour sa chère *Florète* & qu'il lui avoit promis. Muni de ces deux présents, elle les montre à *Colin*, dont elle s'assure encore la tendresse allarmée. Le Concierge a une affaire pressante qui l'appelle à Paris & il y veut envoyer son fils à sa place. *Colin* s'en défend & *Florète* modestement s'offre à l'y suivre: ce que le Pere refuse, Madame *Thomas* qui entre dans le moment, s'oppose aussi à ce que *Finet* aille à Paris: elle veut auparavant lui donner quelques leçons de politesse; elle ajoute, qu'elle a des droits sur lui: à ce mot, *Finette* lui rend la bourse qu'elle lui a donnée, en lui disant que ce seroit un bien mal acquis de sa part. Le Concierge triomphant, se plaint de la coquetterie de Madame *Thomas*, promet qu'il s'en plaindra à son Protecteur. Dans ce même tems, *Finette* lui rend aussi à

lui-même, le contrat dont il lui a fait présent, ce qui donne la revanche à Madame *Thomas*. *Florette* alors ne se déguise plus : elle avoue qu'elle aime *Colin* & qu'elle ne s'est prêtée à cette innocence supercherie, que pour parvenir au bonheur de s'unir à lui ; j'en suis fâchée pour vous, dit-elle à Madame *Thomas* ; mais j'en suis bien aise, poursuit-elle, en courant dans les bras de *Colin*. Madame *Thomas* & le Concierge renouent leurs premières amours. Ils font la paix ensemble & unissent les deux jeunes gens : la Pièce finit par le double mariage & un *quatuor*.

La Musique de cette Pièce a plu, & le choix des airs en a paru très-agréable ; mais la marche n'en est pas théâtrale. Trop d'uniformité dans les Scènes, point de variété dans les situations, nulle chaleur dans le style, pas assez de délicatesse, voilà une partie des défauts qu'on a reproché à M. *Laval*, Auteur de cette Comédie. On peut ajouter que la coquetterie de Madame *Thomas* n'est point assez fine, & qu'il est bien singulier qu'à la première vue, elle tombe subitement amoureuse de *Florette*, ces

amours impromptus ont été long-tems de mode à la vérité, mais depuis quel- que tems ils paroissent si ridicules, qu'on devroit bien s'abstenir de les présenter sur le Théâtre.

Le Volage  
ou le Qui-  
pro-quo.

Le 6 Mars, les Comédiens Italiens représentèrent pour la première fois le *Volage*, ou le *Qui-pro-quo*, Comédie en deux actes, mêlée d'Ariettes, Paroles de M. *Monfton*, Musique de M. *Philidor*. Le Poëme fit tort à la Musique qui fut fort applaudie.

Les Tro-  
queurs du-  
pés.

Le même jour 6 Mars, l'Opéra-Comique donna la première représentation des *Troqueurs dupés*, dont les paroles sont de M. *Sédaine*, &c la Musique de M. *Sodi*.

Par un contraste singulier, tandis que les paroles du *Volage* nuisoient sur le Théâtre des Italiens, à la Musique de M. *Philidor*, la Musique des *Troqueurs dupés* empêchoit de réussir les paroles de M. *Sédaine*, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique.

Le Maître  
d'Ecole.

Le succès du *Maître en droit*, se rap- porte à M. *Marboulle* l'auteur d'en don-

## DE L'OPERA BOUFFON. 139

ner une Parodie à l'Opera-comique, sous le titre du *Maitre d'Ecole*. Elle fut représentée sur ce Théâtre, le 14 mars, avec assez de réussite, la musique fut jugée forte, variée & pleine de tableaux, & malgré les applaudissemens du Public, l'Auteur eut la modestie de garder l'anonyme : on a scu depuis, qu'elle étoit de M. *Lismore*.

Le 28 Juin, l'Opera-comique de la Foire Saint Laurent fit l'ouverture de son Théâtre, par le *Procès des Ariettes & des Vaudevilles*, Piece qui fut reçue favorablement : comme c'est une imitation de *Couplets en Procès de le Sage & Dorneval*, donnés en 1730, nous nous abstenons d'en parler. Cet ouvrage est de plusieurs plumes.

Le Mercredi 21 Juillet, le même Théâtre donna pour la première fois, les *Précautions inutiles*; Opera-comique, en un acte, paroles de M. *Achard*, Musique de M. *Chrétien*.

Quoique la conduite de cette Piece paroisse entièrement calquée sur l'*Impromptu de Campagne*, Comédie de *Poisson*, on ne doit point dissimuler

Les Précaution inutiles.



que les incidens ne sont pas les mêmes & qu'il s'y trouve un double travestissement qui mene d'une maniere inattendue au dénouement de l'intrigue. L'Auteur des paroles paroît avoir du feu, de la gaieté, & cette imagination vive, si nécessaire au genre qu'il a embrassé; quelques morceaux de Musique, bien faits & d'une touche forte, font regretter à ses protecteurs, à ses amis, à ses admirateurs, que la mort ait enlevé M. *Chrétien* au milieu de sa carrière.

La nouvelle Troupe. Suivant le Plan que nous nous sommes proposés, il semble que nous serions dispensés de parler de la *nouvelle Troupe*, Comédie en un acte en vers, de M. *Anséaume* & société, qui fut représentée sur le Théâtre des Italiens pour la première fois le 3 Août; mais comme cette Piece a l'avantage d'avoir développé aux yeux du Public, les vrais talens de M. *Caillot*, il est juste de lui payer le tribut de reconnoissance que nous lui devons. Deux scènes ont fait le succès de cet ouvrage, écrit, d'ailleurs avec une sorte de légèreté. La première est celle où Madame *Favart*, con-



tréfait à la fois la Provençale , le Gascon & le Normand. La féconde est celle où M. *Caillot* , vient en Payfan s'offrir pour Acteur dans les Opera. On a vu , non fans étonnement , avec qu'elle flexibilité il fçait passer de la basse taille, sa voix naturelle , à la haute-contre , sans s'éloigner des proportions harmoniques. Il a justifié depuis le sentiment unanime des connoisseurs , qui ont jugé qu'au caractère de son visage , qui peint les passions , sans les défigurer , il joignoit le jeu réfléchi d'un Comédien consommé & tout l'art d'un chanteur sçavant , qui badine la musique , lors même qu'il s'affervit le plus strictement aux regles qu'elle impose.

Nous ne parlerons point de la Pièce , qui doit particulièrement son succès aux talens de quelques acteurs. Un Entrepreneur de troupe veut faire une recrue de su ets. Un Pierrot bar du tambour , & nombre d'Acteurs arrivent. Le Payfan vient se proposer comme les autres : cette dernière scène , presqu'entière en chant , est calquée sur celle du musicien du *Magazin des modernes*.

Barbacole  
ou le Manu-  
crit volé.

Le Lundi 15. Septembre , on donna pour la premiere fois sur le même Théâtre *Barbacole* ou le *Manuscrit volé*, Comédie en un acte , en vers & mêlée d'Arriettes, les paroles de MM. de *Morambert* & de la *Grange*, la musique de M. *Papavoine*. Cette Pièce n'eut point de succès.

Précédemment, c'est-à-dire , le 14 Août, les Acteurs de l'Opéra-comique donnèrent la premiere représentation du *Soldat magicien*; Pièce en un acte , en prose , mêlée de Vaudevilles & d'Arriettes , par M. L. B. D. S. ; la musique de M. *Philidor*.

Le Soldat  
magicien.

Le sujet de cette Pièce, qui fut applaudie, & où l'on revoit avec plaisir Mr *Caillot*, est tiré du *bon Soldat*, comédie en un acte, que *Dancourt* avoit extraite des *Foux divertissans*, Comédie en cinq actes & en vers de *Poisson* l'ancien, & *Poisson* avoit puisé cette idée dans les Contes de *Douville*. C'est au Lecteur judicieux à juger, qui de *Poisson*, de *Dancourt* ou de l'Auteur moderne a le mieux traité l'idée de *Douville*.

La Fortu-  
ne au Vila-  
ge.

Le 8 Octobre , les Comédiens Ita-

liens, qui, pendant quelques tems, avoient occupe un théâtre sur les Boulevards, firent l'ouverture de leur Salle, nouvellement reconstruite, par un Prologue neuf, & la première représentation de la *Fortune au Village* Parodie d'*Eglée*; paroles de madame *Favart* & de M. *Ber...*, musique de M. *Gibert*. Le public fut content de quelques airs, sur-tout de ceux que chanta M. *Caillot*, dont la voix est faite pour embellir & pour animer tout ce qu'il exécute.

Le *Prétendu*, comédie en trois acte, Le *Prétendu* en vers, mêlée d'ariettes, paroles de du. M. *Ricoboni*, musique de M. *Gaviniés* fut donnée sur le théâtre Italien, le Jeudi 6 Novembre, & reçut des applaudissemens. L'extrait en fera plaisir.

Un riche Bourgeois de Paris veut donner sa fille en mariage à un Provincial; cette fille aime un jeune Officier dont elle est aimée: le pere n'en sçait rien. Ces deux amans se font part de leur situation, & tâchent réciproquement de ranimer l'espérance dans leur cœurs. Le pere vient, l'amant disparoit: scène entre le pere & la fille sur le prochain

mariage qu'elle doit conclure avec le Provincial, & dont elle se défend de son mieux; mais il faut obéir. Arrive son maître à danser, suivi du jeune amant qui passe pour son prévôt, tandis que le pere est un peu éloigné, nos deux amans chantent sur l'air de leur menuet qu'ils continuent toujours de danser, quelques vers sur l'embarras où ils se trouvent. Enfin le pere surprend l'amant aux pieds de sa fille; le maître à danser s'enfuit, & le pere arrête le prévôt, qui n'ayant plus de défaite, est obligé d'avouer son amour: le pere lui dit qu'il est très-fâché de le refuser; mais que tout est arrêté pour le mariage de sa fille avec un autre; les deux amans cherchent en vain à l'attendrir, & l'acte finit.

Malgré la ressemblance parfaite de cette scène du menuet avec celle si connue du *Bal bourgeois*, Opera-comique, elle n'en a pas moins été applaudie: toutefois cet exemple seroit dangereux à suivre, sur-tout lorsque la situation déjà traitée ne prend pas un air de nouveauté sous la plume de l'imitateur.

Au

Au second acte l'amoureuse propose à *Marine* sa suivante , de passer devant le Provincial pour sa maitresse , & elle-même pour la soubrette. Le pere qui est sorti leur laisse le tems d'exécuter leur stratagème: le Provincial arrive, très-empressé de voir sa prétendue. *Marine* sous le nom de sa maitresse, qui l'accompagne comme soubrette, paroît très-aimable aux yeux du Provincial, qui croit voir en elle une déesse; l'émotion qu'elle sent à sa vue la fait tomber entre les bras de sa suivante, qui la remène en son appartement, & le Provincial resté seul, s'applaudit de l'effet que sa présence vient de produire sur le cœur de sa prétendue. La fausse soubrette revient: le Provincial lui demande des nouvelles de sa maitresse, lui fait le portrait des plaisirs & des amusemens de son pays. La soubrette lui fait à son tour celui de la maniere dont les maris & les femmes vivent à Paris. Cette peinture révolte le *Prétendu*, que la fausse soubrette laisse à ses réflexions. Le pere revient, embrasse son gendre, & lui demande s'il a vu sa fille & s'il en est content: celui-ci répond qu'il a tout lieu

de l'être ; mais qu'elle a une soubrette dont les discours ont un peu choqué sa délicatesse : ensuite il lui apprend que sa vue lui a causé tant d'émotion qu'elle en est un peu malade ; le pere le fait conduire à l'appartement qu'il lui a destiné, & va chez sa fille qui se présente dans le moment, appuyé sur *Marine* & se plaignant beaucoup. Le pere envoie chercher un chirurgien, *Marine* dit que celui de la malade est à la campagne ; mais qu'un jeune médecin a promis de venir dans le moment. Le galand de la demoiselle est ce médecin, qui arrive, lui tâte le poulx, & devine que chez elle le cœur est attaqué : l'accès de la maladie redouble, le médecin presse le pere de la soulager, en lui accordant celui qu'elle aime ; embarras du pere, instances du médecin & de *Marine*, & l'acte finit.

On voit que le déguisement de l' amoureux en médecin n'est pas plus nouveau que les stratagèmes précédens. C'est s'abuser étrangement que de s'imaginer qu'à la faveur de quelques airs, on fera passer ces lieux communs, qui, dès le siècle dernier, n'avoient déjà plus le piquant de la nouveauté.

Le troisième acte commence de la maniere la plus ingénieuse, & prête de grands efforts à la musique: c'est l'Amoureuse, l'Amant médecin & *Marine* qui entrent sur la scène l'un après l'autre, en faisant une comparaison & en s'unissant ensemble par un trio qui est de la plus grande beauté. On laisse *Maxine* seule, lorsqu'on entend le Provincial. Il fait de nouvelles protestations d'amour à cette soubrette, qui reprend alors le rôle de maîtresse, & qui le prie de différer encore leur mariage de quelques jours: il est étonné & demande les raisons de ce délai. Elle lui avoue enfin sa supercherie. Le Provincial que la maîtresse, sous l'habit de soubrette a déjà indisposé contre elle, n'est pas fâché de ce qu'elle ne l'aime point, & se résout à partir la nuit suivante, sans que le père en sache rien. *Marine* paroît le regretter, & ce sentiment le touche au point, qu'après quelques réflexions, il veut bien convenir de l'épouser, & lui donne rendez-vous sur le minuit pour partir ensemble. Le Provincial seul, chante une ariette sur les différentes qualités qui plaisent dans les trois con-

ditions des femmes. L'amoureuse contrefaisant toujours la foubrette, vient trouver le Provincial : leur entretien se termine par un Vaudeville sur les peines que l'on a dans le mariage lorsqu'on ne s'aime point. L'amoureuse instruit son pere du dessein qu'à le Provincial d'enlever *Marine*, & ils sortent tous deux dans le dessein de se venger. *Marine* vient au rendez-vous ; & en attendant le provincial, elle chante une jolie Romance : cependant le sommeil la gagne, le Pere qui arrive la fait remonter à sa chambre & attend le Provincial qui frappe à la porte & le prend pour la foubrette, dont le Pere contrefait la voix. Convaincu de sa méprise, il cherche à se justifier & la fille vient se joindre à lui ; le Pere gagné par les instances de sa fille, lui accorde celui qu'elle aime ; le jeune amant paroît aussitôt : le Pere alors crie.

Ceci me fait comprendre,  
Que pour vous marier, je ne dois plus attendre,  
En vain contre ces nœuds je me gendarmeroie ;  
Ils se feroient tous seuls, si je m'y refusoie.

La situation conduit naturellement à



cette idée. *Marin* refuse le provincial, que l'on renvoye, en lui souhaitant un bon voyage. Il est à croire que ce *prétendu* se trouve fort heureux de terminer ainsi; mais on n'a jamais trop compris d'où vient ce refus de *Marine*, qui jusques-là, avoit paru souhaiter de bonne foi son union avec le provincial.

Cette Pièce perd beaucoup par les rappors frappans qu'elle a avec nombre de Comédies; cependant l'assemblage des situations imitées est théâtrale: les Ariettes en sont bien coupées, mais le style est absolument négligé. C'est donc à la musique seule qu'on doit attribuer le succès de cette Pièce. On voit par ce coup d'essai de M. *Gavignies* qu'il s'est donné le tems de debutter en maître. Ses Ritournelles sont de la première force. Ses trio, ses quatuor sont sçavans, le goût & la variété brillent dans ses airs, qui sont agréables & bien travaillés. Tout le sublime de l'harmonie, toutes ses richesses se trouvent réunis dans ses accompagnemens & l'on ne craint point de dire que les plus grands connoisseurs n'ont vu son ouvrage que pour y applaudir.

1761

L'Isle des  
Foux.

Le 27 Decembre 1760, on représenta pour la première fois sur le Théâtre des Italiens, *l'Isle des Foux*, Comédie en deux actes mêlée d'ariettes, parodie de l'*Arcifanfano* de Goldoni, par Messieurs. . . & *Anséaume*, musique de M. *Duni*.

Voici encore un de ces ouvrages dont le succès n'est dû qu'à la Muse du chant. Essayons d'en tracer la marche.

## EXTRAIT de l'Isle des Foux.

## ACTEURS.

FANFOLIN, Gouverneur de l'Isle.  
Un Officier.

SORDIDE, Avare, Tuteur de Nicette.

SPEINDRIE, Prodigue.

FOLETTE, { Sœurs.

GLORIEUSE, {

BRISEFER, Faux Brave.

Fanfolin nouveau gouverneur de l'Isle des Foux, est déjà dégoûté de sa place. Lorsqu'il a accepté cet emploi, il ne

croioit pas que les Foux fussent en si grand nombre & si difficiles à mener. Il est bon de remarquer que les Auteurs, pour éviter toute les discussions sur la loi qui exile pour un tems les prétendus fous hors de leur patrie, ne déterminent pas le lieu de la scène.

Les Foux dans ce moment redoublent leurs clameurs. *Que me demandent-ils*, dit Fanfolin à l'officier ? *ils demandent la liberté de retourner chez eux*, répond-il ; *c'est une grâce que les nouveaux Gouverneurs sont dans l'usage d'accorder à ceux qui par leur séjour dans cette isle, ont recouvré leur bon sens.*

Fanfolin ordonne à l'officier de faire approcher les Foux les uns après les autres.

Le premier qui se présente c'est Brisefer, faux brave. Il fait l'énumération de ses Proïesses. C'est l'histoire d'un bas libertin, renfermé à St. Lazare. Fanfolin se confirme dans cette idée, en lisant quelques Anecdotes sur le compte de ce valeureux mortel. Elles lui ont été remises par l'ancien Gouverneur. On juge bien que ce Foux n'obtient pas sa liberté.

Arrive *Sordide*, une cassette sous le bras.

Il vient demander grace au Gouverneur  
& débute par cette Ariette qui a reçu  
les plus grands applaudissemens.

Je suis un pauvre misérable,  
Rongé de peine & de souci.  
Je n'ai ni mangé, ni dormi;  
J'ai travaillé comme un diable.  
Pour amasser l'or que voici.  
Je suis un pauvre misérable,  
Rongé de peine & de souci.  
Soyez le gardien secourable  
Du trésor que je vous remets.  
Hélas ! quels seroient mes regrets,  
Si par quelque main détestable  
Un bien si cher m'étoit ravi !  
J'en suis de frayeur tout transi.  
Je suis un pauvre misérable  
Rongé de peine & de souci.

Sans cesse une foule importune,  
Pour m'enlever ma fortune,  
Me guette en CATIMINI.  
Jeune, vieille, blonde, brune,  
M'appellent leur petit ami,  
Oh ! l'adresse est admirable ;  
( Il montre sa Cassette. )

Le voilà leur petit ami.  
Je suis un pauvre misérable  
Rongé de peine & de souci.

*Sordide* qui espère sa liberté, donne sa cassette où il y a deux cens mille francs en or & des Diamans, à garder au Gouverneur, dans la crainte que sur mer les Corsaires ne la lui vole. Il n'a point d'enfans, il a seulement une pupille qui lui a été confié, qu'il élève dans l'ignorance & qu'il tient enfermée sous la Clef. Elle n'a jamais vû d'hommes que *Sordide*. Le Gouverneur le renvoye, en lui disant qu'il veille sur sa pupille & que lui il veillera sur la cassette. Il est assez extraordinaire qu'un homme renfermé comme Fou, conserve des droits sur une pupille & qu'il ait encore un trésor réel. Chaque Pays a ses usages, chaque peuple a ses loix. Les foux détenus à Charanton & aux petites maisons, s'accomoderoient assez de cette courume.

Les Caractères ne ressortent parfaitement qu'autant qu'on leur oppose des contrastes : arrive *Spendrif* prodigue. Il s'est ruiné avec de faux amis. Il implore l'assistance du gouverneur, sur l'espoir qu'il a conçu de retourner dans sa Patrie; son dessein est d'y paroître avec un nouvel éclat. Le Gouverneur lui donne la cassette que *Sordide* lui a remise & *Spendrif* se promet

bien de dépenser l'argent en habits magnifiques, en équipages, &c. Il termine la scène par l'Airiette suivante dont la musique est tout à fait agréable.

Savez-vous pourquoi l'argent  
Est de forme ronde, ronde ?  
C'est afin que par le monde  
Il roule plus aisément.

Par une loi toujours sûre,  
Chaque chose va son train,  
Et c'est forcer la nature  
Que d'en changer le destin.  
L'on ne fait pour couler,  
L'hirondelle pour voler,  
L'argent ; est fait pour rouler.

*Folette & Glorieuse* prennent la place du prodigue. Leurs noms peignent leur caractère. *Folette* qui a appris que le Gouverneur vouloit se marier (quoiqu'on n'en ait pas encore parlé) croit qu'il ne peut mieux faire que de la choisir pour femme. *Fanfolin* ne répond pas trop à cette proposition, ce qui fait imaginer à *Glorieuse* qu'il a des desseins sur elle, & avec d'autant plus de raison qu'elle fait tout les jours de nouvelles conquêtes. Oui, mais, répond *Folette*, vous faites

DE L'OPÉRA BOUFFON. 159

*des conquêtes, & votre bêtise vous les fais  
perdre: il faut de l'esprit pour les con-  
server.*

La beauté sans l'esprit n'est rien,

L'esprit rend la laideur aimable :

L'esprit seul d'un tendre lien ,

Peut rendre la chaîne durable ,

La beauté sans l'esprit n'est rien.

Près d'une belle idiote ,

Toujours forte ,

L'amour s'endort ,

Mais avec une fille ,

Donc l'esprit brille ,

Sautille ,

Pétille ,

Babille ,

C'est toujours nouveau transport ,

Lorsqu'à la mine jolie ,

L'esprit aimable s'allie ,

C'est le souverain bien :

La beauté sans l'esprit n'est rien.

Le Gouverneur trouve que Folette a  
trop d'esprit pour être sa femme & que  
Glorieuse n'en a pas assez.

*Nicette*, Pupille de *Sordide*, succède aux  
deux sœurs: elle vient demander la protec-  
tion de *Fanfolin* contre son tuteur, de la  
maison duquel elle s'est échappée. On ne

ſçait trop comment il eſt poſſible que les Foux ſoient renfermés dans des priſons & comment ils habitent librement des maiſons particulières.

*Fanſolin* offre ſon Palais pour aſyle à *Nicette*; la petite fille ſ'enflamme, ſon cœur lui parle pour le Gouverneur, elle craint de reſter avec lui & ſort, parce que ſon œil lui darde des traits qui la mettent toute hors d'elle. Où va *Finette*, elle qui tout à l'heure avoit beſoin d'une *Sauve-garde*; c'eſt ſans doute ce que nous ſçaurons tantôt.

Si le nom de la Piece ne nous apprenoit pas que la ſcène ſe paſſe dans l'Iſle des Foux, il ſeroit aſſez ſingulier de voir les Acteurs ſortir & rentrer ſans néceſſité. *Fanſolin* fait place à *Glorieuſe* & à *Spendrif*. *Glorieuſe* eſt indiquée que *Spendrif*, oſe l'adorer & la regarder en face. Elle eſt encore plus ſurpriſe lorsqu'il met à ſes pieds la caſſette de *Sordide*, dont lui a fait préſent le Gouverneur, & elle ſe détermine par pitié à le fuir. *Spendrif*, transporté d'amour ſuit la belle *Glorieuſe* & il n'eſt pas étonnant qu'il oublie ſa caſſette, qui va produire des effets auxquels on ne ſ'attend pas.

*Sordide*, tout en faiſant réflexion qu'un



## DE L'OPÉRA BOUFFON. 157

grand seigneur n'est pas capable de garder soigneusement un dépôt confié, rencontre sa chère cassette que *Spendrif* a oubliée pour courir après *Glorieuse*. Il est charmé de cette trouvaille & juge à propos de l'enterrer au pied d'un arbre : ce qui amène l'Ariette suivante.

O terre ! voici mon or :

O terre ! sois moi fidelle,

Jusqu'à la moindre patcelle,

Conserve bien mon trésor.

En ce jour je te confie,

Ma fortune & mon destin :

Mon cœur , mon ame , & ma vie

Sont renfermés dans ton sein.

Le trésor est à peine enfoui , que *Folette* qui s'est douté de ce que le bonhomme vient de faire, arrive avec sa suite, lui propose de jouer à *colin maillard* , & pour l'y engager , elle lui offre une bague. Pendant que *Sordide* a le bandeau sur les yeux , on enlève la cassette : le vieil avare , las de jouer se débarrasse du mouchoir , reconnoît la tricherie & court après les frippons.

*Nicette* ouvre le second acte. Son amour pour *Fanfolin* la tourmente, l'espéran-

ce & la crainte l'agitent. Pour s'éclaircir si l'amour du Gouverneur est sincère, elle feint de dormir & se place commodément dans un fauteuil. La petite rusée, dans un rêve supposé, nomme *Fanfolin* & lui déclare qu'elle l'aime. Le Gouverneur se jette à genoux, le songe devient une réalité & *Nicette* fuit à l'approche de son tuteur. *Sordide* vient se plaindre & de ce que *Fanfolin* a mal gardé sa cassette & de ce qu'après l'avoir cachée, *Folette* l'a enlevée du lieu où il l'avoit cachée. *Folette* consent de rendre le trésor à condition que l'avare lui donne la main. Ces nœuds sont loin de sa pensée. *Nicette* revient dans l'espérance de rejoindre *Fanfolin*. C'est son tuteur qu'elle trouve. Grande querelle, à laquelle se joint *Folette* qui rapporte la cassette de *Sordide*. Le Gouverneur, attiré par le bruit, vient interposer son autorité & forme un quatuor. Un officier accourt & dit à *Fanfolin* que *Brisefer* & *Spendrif* sont aux mains pour se disputer la conquête de *Glorieuse*, qui a promis d'épouser celui des deux qui la vengeroit des mépris du Gouverneur. D'après le portrait qu'on a tracé de *Brisefer*, il est à pré-

sumer que l'affaire se terminera à l'amiable, en effet la présence du Gouverneur remet le calme : les foux renfermés, il revient triomphans donner la main à *Nicette*. Le Théâtre change. On voit les loges des Foux. Ils demandent grâce ; *Nicette* intercède pour eux ; la cassette est rendue à *Sordide* ; les loges sont ouvertes, & les foux qui en sortent, célèbrent le bonheur de *Fanfolin* & de *Nicette*.

Il y auroit de la folie à vouloir critiquer sérieusement le plan & les caractères des personnages de cette piece. Une marche régulière & suivie auroit été déplacée dans l'Isle des Foux. Les Auteurs ont rempli leur titre, en n'est pas en droit d'en demander d'avantage. La musique a paru aux connoisseurs digne de la réputation de Monsieur Duni ; sur tout l'Ariette, *je suis un pauvre misérable*, chantée supérieurement par Monsieur *Caillor*, a enlevé tous les suffrages.

Les Acteurs de l'Opera-Comique Le Cadi donnèrent le 4 Fevrier la première Re-dupé. présentation du *Cadi dupé*, Drame en un acte, Mêlé d'Ariettes, paroles de Monsieur le Monnier, musique de Monsieur de Monsigny.

Le sujet de cette pièce est tiré des *mille & un jour*, & les amateurs du Théâtre, qui n'estiment que foiblement le nouveau genre, regrettent que l'Auteur n'ait pas employé ses talens, à en composer une Comédie. On trouve dans cet ouvrage plus de pensées, qu'il ne s'en rencontre ordinairement dans les Pièces à Ariettes, dont le succès ne dépend à beaucoup d'égard, que d'une certaine combinaison de mots : celui-ci est écrit avec délicatesse ; l'intrigue est nette & plusieurs scènes sont théatrales. La musique a été fort applaudie & mérite de l'être. Elle a d'autant plus flatté les oreilles du spectateur, qu'il lui a été facile d'en retenir des airs entiers. Cette circonstance peut servir de preuve, qu'une Musique aisée, agréable & pleine de goût, est la seule qu'on devroit employer dans les pièces mêlées d'Ariettes : la musique sçavante ne peut guères convenir aux sujets qui y sont communément traités.

Le *Cadi dupé* fit grand, plaisir & le public le revoit toujours avec la même satisfaction.

Le Jeudi. Le Mercredi 18 Fevrier, on donna sur

le Théâtre l'Opera-comique , le *Jardinier & son Seigneur*, intitulé Opera-comique , en un acte , en prose , mêlé de morceaux de musique ; les paroles sont de M. *Sédaine*, la musique de M. *Philidor*. nier & son  
Seigneur.

Dans un avertissement qui se trouve à la tête de cette Pièce. M. *Sédaine* rappelle quelques critiques lancées contre son ouvrage. On lui reproche d'avoir employé dans plusieurs Ariettes , un style peu élevé : il répond à cette objection par une tirade en vers , qui rend précisément le sens de l'Ariette critiquée, & il conclut que ces vers emphatiques , n'auroient point rempli son objet , qui exigeoit un style simple & proportionné à l'être , aux mœurs , à la situation des personnages : il ajoute *que la musique , pour laquelle il a courbé les scènes de cet Opera-comique , n'auroit pu trouver le moyen d'entrelacer ses fleurs , à des sentimens , à des branches trop étalées , trop ambitieuses.*

Il est vrai que la pesanteur du vers alexandrin , restreindroit la vive élocution de la musique ; il est constant que la simplicité du langage , est le caractère distinctif de cette portion d'hommes que

nous méprisons injustement dans l'opulence de nos villes. Heureux qui, comme M. *Sédaine*, entre les phrases empoulées & ce style bas, saisit ce ton naturel si difficile & qui coûte plus au génie qu'on ne pense.

J'oserai n'être pas tout à fait de son sentiment sur le juste reproche, qu'on a dû lui faire au sujet des actrices introduites dans la Piece. Ce n'est certainement pas sur ce qu'elles disent que peut tomber la critique; mais sur la situation où elles se trouvent; situation un peu hasardée, puisqu'une honte ne suit leur mauvais dessein. Il est des tableaux de mœurs, toujours dangereux à représenter trop fidelement.

**Extrait du Jardinier & son Seigneur.**

### A C T E U R.

M<sup>re</sup>. SIMON, Jardinier.

M<sup>d</sup>. SIMON.

FANCHETTE, leur fille.

M<sup>re</sup>. NICOLAS, Barbier.

Un Payfan.

Le Harangueur.

Le Souffleur.

Le Seigneur.

VICTOIRE.

ROSALIE.

Domestiques.

DE L'OPERA BOUFFON. 163

Un maudit Lièvre ravage le jardin de maître *Simon* ; il a supplié son Seigneur de venir le débarrasser de cette fâcheuse bête, il l'attend & veut le recevoir avec toute la décence dont il est capable ; mais le *Barbier* ne lui apporte pas sa perruque ? comment pourra-t-il paroître ? son embarras est comique & singulièrement contrasté par le sens froid de Madame *Simon* sa femme. Maître *Nicolas*, barbier du village, arrive avec la Perruque bien poudrée & si longtems attendue ; il apprend que Monseigneur, le Seigneur du village doit venir faire visite à maître *Simon* , il croit qu'il est à propos d'avertir les syndics de cette nouvelle ; *Simon* lui réplique que c'est pour lui seul que le *Seigneur* vient, & tandis qu'il acheve de s'habiller, en grondant sa femme, la Perruque que vient de lui poser sur la tête, maître *Nicolas*, tombe & est foulée aux pieds, Nouveau sujet d'impatience pour le pauvre *Simon* qui renvoie le barbier donner un coup de peigne à la Perruque & qui se prend à Madame *Simon* de tout ce qui lui arrive. *Fanchette* se présente ; mais comme elle a pris pour

s'arranger un fichu de sa mere, elle est durement renvoyée. Deux mots suffisent à l'Auteur dans cette endroit pour empêcher l'auditeur de perdre de vue le sujet de la Piece, & pour expliquer les prétentions de maître *Nicolas* sur *Fanchette*. Des Payfans viennent se plaindre du secret que leur a fait maître *Simon* de l'arrivée de Monseigneur : il promet de les protéger, mais on ne lui apporte point la Perruque. *Fanchette* accourt annoncer le *Seigneur* & toute la suite. Quelle peine, quelle honte pour maître *Simon* ! Il n'a pas encore sa Perruque. La scène suivante est du meilleur comique : l'embarras de maître *Simon* par rapport à sa Perruque, sa confusion de paroître tête nue devant son *Seigneur*, la timide contenance de *Fanchette*, les propos rompus du *Seigneur*, l'Eloge qu'il fait des appas de la petite paysanne : tout cet ensemble forme un tableau qu'on ne peut bien décrire.

*Victoire* & *Rosalie*, deux actrices du bon ton, arrivent : elles ont commandé au Cocher du *Seigneur* de couper par le jardin pour éviter un mauvais pas. On a abbatu une haye & comblé un



DE L'OPERA BOUFFON 165

fossé avec de jeunes tilleuls. C'en seroit assez pour assassiner maître *Simon*, si sa Perruque ne l'intriguoit pas encore plus.

*Fanchette* reste sur la scène avec *Victoire* & *Rosalie*. Toutes deux cherchent à piquer la vanité de la petite paysanne & font leurs efforts pour l'engager à les suivre. La conversation est interrompue par maître *Nicolas*, qui, une seconde fois vient apporter la Perruque bien accommodée; il reconnoît *Victoire* pour une de ses anciennes pratique.

Madame *Simon* qui a entendu la proposition que ces Demoiselles ont faite à *Fanchette* de l'emmener à Paris, les traitent comme elles le méritent, & lorsqu'elle est seule avec sa fille, mais, dit elle,

A R L E T T E.

Mais, mais voyez l'insolence,

L'impudence !

Falloit-il pas les flatter ?

Et toi, tu mérites sorte,

Que dans l'instant je te frotte ;

Au lieu de les écouter,

Tu devois les rebuter.

Tu sais que sans la verru,  
La beauté n'est qu'un fétu,

Tu sais bien que sans l'honneur  
Une fille est une horreur.

Quoi ?

Tu quitterais ton père

Quoi ?

Tu laisserais-là ta mère ? (bis)

Ta mère qui n'a que toi ?

Mais, mais, &c.

Pendant que tout ceci s'est passé, maître *Simon* est tombé sur les Domestiques du *Seigneur* qui, avec les chiens, ravageoient son jardin. Il en tient un au collet en entrant & lui déchire son habit de livrée. Il exprime ainsi sa colère.

### A R I E T T E.

Ouf; ouf!

C'est la foudre, c'est la grêle,

Ils galoppent pêle-mêle, A

Tout à travers de mes choux,

Tous, tous, tous,

C'est la foudre, c'est la grêle,

Le diable, je crois s'en mêle,

Tout est sans dessus dessous,

Sans crier, sans dire gate,

Leurs cors font un tintamarre

DEL'OPERA BOUFFON. 167

Tarare, tarare, tarare,  
On écoute, on n'entend rien.  
Et leurs maudits chiens de chiens  
Font un ravage de chien.

Oufle,

J'étouffe;

Un Misérable, un fripon  
Vient m'arracher mon bâton.

Il m'affomme,

Suis-je un homme

A souffrir un tel affront ?

Non, non.

Oui, coquin, oui, oui fripon,

Monseigneur va le savoir,

Je te plains, tu vas le voir.

C'est la foudre, &c.

*Le Seigneur paroît. Victoire vient se plaindre de la façon indigne dont elle a été traitée par Madame Simon qui continue de l'accabler d'injures ; le Garde de chasse demande justice contre Simon & Simon se défend en suppliant le Seigneur de le venger : ce qui, avec les monosyllabes qu'y entrelace le Seigneur, forme un *quinque* qui sera toujours applaudi.*

*Les habitans du village viennent haranguer le Seigneur qui sort on imposant silence à maître Simon, qui n'a pas même la liberté de se justifier & se voir*

moqué par les mêmes payfans auxquels il avoit promis sa protection. Maître *Nicolas* apporte la Perruque, & est assez mal reçu. Cependant on lui accorde *Fanchette* & la Pièce finit par un *quatuor*.

Ce sujet pris dans une fable de la *Fontaine*, est traité par M. *Sédaine* : avec une précision Théâtrale, qui ne permet pas à la gaieté du spectateur de se refroidir un instant : la marche en est vive, les situations pressées & amusantes, le style coupé, naturel & du ton de la conservation ordinaire. Plus occupé de la circonstance où se trouve son acteur, que jaloux de montrer de l'esprit, M. *Sédaine* va à son but, sans s'amuser à cueillir les fleurs qui peuvent se rencontrer sur son passage. Il fait rire, sans courir après la plaisanterie. La musique de cette Pièce est de M. *Philidor*, déjà cher aux amateurs de la musique, ils ont applaudi à cette nouvelle preuve de ses talens & conviennent que dans cette Pièce, il a rendu des images que l'on n'avoit pas encore osé risquer.

Sur le même Théâtre, on donna le cinq Mats, la première représentation  
des

DE L'OPERA BOUFFON. 169  
 des *bons Amis*, Pièce mêlée d'Ariettes  
 qui n'eut qu'un très-foible succès. La  
 musique est du même auteur que celle  
 de *Gille garçon Peintre*, Parodie du  
*Peintre amoureux de son Modelé*. Plus-  
 sieurs morceaux ont été jugés d'un grand  
 mérite, entre autres un *Crescendo* dans  
 l'accompagnement d'un Monologue, a  
 paru du plus grand effet ; mais ces effets  
 étoient peut-être trop supérieurs au gen-  
 re du spectacle & à l'espece de plaisir  
 que le Public va chercher à ce Théâtre,  
 ce qui a fait sans doute que cette mu-  
 sique a été plus admirée qu'applaudie.

Cette même année on remit sur ce  
 Théâtre, avec des augmentations, *l'Huî-  
 tre & les Plaideurs*, Opéra-comique de  
 M. Sédaine, musique de M. Philidor,  
 donné à la Foire Saint Laurent de 1759,  
 La fable de la *Fontaine* a fourni à l'Au-  
 teur le sujet de ce joli *rien*, dont la  
 morale est piquante & malheureusement  
 trop vraie.

L'Huître  
 & les Plai-  
 deurs.



J. Partie.

H

Extrait de l'Huître & des  
Plaideurs.

## ACTEURS.

LA JUSTICE.

ARDEVILLE,	} Plaideurs.
BADAUDIN,	
M. TOUSSET,	} Avocats.
M. FAUSSET,	

Un Huissier.

Un Sergent.

Un Plaideur,

Une Plaideuse.

Un Greffier.

*Ardenville* Picard & *Badaudin* Parisien, sont censés en voyage & se rencontrent nés-à-nés sur le bord de la mer ; ils voyent une huître & prétendent tous deux l'avoir. *Ardenville* l'a ramassée, *Badaudin* l'a vue le premier. *Doucet* Sergent vient au bruit qu'occasionne leur dispute : les *Plaideurs* le conjure de les juger. *Doucet* s'en excuse ainsi.

## A R I E T T E.

Hé ! Messieurs, je le voudrais ben !  
Mais votre serviteur n'est ren,

Ren qu'un suppôt de la justice ,  
Et très-fort à votre service ,  
Et par état fort obligeant ,  
Vous sçavez que je suis sergent.

La querelle s'échauffe entre les *Plaideurs* : ils mettent leur bagage par terre, & veulent se battre. On annonce la justice. Deux *Plaideurs* pauvres se présentent ; mais n'ayant ni Procureurs ni Avocats qu'ils puissent payer, ils sont renvoyés : & pendant qu'on prépare le Tribunal de la justice, la Déesse va présider à un traité où elle n'a besoin que de paroître. L'absence de la souveraine, donne lieu aux *Plaideurs* de renouveler leur débats. Les Avocats arrivent & sans daigner écouter les raisons de leurs nouveaux cliens, ils font déposer l'*Huitre* en contestation au Greffe & s'emparent du bagage, qui doit répondre des frais. Tandis que les Avocats vont se préparer, les *Plaideurs* se communiquent leur inquiétude. Ils se cèdent volontiers l'*Huitre*, & voyant rentrer les Avocats, ils leur annoncent leur résolution. Eh ! de quel Pays êtes-vous donc ? dit M. Touffet à Ardenville ? Picard. Ah ! Picard.

Hij

La Picardie est un terrain ingrat  
 Pour la sçavante plaidoirie.  
 Un bon Picard se fâche avec éclat,  
 Puis il s'apaise & se reconcille,  
 Mais pour produire un chicaneur profond,  
 Qui d'une affaire bien ourdie,  
 Sçache conduire & la forme & le fond,  
 Partez-moi de la Normandie.

Et vous dit-il, à Badaudin, vous êtes  
*Picard aussi, sans doute ? non*, répond  
*Badaudin*, Parisien. *Ah !* dit l'Avocat,  
 Parisien.

*Même Air.*

L'air de Paris donne à ses habitans  
 Une tant douce courtoisie;  
 Ils sont si francs, si doux, si bonnes gens,  
 L'honneur chez eux à droit de bourgeoisie,  
 Mais pour produire, &c.

Les *Plaideurs* demandent leur bagage,  
 il leur est refusé, la Justice arrive, on  
 plaide comiquement la cause sans s'en-  
 tendre. la Justice fait apporter l'*Huitre*,  
 l'ouvre, l'avale & donne une écaille à  
 chaque *Plaidéur*. Ils s'empportent contre



## DE L'OPERA BOUFFON 173

ce jugement inique , & veulent assommer les suppôts de la chicanne ; mais bientôt ils font réflexion qu'ils feront mieux de s'éloigner de ce gouffre & la Pièce finit par un Vaudeville.

Cet Opera-comique est de la plus grande gaieté : les scènes en sont vives & pleines d'actions , & la musique de quelques Ariettes & surtout du Vaudeville fait le meilleur effet.

Tandis que les Entrepreneurs de l'Opera-comique s'efforçoient d'attirer le public par des nouveautés du nouveau genre , les Comédiens Italiens , essayoient de partager les suffrages qui leur étoient accordés. Ils donnerent sur leur Théâtre le 16 Juillet le *Dépôt généreux* , Comédie nouvelle en deux actes, mêlée d'Ariettes, par Messieurs *Anséaume* & *Quétant* , musique de M. la *Ruette*.

Dépôt gé-  
néreux.

Le zèle des acteurs de l'Opera-comique ne se ralentit point cette année. Aux reprises du *Jardinier & de son Seigneur*, de l'*Huître & des Plaideurs*, ils ajoutèrent le 28 Juillet , pour la pre-

miere fois, *Georget Georgette*, Piece en un acte & en prose, paroles de M. Harny, musique de M. Alexandre. Le fond de cette Piece, est puisé dans le conte des *Oyes du frere Philippe* & dans celui de *Joconde*. Quelques épisodes sont tirés d'une Comédie angloise, intitulée *The Tempest*, dont on a la traduction dans le volume de fragmens de *Néracault Destouches*. Cet ouvrage est écrit avec beaucoup de naïveté : il y a de l'intérêt, ce qui l'emporte à beaucoup d'égards sur le style épigrammatique. La musique n'est pas ce qu'on appelle, aujourd'hui de la *grande force*, expression assez équivoque & qui signifie presque toujours, *grand bruit* ; mais cette musique est chantante & assez analogue au caractère général du sujet.

Le Maré-  
chal.

Dès le 22 Août suivant, les mêmes acteurs firent paroître sur leur Théâtre de l'Opéra-comique, le *Maréchal*, Piece en un acte, mêlée d'Ariettes, paroles de M. Quétant, musique de M. Philidor, le sujet est tiré du *Décameron de Boccace*, & dont le conte porte le titre du *Revenant*. M. Quétant nous

DE L'OPERA BOUFFON. 175  
apprend que le lieu de la scène est la  
boutique de *Marcel*, que la durée de  
l'action est de trois heures, & son com-  
mencement vers les cinq heures du soir  
en Automne.

### Extrait du Maréchal.

#### A C T E U R S.

MARCEL, Maréchal Ferrant.

CLAUDINE, sa sœur.

JEANNETTE sa fille, amoureuse de Colin.

COLIN, neveu de la Bride, amant de Jeannette,

EUSTACHE, {  
BASTIEN, { Payfans grossiers.

LA BRIDE, Cocher du Château, amant de  
Claudine.

*Marcel* travaillant dans sa boutique,  
ouvre la scène par l'ariette suivante.

Chantant à pleine gorge

Dès que je vois le jour,

J'écarte de ma forge

Le sommeil & l'amour :

Tout en vain

Dès l'aurore,

Sans chagrin

J'ous entage,

Je bas l'fer ,

Feu d'enfer ,

Le marteau ,

Tôt , tôt , tôt ,

Fait tapage .

Un petit couplet

Graisse le soufflet ,

ça donne cœur à l'ouvrage ,

En battant ,

Patapan ,

Pan , pan , pan ...

J'ons courage :

Car le bien ne vient point en dormant.

*Marcel* quitte l'ouvrage ; il doit porrer son mémoire au Château, il faut qu'il s'habille, il appelle *Jeannette* & *Claudine*. La Tante & la Nièce entrent en se disputant, ce qui produit avec le Maréchal un trio assez vif. *Claudine* qui a des vues sur *Colin*, reproche à *Jeannette* qu'elle a pour amant ce jeune homme, *Marcel* entend toujours parler de *Colin* ; mais il ne le connoît pas. Il dit à sa fille que puisqu'elle seroit bien aise d'être mariée, il lui fera épouser M. de la *Bride*, le cocher du Château. *Jeannette* est peu contente de cet arrangement ; son pere croit que c'est dans la crainte d'aller sur les brisées de la Tante, mais *Claudine* abandonne

DE L'OPERA BOUFFON. 177

cet amant à sa Nièce & *Marcel* qui croit qu'elle sont satisfaites toutes deux, fort pour aller s'habiller.

Alors *Claudine* menace *Jeannette* : ne me mets pas en colere , dit-elle ?

A R I E T T E.

Je suis douce , je suis bonne ,  
Mais jarni , lorsque j'ordonne ,  
Que personne ne raisonne ;  
Car l'on me diroit pourquoi ,  
On auroit affaire à moi.  
Je n'ai point l'ame jalouse ;  
Mais je veux avoir Colin.  
Sorte , s'il faut qu'il t'épouse ,  
Je t'étrangle de ma main.

Monsieur de la *Bride* arrive & commence par cajoler *Claudine*. On appelle *Marcel*. Pendant que le Cocher & le Maréchal parlent d'affaire, les Femmes vont & viennent, apportant des verres & du vin : la *Bride*, en attendant que *Jeannette* soit revenue de la cave, veut entamer une bouteille qui se trouve sur la table ; mais *Marcel* l'arrête avec précipitation, c'est, lui dit-il, un breuvage qui à la vertu d'assoupir pendant une demi heure. Il l'a composé pour un homme à qui il doit couper la jambe.

H v

*Marcel* & la *Bride* procèdent ensuite assez plaisamment à la vérification des articles du mémoire, & dans le cours de la conversation, le *Maréchal* propose sa fille au *Cocher*; mais son dernier mariage l'a dégoûté de la jeunesse, il s'est promis de n'en plus tâter.

## A R I E T T E.

Quand pour le grand voyage  
 Margot pla bagage,  
 Des cloches du village  
 J'entendis la leçon,  
 Dia, di, dan, don.  
 Et je promis d'en faire usage.  
 Consoles-toi pauvre mari,  
 Te voilà bien, mais restes-y.

Après mainte complainte  
 Sur une pince  
 Je fis serment  
 De fuir tout engagement.  
 Pour l'homme sage  
 Un doux veuvage  
 Est l'avantage  
 Le plus charmant.  
 Quand pour, &c.

Ils sortent tous deux pour aller au  
 Château. *Jeannette* restée seule, s'impa-

tienne de ne point voir arriver *Colin*. Aussitôt qu'elle l'apperçoit, elle lui annonce qu'elle doit être l'épouse de la *Bride*; *Colin* n'a aucune crainte. Son Oncle l'aime & lui cèdera sa chère *Jeannette*; mais il a couru, il est tout en sueur, il voit des bouteilles sur la table, c'est le reste du goûté de *Marcel* & de la *Bride*. Il boit un coup de vin, à peine il a avalé le verre de vin que *Jeannette* lui a versé, qu'il sent ses yeux s'appesantir & qu'il tombe dans un profond sommeil; *Jeannette* se désespère, elle croit *Colin* mort. Des paylans viennent à dessein de consulter *Marcel*, elle les engage à porter *Colin* dans la cave, en leur avouant que c'est un breuvage, qu'il a pris imprudemment, qui l'a mis dans cet état, & elle leur fait promettre que, Lorsqu'il sera nuit, ils viendront l'enlever par la porte de derrière.

Arrivent la *Bride* & *Marcel* honnêtement ivres. *Marcel* reproche à son ami combien il est honteux de se trouver dans cet état pour avoir bû sa part de six bouteilles de vin seulement; il ajoute qu'il n'a pas une tête de cocher, que c'est une tête de linotte. Qu'appellez-vous, dit la *Bride*; une tête de linotte! H vj

180... HISTOIRE  
ARIETTE.

Brillant dans mon emploi,  
Tantôt doux & traitable,  
Le plaisir marche avec moi,  
Tantôt d'un train de diable,  
Je guide sous ma loi  
Le tintamarre & l'effroi ;  
Si je mène une duchesse,  
Une petite maîtresse,  
Je touche avec gentillesse,  
On me prendroit pour l'Amour.  
Mais avec un petit maître,  
Je pars comme un fâpêtre,  
Avant de me voir paroître,  
On s'épouvante, on s'écourt,  
Au milieu d'une bagarre,  
A m'entendre crier, *gare*,  
Un sonneur deviendrait sourd.

Pendant que *Marcel* & la *Bride* vont  
faire un tour dans le jardin, *Claudine* se  
charge d'appêter le souper. La *Bride*, un  
peu chaud de vin, lui a paru aimable &  
semble lui faire oublier l'impression que  
lui avoit fait *Cotin*, ce qui l'empêche  
d'être étonnée, que tant de Magots  
soient aujour d'hui préférés à de jolis Sei-  
gneurs. Son sentiment est que



## A R I E T T E.

Il n'est chère que d'appétit :  
 Quand un homme nous amuse ,  
 Qu'il soit rustre , qu'il soit buse ,  
 Sa présence sert d'excuse ,  
 Quand l'amant plaît , tout est dit .  
 Le plus simple nous séduit .  
 Soyez belle , soyez laide ,  
 L'amour parle , le cœur cède .  
 Quand l'amant plaît , tout est dit ,  
 Il n'est chère que d'appétit .

Elle se retire pour préparer ce qu'il faut. *Colin* revenu à lui , sort de la cave exprime ses craintes ; il ignore où il se trouve. *Claudine* qui entre dans le moment lui fait connoître qu'il est encore chez *Marcel* , elle a peur de lui & se sauve , en criant au voleur & en fermant la porte sur elle , les cris de *Claudine* redoublent les alarmes de *Colin* , il rentre dans la cave & referme la trappe sur lui. C'est *Jeannette* qui se présente avec le paysan *Eustache* , à dessein de faire enlever le corps de son amant. *Colin* qui la reconnoît à la voix , sort precipitamment de sa retraite & vient à elle , *Jeannette* effrayée , laisse tomber le chandellier qu'elle tenoit

& s'enfuit, en criant, *je suis morte, son esprit revient*. On juge de l'état où se trouve le pauvre *Eustache*, dont l'effroi redouble à l'arrivée de *Marcel*. *Marcel* n'est pas plus assuré qu'*Eustache*, quoiqu'il fasse ensorte de montrer de la fermeté, mais tous deux sont anéantis, lorsque *Colin* se présente à eux, & qu'il se jette aux genoux du pere de *Jeannette* qui lui-même tombe aux pieds de *Colin* & d'*Eustache*. Cette scène est fort comique.

La *Bride* vient au bruit qui se fait : il reconnoît son Neveu, tout s'explique. On sçait l'effet qu'a produit le breuvage *Colin* épouse sa maitresse & *Claudine* donne sa main à *M. la Bride*.

Quelqu'ait été le succès de cet ouvrage, on ne pourra s'empêcher de vouloir un peu de mal à *M. Quérani* d'avoir exercé sa plume sur un sujet aussi lugubre & si étranger au genre ordinaire de l'Opera-comique : les situations plaisantes qui résultent du Plan, ne feront pas disparaître l'objet funèbre, sur lequel elles sont appuyées. La Piece en général est conduite avec art : elle est écrite avec décence ; mais sa pleine

réussite semble principalement due à l'harmonieuse musique de M. *Philidor*. L'Arriette du *Cocher*, celle du bruit des *Cloches*, sont d'un genre neuf ; c'est une imitation vraie, qui permet, qui exige même les répétitions, trop souvent multipliées dans d'autres circonstances & qui plaisent à l'oreille aux dépens de l'intérêt de la scène.

Tout prospéra cette année aux entrepreneurs de l'Opera-comique. M. *Sédaine* On ne s'avisé jamais de tout. ne plus encouragé qu'en orgueille des succès du *Jardinier & son Seigneur* & de l'*Huître & des Plaideurs*, hazarda le 14 Septembre, la première représentation de *On ne s'avisé jamais de tout* ; musique de M. *Monfigni*. Ce sujet pris du Conte de la *Fontaine*, avoit déjà été traité par *Pennart* & mis au Théâtre de l'Opera-comique le 28 Juin 1741 sous le titre du *Registre inutile*.

Les premières Productions de M. *Sédaine* avoient prévenu favorablement le Public en sa faveur, ce nouvel ouvrage lui fit connoître jusqu'à quel point cet Auteur possédoit l'art de filer les scènes & de préparer des situations. Un mot in-

différent en apparence, est toujours réfléchi; il sert au développement de l'intrigue & concourt à la Catastrophe. C'est lorsque nous rendrons compte du *Roi* & du *Fermier*, de *Rose* & *Colas* que cet art paroîtra plus sensible.

De tous les contes de la *Fontaine*, celui qui porte le titre de *On ne s'avise jamais de tout*, sembloit le moins propre à être exposé sur le Théâtre. *Un Mari trompé par une femme coquette*, *M. Sédaine* a substitué les Personnages de *Tuteur* & de *Pupille*, & par ce moyen simple, il ramène son sujet au ton de décence nécessaire, sans que l'intérêt en souffre, ni que la gayeté y perde.

Extrait de on ne s'avise jamais de tout

### ACTEURS.

M. TUE, Medecin, Tuteur & amoureux de Life.	M. la Ruelle.
LISE, amante de Dorval.	Mlle. Nessel.
DORVAL, amant de Life.	M. Clerval.
MARGARITA, Duegne.	Mlle Deschamps.
Un Commissaire.	M. Audinot.
Un Porte-faix.	M. Parent.
Une Revendeuse.	
Un Clerc de Commissaire.	
La Garde.	

*Dorval* est devenu amoureux de *Lise* au parloir d'un Couvent où il alloit voir sa Sœur, & il a sçu s'en faire aimer pendant le voyage qu'il a fait avec elle jusqu'à Paris, lorsque *M. Tue* Médecin & son Tuteur l'a fait revenir à dessein de l'épouser. *M. Tue* est jaloux, il veille continuellement sur les actions de *Lise* & il est secondé par *Margarita*, vieille Duegne qu'il a fait venir exprès d'Italie. *Dorval* est déterminé à mettre tout en usage, pour arracher *Lise* à son Tyran. Il ouvre la scène en homme inquiet & qui ne sçait à quoi se résoudre : les ruses qu'il a déjà employées, les déguisemens qu'il a pris, n'ont eus aucun succès, & par cette réflexion, il annonce qu'il va tenter de nouveaux efforts. Mais *Lise* ne sort point avec sa Gouvernante; il se retire & rentre précipitamment chez lui, désespéré de ne voir sortir que le Médecin & *Margarita*.

Monsieur *Tue* s'informe si *Margarita* a eu soin de bien enfermer sa Pupille, il se plaint de ce que son état de Médecin ne lui permet pas de la garder lui-même.

### A R I E T T E.

Un marchand

Dans sa boutique

Attend

Le chaldé,

La pratique :

Il tient là, là, là.

Qui le trompera ?

Tout est sous les yeux,

Tout est pour le mieux.

Mais un médecin sçavant,

Allant,

Venant,

Trottant,

Courant,

Vit chez autrui,

Jamais chez lui :

C'est une mort

Encor.

Un marchand, &c.

*Dorval*, déguisé en Domestique & bégayant, vient avertir le *Médecin* qu'on l'attend. *M. Tue* reprend son discours, après son départ. Il découvre à *Margarita* qu'il a dessein d'épouser la *Pupille* & lui remet un livre dans lequel elle trouvera une explication des ruses des Amans, & la manière de s'en garantir, ce qui amène l'Ariette suivante.

### ARIETTE.

Un chanteur n'est pas un Caton,

## D E L'OPERA BOUFFON. 187

Il n'est point d'emploi qui l'étonne,  
Quand l'écolière entend le son,  
Alors sa conduite détonne,  
Pour obliger tout favori,  
Toute ouvrière ourdit la trame  
Qui cache aux yeux l'amant chéri ;  
Et la coiffeuse de la femme  
Ne sert qu'à coiffer le mari.

Toutes ces leçons de M. *Tue* impatientent *Margarita* , qui lui dit avec colere.

### A R I E T T E.

Me prenez-vous pour une bûte ?  
Il n'est, Monsieur, aucune ruste  
Dont fille sache user,  
Qui puisse m'abuser.  
Je suis native de Réguse,  
Et j'arrive de Syracuse.  
En vain fillette voudroit essayer  
D'employer  
Adresse,  
Finesse,  
Souplesse,  
Simplette,  
Les pleurs,  
Les douleurs,  
Les humeurs,  
Les vapeurs,

Rien ne peut me toucher;  
Je suis dure comme un rocher.  
Je suis native de Raguse,  
Et j'arrive de Syracuse.

Arrive *Dorval*, déguisé en Pauvre, qui sort de captivité. Son dessein est de rompre l'entretien du *Médecin* & de la *Gouvernante*: il y réussit par son importunité. *M. Tue* va visiter ses malades, & *Margarita* rentre dans la maison pour aller chercher *Lise*. *Dorval* reste seul, exprime dans une ariette toute la joye qu'il aura de voir sa maitresse, & se retire lorsqu'elle sort avec sa Gouvernante.

*Lise* feint d'être étonnée de la beauté des rues, l'air qu'elle respire lui semble plus doux; mais il la frappe au point que ses genoux tremblent sous elle; elle prie la bonne de s'arrêter un instant: elle a ses raisons. Elle lui demande si c'est pour se faire aimer que son tuteur la tient dans une si grande contrainte? *Ah! si l'on m'aimoit, si j'aimois, je serois*, dit-elle, *comme une pensionnaire de mon couvent*: Voilà ce qu'elle chantoit.



*A R I E T T E.*

Jusques dans la moindre chose  
Je vois mon amant empreint:  
Quand j'éparpille une rose,  
Dans chaque feuille il est peint;

Je le vois dans le nuage  
Que l'air promene à son gré;  
Pour moi tout est son image:  
Mon cœur en a soupîré.

Si je brode quelque ouvrage,  
Dans le dessein nuancé,  
Je vois ses traits, son visage  
Sur le canevas tracé.

Si je lis, à chaque page  
Son nom me semble placé,  
Par l'écho du voisinage,  
Il est toujours prononcé.

Qu'un son frappe mon oreille,  
J'écoute... & dans tous mes sens,  
Mon ame qui toujours veille,  
Croît entendre ses accens;

Ces accens, ce ton si tendre,  
Ce son de voix enchanteur,  
Ces accens qui font entendre  
Tout ce qui flatte mon cœur.

*Derval pendant ce tems s'est appro-*

ché, toujours déguisé en pauvre. Il se fait connoître à *Lise* & pour mieux tromper *Margarita*, il lui fait le roman de sa fausse captivité, & dans le cours de sa narration, il avertit *Lise* de passer, en revenant, tout le long du mur.

L'heure presse la Gouvernante & sa Pupille ; elles continuent leur chemin, mais comme elles sont arrivées trop tard, elles reviennent sur leurs pas, ce qui semble rompre le projet de *Dorval*, qui rentre promptement chez lui.

*Margarita* se plaint de ce que *Lise* s'amuse à regarder de tous côtés & lui ordonne de passer le long des maisons. Dans ce moment, d'une fenêtre on jette sur *Lise* une boîte de poudre ; c'est *Dorval* déguisé en vieille : il descend, il est au désespoir, il se jette aux genoux de *Margarita*, la conjure de ne lui point faire d'affaires & promet de payer le dommage ; enfin son éloquence est si persuasive, que la Gouvernante consent à laisser la Pupille entre ses mains, tandis qu'elle ira chercher d'autre hardes. On est bien persuadé que les deux amans se donnent des marques réciproques de

leur tendresse, mais un nouvel incident les met à deux doigts de leur perte : Monsieur *Tue* arrive, aussitôt *Dorval* commande à *Lise*, dont la coëffe est baissée, de marcher devant lui, & *Tue*, qui est trompé par le déguisement de *Dorval*, croit que c'est une Gouvernante qui gronde sa pupile & applaudit à cette vérité.

*Margarita* toute essouffée vient apporter des hardes. *Tue* lui demande où est sa pupile; elle compte le malheur qui leur est arrivé. Où est-elle, dit le médecin en colère? dans cette maison, répond la vieille. Il y frappe, il veut assommer la gouvernante. Le Commissaire arrive: il prétend s'informer du fait, & sur ce que *Tue* dit qu'il prend tout sur lui, on se met en devoir d'enfoncer la porte. *Dorval* se présente l'épée à la main. Tout s'explique. *Dorval* épouse *Lise* & la pièce finit par un joli vaudeville dont le refrain est, on ne s'avise jamais de tout.

Ce sujet est traité avec décence & écrit avec vivacité; la diversité des incidens en rend la marche rapide & intéressante, & le comique naît constamment de la situation où se trouvent les Acteurs. C'est

un des grands talens de Monsieur *Sédaine* de sçavoir faire agir ses personnages ; je dirai plus, de créer un action dans le sujet qui en seroit le moins susceptible. Il est juste de rendre à Monsieur de Monsigni le tribut des louanges qu'il mérite : sa musique a charmé les oreilles les plus délicates & satisfait les gens de l'art ; une preuve de son succès, c'est que ses airs sont dans la bouche de tout le monde.

On ne doit pas laisser ignorer une anecdote bien honorable pour les Auteurs de cette pièce, c'est qu'elle fut représentée le 2 Decembre suivant à Versailles devant leurs Majestés, & que les rôles furent remplis par les pensionnaires du Roy, selon la liste suivante.

M. TUE,

*M. Caillot de la Comédie Italienne.*

LISE.

*Mlle. Vilette de la Comédie Italienne.*

DORVAL.

*M. Rochar de la Comédie Italienne.*

MARGARITA.

*Mlle. le Miere de l'Académie de Musique.*

Un

DE L'OPERA BOUFFON. 193.

Un Commissaire.

*M. l'Arrivée de l'Académie de Musique.*

Un Porte-faix.

*M. Gelin de l'Académie de Musique.*

Une Revendeuse.

*M. Champville de la Comédie Italienne.*

Un Clerc de Commissaire.

*M. Préville de la Comédie Française.*

Au lieu du couplet adressé au parterre,  
on ajouta les deux suivans, dans cette  
représentation.

LE PORTE-FAIX.

Ecoutez-moi je ne suis qu'un bon homme,  
Mais souvent mon grand'pere, m'a dit,  
Qu'un homme trop fin perd toujours son crédit,  
Soit qu'il vive à Paris; même à Rome.

Rafiner, finasser,

Tracasser,

Sot usage

Très-peu sage.

On manque son coup:

C'est à tort qu'on subtilise,

On ne s'avise

Jamais de tout.

• LA REVENDEUSE.

Lein du grand ton qu'affecte le lyrique.

*Tome I*

Nous donnons un spectacle étranger;  
 Mais nos desirs ont caché le danger  
 De donner un Opéra-comique.

Quand l'objet  
 Ennoblit le sujet,  
 Quand le zèle  
 Nous appelle  
 Et guide le goût,  
 Quand l'esprit dans le cœur puise;  
 Ah ! qu'il s'avise  
 Aisément de tout.

C'est ici l'occasion de jeter quelques fleurs sur le tombeau de Mademoiselle *Nessel*, cette jolie Actrice de l'ancien Opera-Comique. Elle rendoit le rôle de *Lise* avec une vérité intéressante. Elle sçavoit ménager avec art la foiblesse de son organe, & par la douceur de ses sons, le goût & la pureté de son chant, dans les morceaux les plus difficiles, elle ne perdoit rien des agrémens de sa voix.

Tandis que l'Opera-Comique attiroit le public en foule sur son Théâtre, les Comédiens Italiens faisoient une acquisition qui bientôt devoit écraser leurs rivaux en musique.

Mademoiselle *Villette* (maintenant)

## DE L'OPERA BOUFFON. 195

Mde. la *Ruette*) débutta sur ce Théâtre le 7 Septembre par le rôle de *Zerbine* dans la *Servante Maîtresse*, intermède traduit de la *Serva Padrona*, & parodié pour la même Musique, lequel étoit précédé de *L'isle des Foux*, pièce mêlée d'Ariettes dans laquelle la débutante rempli le Rôle de *Nicette*. On ne peut paroître avec plus de succès & jouir plus complètement des suffrages du public, La réussite que cette Actrice avoit eue précédemment à l'Opera dans *le devin de village*, sembloit avoir marqué sa place sur ce Théâtre & à la tête du nouveau genre. Elle a passé de bien loin nos espérances, chaque jour fait découvrir en elle de nouvelles perfections.

Dès le 12 du même mois les Comédiens Italiens donnèrent la première représentation de *Mazet*, drame de la nouvelle espèce, parole de Monsieur *Anséaume*, Musique de Monsieur *Duni*, dont le succès fut d'abord contesté, mais le mérite de la musique ayant été senti, la voix de la critique fut étouffée par les applaudissemens des amateurs,

## Extrait de Mazet.

## ACTEURS.

Madame GERTRUDE, vieille Veuve:

*Mlle. Desglans;*ISABELLE, } nièces de Mde. Gertrude.  
THERÈSE, }*Mlle. la Fond, Mde. Favart.*

NUTO, vieux Jardinier.

*M. Rochard.*

MAZET, jeune Payfan amoureux de Thérèse.

*M. Caillot.*

Madame Gertrude vieille veuve, d'une humeur dure & acariâtre, vit retirée avec ses nièces Isabelle & Thérèse dans un vieux château, unique débris d'une plus grande fortune. Nuto ancien Jardinier de la maison, étoit leur seul domestique, mais il vient de recevoir son congé, & s'en applaudit dans l'ariette suivante, par laquelle il ouvre la scène.

## ARIE TTE.

Ab ! la maison maudite !

Enfin m'en voilà quitte :

J'ai reçu mon congé.

Le plaisir me transporte !



## DE L'OPERA BOUFFON. 197

On m'a mis à la porte,  
Je suis bien soulagé,  
Servir chez des femmes,  
C'est un métier de chien.  
Quoiqu'on fasse pour elles,  
On ne fait jamais bien.  
Il faut être à l'attache,  
On n'a point de relâche,  
Ni la nuit, ni le jour.  
On va, l'on vient, l'on court,  
Si par bonne fortune  
Vous en contentez une,  
Les autres aussitôt  
Crieront encor plus haut.  
Ah ! la maison maudite !  
Enfin m'en voilà quitte.  
J'ai reçu mon congé,  
Je suis bien soulagé.

*Nuto* aimeroit mieux s'exposer à la  
plus affreuse misère, que de servir encore  
les trois maîtresses qu'il vient de quitter.  
*Artive Mazet* qui se plaint ainsi de son  
sort.

### A R I E T T E.

On me disoit souvent  
Qu'amour est un tourment :  
Je n'en voulois rien croire.

Je le sens à présent,  
 Je vivois si content,  
 Tout mon amusement  
 Étoit de rire & boire.  
 Hélas! depuis ce jour  
 Que le fripon d'amour  
 S'est logé dans mon cœur,  
 Adieu la belle humeur.  
 Oui, je sens à présent,  
 Qu'amour est un tourment.

*Mazet* explique à son ami *Nuto* la cause de son chagrin : il est amoureux, & c'est d'une des nièces de Madame *Gertrude*, mais l'arrivée de cette tante l'empêche d'achever sa confidence. Il se sauve.

Madame *Gertrude* débute par se plaindre de ses nièces qui s'opposent continuellement à ce qu'elle fait & à ce qu'elle veut. Elle tente de retenir *Nuto* à son service & ne pouvant y réussir, elle lui paye ses gages, en lui disant qu'il se retire à propos, qu'il n'est plus propre au travail.

Aussi-tôt que la tante est partie, *Mazet* revient. Il apprend avec joye que *Nuto* laisse Madame *Gertrude* sans Jardinier : il embrasse son ami & le conjure de le

## DE L'OPÉRA BOUFFON. 199

présenter à sa place. *Nuto* lui remontre  
envain que riche comme il est , il ne lui  
convient point de se mettre au service.  
*Mais* , ajoute-t'il , *sçais-tu bien ce que tu*  
*veux ?*

### A R I E T T E.

Avec un Turc , un corsaire  
Je vivrai tant qu'on voudra ,  
J'aurai pour le satisfaire  
L'empressement qu'il faudra ,  
Je ferai tant pour lui plaire  
Qu'à la fin il se rendra.  
Mais une femme hautaine  
Vous donne bien plus de peine :  
Tout le long de la semaine ,  
Travaillez à perdre haleine ,  
Toujours elle se plaindra ,  
Elle n'est jamais contente ,  
Elle excède , impatiente  
Et vous réduit aux abois...  
Jugés quand elles sont trois !

Quand elles feroient douze , répond  
*Mazet* , j'ai de la jeunesse & deux bons  
bras.

# HISTOIRE ARIETTE.

Je sens qu'un vieillard  
 Parmi les fillettes  
 Encore jeunettes  
 Est mis à l'écart.  
 Mais un égrillard  
 De mine joyeuse,  
 De trempe amoureuse,  
 Leur plaît tôt ou tard.  
 Auprès de la vieille  
 Je ferai merveille,  
 Elle m'aimera  
 Quand elle verra  
 Avec quel courage  
 Je vais à l'ouvrage!  
 Quand il faut bêcher!  
 Quand il faut piocher,  
 Rien ne m'épouvante,  
 Les nièces & la tante,  
 Bientôt diront: oh, oh!  
 Voilà ce qu'il nous faut.  
 Mazer, oui, Mazer  
 Est notre fait.

*Mazer* propose à *Nuto* de le présenter  
 comme un muet pour écarter les soup-  
 çons que Madame *Gertrude* pourroit  
 prendre, & sur le champ il répond par  
 signes aux questions de son ami, Cette

## DE L'OPÉRA BOUFFON. 207

situation copiée de la Comédie du *Muet* de *Palaprat* pouvoit être intéressante & beaucoup plus comique. *Nuto* va offrir le nouveau Jardinier, qui sent tout le danger qu'il affronte, mais qui veut se satisfaire.

### A R I E T T E.

Si la crainte du naufrage  
Retenoit les matelots,  
Les verroit-on sur les flots  
Braver les vents & l'orage ? &c.

Madame *Gertrude* & ses deux nièces viennent examiner le faux Muet, elles le trouvent à leur gré & le reçoivent à leur service, ce qui termine le premier acte.

Le second acte ouvre par une dispute entre la tante & les nièces sur le choix d'un logement à donner au nouveau Jardinier. Madame *Gertrude* ne peut souffrir que ces jeunes personnes, dans l'état de médiocrité où elles se trouvent, prétendent traiter avec hauteur ce malheureux que le sort persécute. Lorsqu'elle est sortie, *Isabelle* dit à sa sœur qu'il faut laisser à leur tante le plaisir de quereller,

que c'est le seul à présent dont elle puisse  
jouir.

### ARLETTE.

Quand une femme a fait son temps,  
Elle est toujours triste & sévère,  
En renonçant au droit de plaire,  
Elle en néglige les talens.

De notre tante c'est l'histoire :  
Elle eut jadis quelques attraits,  
Ils ne sont plus qu'en sa mémoire,  
Et nous souffrons de ses regrets.

Un rien la fâche, un rien la blesse,  
Malgré nos soins & nos égards. . .  
Si l'on médit de la vieillesse,  
C'est bien la faute des vieillards.

*Thérèse* propose à sa sœur de se délivrer du tyrannique pouvoir de Madame Gertrude par un bon mariage. *Isabelle* lui répond, qu'étant sans bien, la chose est assez difficile & qu'elles ne pourroient tout au plus épouser qu'un rustre, grossier ; c'est, ajoute *Thérèse* toujours un mari ; j'estime fort mon nom, mais je le quitterai volontiers dès l'instant que je trouverai un époux à mon gré.

## DE L'OPERA BOUFFON. 203

Madame *Gertrude* vient mettre *Mazet* à l'ouvrage , avec un ton de douceur & d'intérêt qui annonce qu'elle a des vues sur lui. Elle lui recommande de renvoyer ses nièces, si elles se donnent les airs de contrôler son travail.

*Mazet* resté seul , réfléchi sur l'embaras où il s'est jetté , en se faisant passer pour muet.

### A R I E T T E.

Maudit soit ( dit-il ) le stratagème  
Qui se tourne contre moi.  
Je me suis fait à moi-même  
Une trop severe loi.

Si je garde le silence ,  
On ignore mon amour :  
Si je dis ce que le pense ,  
On me chasse sans retour.

Prêts de l'objet qui m'engage,  
Pour exprimer mes desirs,  
Je n'ai donc d'autre langage  
Que les yeux & les soupirs.

Maudit soit , &c.

Il se met à l'ouvrage. *Thérèse* & *Isabelle* reviennent à dessein de s'amuser.

Elles décident qu'elles parleront au muet, *Thérèse* doit commencer la première, tandis qu'*Isabelle* fera le guet. Cette scène, dont l'idée n'est pas neuve, est joliment traitée. Un bouquet que *Mazet* présente à sa maîtresse, lie la conversation; il veut l'attacher lui-même & il en obtient la permission. *Thérèse*, pour se distraire de l'impression que lui fait la vue de *Mazet*, va visiter sa volière, ce qui donne lieu au jardinier de lui faire hommage d'un nid qu'il a trouvé. Elle prend un Arrosoir & veut arroser des fleurs qu'elle cultive en particulier : *Mazet* s'obstine à lui en éviter la peine & dans le débat il lui baise la main.

*Isabelle* impatiente de ce que sa sœur ne l'appelle point, vient prendre sa place : elle prétend se divertir aussi du muet, mais elle n'en reçoit que des rebuts, ce qui cause une vive querelle entre les deux sœurs. L'une décide qu'il doit sortir, l'autre qu'il doit rester. Le différend est porté devant Madame *Gertrude* & la bonne Dame est d'avis de le garder, elle fait plus, elle se détermine à l'épouser; & le voyant arriver, elle lui déclare le bien qu'elle lui veut &



lui offre sa main. *Terminons*, dit-elle, *le marché.*

Cette Proposition subite fait oublier à *Mazet* qu'il doit être muet. *J'en serois bien fâché*, dit-il. Grand tapage lorsque la vieille prude s'apperçoit de la supercherie, elle s'en prend à *Nuso* qui a introduit le suborneur dans la maison ; mais tout s'accorde. *Mazet* déclare qu'il aime *Thérèse* ; & Madame *Gertrude*, qui avoit envie de le garder pour elle, ne peut s'empêcher de permettre à sa nièce de l'épouser.

Plusieurs airs gracieusement traités, & le jeu simple & vrai de Monsieur *Caillos* dans le rôle de *Mazet*, ont assuré le succès de cette Pièce.

On donna aussi cette année sur le théâtre de l'Opera-comique, une pièce intitulée *le Tonnelier*, puisée dans cette source agréable & féconde que produisent les contes de la *Fontaine*. Elle n'eût point de réussite, & nous remettons à en parler, lors de sa reprise à la Comédie Italienne avec des changemens.

Le Tonnelier.

Le 7 Décembre les Comédiens Ita-

Le vieux coquet.

liens donnerent le *vieux Coquet* ou *les deux amis*, Comédie en trois actes, mêlée d'ariettes, musique de Monsieur Papavoine.

L'idée de cette pièce, retirée après la première représentation, est prise des *Commeres de Windsor*, qui se trouvent dans le quatrième tome du théâtre Anglois de Monsieur Delaplace.

### ANNE'E 1762.

Le commencement de cette année est l'époque la plus glorieuse que puissent citer les Auteurs & les Acteurs des pièces mêlées d'ariettes. La suppression de l'Opera-comique & les principaux Acteurs de ce théâtre réunis à la troupe Italienne, semblerent accorder des lettres de naturalité au nouveau genre. Ce n'est pas que les amateurs des spectacles ne fussent partagés sur la bonté de ces singuliers Drames.

Les Partisans de la musique françoise erioient au *sacrilège*. Le succès brillant & mérité de l'Opéra d'*Armide*, prètoit de nouvelles forces à leurs poulmons, & si l'on avoit secondé leur fureur, un bâcher

auroit réduit en cendres toute la musique ultramontaine, la foible imitatrice, les Auteurs qui s'abbaïssioient à lui arranger des mots & des rimes, & les Acteurs qui lui prostituoient leurs organes.

Les idolâtres du tragique, fondés sur la réussite de l'Héraclius de P. Corneille, élevoient audacieusement leur voix » Patriotes, disoient-ils, c'est pour admirer » ce chef-d'œuvre qu'il faut vous réunir. » Quel fruit pouvez-vous retirer de la » représentation d'un Conte de Fée? Est-ce » donc pour voir & pour entendre seulement que vous êtes nés? Abandonnés ces » *Fariboles* à cette multitude *Ephémère* » dont le cœur végète & qui n'a d'esprit » que celui des ruelles & des coulisses. » Soyez hommes, pensez, réfléchissez. » Laissez aux frivolités qui bourdonnent » dans cette capitale les décorations, les » baguettes, les chars, les sauts & les sons. » Venez chez nous élever votre ame, » échauffer vos sentimens, orner votre » esprit.

Les zélés sectateurs de l'Opera-bouffon, & c'étoit la plus considérable partie du public, si ce n'étoit pas la plus saine, rioient de ces propos *bilieux*, &

couroient en foule au théâtre Italien. Ils vouloient bien avouer combien ils étoient embarrassés pour trouver un nom à ce nouveau genre , qui ne tenoit en rien à l'Opera comique , qui n'avoit pas plus de rapport à l'*Opera-bouffon* des Italiens , qui n'étoit point Comédie-opera , puisqu'il subsiste facilement sans intrigue , sans conduite , sans incidens qui rentrent dans l'action principale. Mais le nom leur paroissoit assez indifférent ; ils en apportoit pour raison , que le grand Opera , les Tragédies & les Comédies ont été fabriqués pour leurs ancêtres : que leurs vieux devanciers avoient des caractères décidés , de grands vices , ou de grandes vertus ; enfin des ridicules saillans & qui frappoient d'autant plus qu'ils étoient plus rares ; qu'en conséquence un Auteur étoit bien reçu à copier leurs modèles ; que d'ailleurs un homme dans ces temps éloignés , conservoit son caractère toute sa vie & qu'il devenoit la base de toutes ses actions ; mais qu'aujourd'hui il étoit nécessaire de s'en tenir au proverbe commun , *d'autres tems , d'autres mœurs* : qu'en effet un caractère ne peut suffire maintenant ;

qu'il faut les avoir tous , ou ne se pas montrer , jusqu'à ce qu'on ait pu emprunter celui qui nous manque. Il n'est plus , ajoûtoient-ils , de caractère particulier , c'est celui de la Nation qui existe & le caractère de la Nation change chaque jour. Quel Auteur donc pourroit saisir ce caractère. Sa premiere scène ne seroit pas achevée , que son Héros ne seroit plus de mode. Fera-t-on des pièces d'intrigues ? Nous nous intriguons beaucoup , mais nous ne suivons jamais nos intrigues : nous n'avons point de marche régulière , vrais Caméléons , nous n'avons que la couleur de la minute. Veut-on de ces pièces à portraits ? Où sera la ressemblance ? Donnera-t-on dans la faillie ? Eh ! qui peut-être aussi faillans que nous. Les Copistes seroient trop au-dessous des originaux. Il a donc fallu un genre neuf , un genre tout neuf , qui ne ressembla à rien & qui emprunta quelque chose de tous les genres , pour nous plaire , & ce genre nous l'avons trouvé dans ce *rien* mêlé de Musique , de Vers & de Prose.

Quelques Acteurs & Actrices de l'Opéra-comique ayant passé dans la troupe

Italienne , fixerent l'Opéra-bouffon sur ce théâtre , qui venoit de donner le premier Février une premiere & unique représentation *des Bossus rivaux* , Comédie bouffonne , en deux actes , mêlée d'ariettes. Cette pièce présentée comme une bouffonnerie & comme imitation de l'Italien , n'a pu soutenir le grand jour , & la musique , quoique faite en Italie , n'a trouvé aucun partisan.

Le Mercredi trois Février , jour à jamais célèbre dans les fastes du théâtre , se fit l'ouverture du spectacle du nouveau genre , par les Acteurs réunis , dans *Blaise le Savetier & On ne s'avise jamais de tout* , précédés de la *Nouvelle Troupe* , Pièce dans laquelle l'inimitable & honnête *Caillot* a commencé à développer ses talens. L'affluence des spectateurs fut extraordinaire ce jour-là : toutes les loges étoient louées depuis huit jours , & dès le matin de la représentation les portes & toutes les avenues de ce Théâtre étoient assiégées par un concours extraordinaire de Gardes ou de personnes qui venoient s'emparer des places qui ne peuvent ni se louer , ni se retenir d'avance.

Le sujet de la Nouvelle troupe étant une espece de recrue que veut faire un Entrepreneur de spectacle, amena naturellement un compliment que le sieur *Clairval* adressa au Public au nom de ses camarades, pour obtenir son indulgence dans la nouvelle carrière qu'ils alloient courir. *Blaise le Savetier*, quoiqu'on rendit justice à la musique, parut déplacé & d'un ton trop bas pour ce théâtre. Mais *On ne s'avise jamais de tout*, où il y a de l'intrigue, de l'action, du dialogue, & dont la musique est gracieuse & naturelle, eut le succès le plus marqué. Cette circonstance peut amener bien des réflexions: car enfin le même Public qui avoit applaudi *Blaise le Savetier* sur le théâtre de l'Opera-comique, sembloit le proscrire de la scène italique, & condamner sa première opinion. Ne seroit-ce point que tacitement on seroit convenu d'un certain ton de décence & de noblesse pour chaque théâtre, qu'on n'aime pas à voir passer? Est-ce que ce qui est charmant à la Foire & sur les Boulevards, seroit déplacé aux Italiens, & ne pourroit se souffrir sur la scène Française? Cette convention

tacite est réelle , & cependant n'est pas observée dans toute la rigueur. Il existe des Pièces chez les François, qui à peine pourroient être représentées par les Italiens, & ces derniers en jouent souvent qu'il faudroit abandonner aux parades des Bateleurs.

Le Lundi 15 Février , on donna la premiere représentation d'*Annette & Lubin*, Comédie en un acte & en vers, mêlée d'ariettes & de vaudevilles ; par M. Favart. Cette pièce, dont un des plus jolis Contes de M. Marmontel a fourni le sujet, jouée par les anciens Acteurs Italiens, enleva sans contradiction les suffrages de l'assemblée la plus nombreuse & la mieux composée.

On respire lorsqu'on a à parler d'ouvrages aussi intéressans que ce dernier. Il est si facile, il est si satisfaisant de louer ce qui est bon Sous quelque classe que l'on range *Annette & Lubin*, ce sera toujours une production ingénieuse, décente, pleine d'intérêt & de conduite, digne de la plume qui l'a écrite & du génie qui en a imaginé le sujet. Je dirai plus, le Public en l'applaudissant avec transport, a moins ren-



## DE L'OPERA BOUFFON. 213

du justice à l'Auteur, qu'il n'a honoré son propre goût: il a fait voir, par la vivacité & par la continuité de ses applaudissemens, aux Poëtes de ce genre, combien il mettoit de différences entre un drame spirituel, délicatement écrit & filé avec jugement, & un monstre qui fait grimacer le rire, sans rien présenter à l'esprit & au cœur.

### Extrait d'Annette & Lubin.

#### ACTEURS.

Le Seigneur.

Le Bailli.

LUBIN.

ANNETTE.

Un Domestique.

*Le Bailli est amoureux d'Annette qui aime Lubin & qui en est aimée. Il rencontre le Seigneur du village qui s'est écarté de la chasse; il lui fait part de l'amour qu'Annette & Lubin ont l'un pour l'autre, & il en trace ainsi le portrait,*

Air: *Quand la bergere revient des champs,*

Annette, à l'âge de quinze ans,  
Est une image du printemps;  
C'est l'aurore d'un beau matin,  
Qui ne veut naître  
Et ne paroître  
Que pour Lubin.

Son tein bruni par le soleil,  
Est plus piquant, est plus vermeil.  
Blancheur de lys est sur son sein,  
Mouchoir le couvre  
Et ne s'entr'ouvre  
Que pour Lubin.

Sa bouche appelle le baiser,  
Son regard dit qu'on peut oser;  
Mais tout autre oseroit en vain,  
C'est une rose  
Qui n'est éclosie  
Que pour Lubin,

Il fait ensuite le portrait de Lubin,

Lubin est d'une figure  
Qui met tout le monde en train;  
Sa gaieté naïve & pure  
Annonce un cœur sans chagrin,  
C'est l'instinct de la nature,  
C'est le regard du désir,

Du bonheur c'est la peinture

C'est le rire du plaisir :

Il ne s'inquiète

De rien , de rien ,

Et le cœur d'Annette

Est tout son bien.

Peut-on rendre plus fidèlement la Prose de M. Marmontel ; il dit en parlant d'Annette , *Ses lèvres de rose appelloient le baiser ; son teint bruni par le soleil étoit animé de cette nuance legere de pourpre qui colore le duvet d'une pêche.* Et en peignant Lubin : *Lubin avoit cet air décidé , ouvert & joyeux , qui annonce un cœur libre & content. Son regard étoit celui du désir , son rire celui de la joie.*

Le Seigneur après quelques reflexions ordonne au Bailli de le conduire pour retrouver la chasse , & consent qu'ensuite il revienne épier les jeunes amans.

Lubin arrive portant sur sa tête un faisceau de feuillages qu'il travaille en chantant , & qu'il arrange pour achever sa cabanne. Il prépare un repas rustique en attendant le retour d'Annette qui est allée à la ville. Il s'inquiète de ce qu'elle

ne revient pas. Il l'entend, il la voit ;  
 sa joye renaît. Cette petite scène joint  
 à la délicatesse du sentiment , le coloris  
 de la naïveté. Mais il faut les écouter,  
 lorsqu'ils comparent le bonheur de la  
 vie champêtre aux prétendus agrémens  
 des personnes de la ville.

## ANNETTE

Toutes ces maisons magnifiques  
 Qu'à la Ville on trouve partout,  
 Ne valent pas nos traits rustiques.  
 Ces feuillages nouveaux sont bien plus de mon goût,  
 Que ces planchets pleins de dorure ,  
 Où l'on ne voit le bonheur qu'en peinture.

## LUBIN.

Les Grands ne sont heureux qu'en nous contrefaisant,  
 Chez eux la plus riche tenture,  
 Ne leur paroît un spectacle amusant,  
 Qu'autant qu'elle rend bien nos champs, notre  
 verdure,  
 Nos danses sous l'ormeau , nos travaux, nos loisirs,  
 Ils appellent cela, je crois, un paysage ?

## ANNETTE.

Ah ! Lubin, nous devons bien aimer nos plaisirs,  
 Puisqu'il faut tant d'argent pour en avoir l'image.

## LUBIN.

Pauvres gens ! leur grandeur ne doit pas nous tenter,  
 Ils peignent nos plaisirs au lieu de les goûter.

ANNETTE

DE L'OPERA BOUFFON. 217

A N N E T T E.

Air : *Des Fleurettes.*

Ces lits où la mollesse  
S'unit avec les maux,  
Nourrissent la paresse  
Sans donner le repos.  
Sur nos gazons l'on sommeille  
Tranquillement & d'abord.

L U B I N.

Comme on y dort ?

A N N E T T E.

Comme on y veille ?

Si ces réflexions semblent un peu trop philosophiques dans la bouche des villageois, la simplicité du style n'a pas laissé appercevoir un si beau défaut, La suite de la scène est de la plus grande naïveté. Pendant cette conversation, le *Bailli* qui est revenu, écoute nos amans, & prend le tems que *Lubin* s'éloigne & va veiller sur son troupeau, pour effrayer *Annette* par les terribles malheurs qu'attirera sur elle & sur le pays sa conduite avec *Lubin*. On doit sçavoir le plus grand gré à l'Auteur d'avoir sçu conserver le caractère de simplicité qui

*I. Partie.*

K

constitue le rôle d'*Annette*, & d'avoir en même tems sauvé l'indécence que devoient nécessairement amener ses réponses franches & sans détours. *Annette* n'est effraïé de rien. La pureté de son ame défend son esprit contre les menaces du Bailli ; mais son cœur s'ouvre à l'horreur d'être désavouée & maudite par ses enfans, quoiqu'elle ignore encore ce que c'est que d'avoir des enfans & comment elle en aura. *Le Bailli* sort. *Annette* se désespere. *Lubin* qui arrive lui demande la cause de sa douleur. *Annette* lui rend compte des discours du Bailli & de l'erreur où elle étoit, en croyant n'avoir que de l'amitié pour *Lubin*, lorsque c'étoit de l'amour. Elle exprime ses regrets par une Romance tout à fait agréable, qu'on ne peut se refuser de placer ici.

#### Romance de M. de la Borde :

*Il est dont vrai Lucile.*

Jeune & novice encore ,  
 J'aime de bonne foi ,  
 Cet amour que j'ignore  
 Est venu malgré moi.

## DE L'OPERA BOUFFON. 219

Je ne sçavois pas même  
Son nom jusqu'à ce jour :  
Hélas ! dès que l'on aime ,  
On a donc de l'amour ?

Ta voix seule me touche  
Par un charme flatteur ;  
Chaque mot de ta bouche  
Passe jusqu'en mon cœur.  
Loin de toi , ta Bergère ,  
N'auroit pas un beau jour ,  
Hélas ! comment donc faire  
Pour n'avoir point d'amour ?

Des fleurs que tu me cueilles  
Je me pare au matin ;  
Le soir tu les effeuilles  
Pour parfumer mon sein ;  
Ton soin est de me plaire ,  
C'est le mien chaque jour.  
Hélas ! comment donc faire  
Pour n'avoir point d'amour ?

Une chanson dialoguée qui suit ces trois couplets , exprime bien la simplicité des caresses des deux amans , & rien n'est plus délicat que la façon dont l'Auteur fait sentir jusqu'à quel point elles ont été. *Annette* apprend à *Lubin* que le *Bailli* lui a dit que pour rendre leur

amour légitime, il falloit se marier. *Lubin* ne demande pas mieux, mais comment s'y prendre, c'est ce qu'ils ignorent.

*Le Bailli* qui arrive, fait fuir *Annette* dans la cabanne. *Lubin* reproche au *Bailli* le chagrin qu'il cause à *Annette*. Le *Bailli* prétend l'intimider; mais *Lubin* tient ferme & veut absolument qu'il le marie avec sa chère *Annette*. La querelle s'échauffe, ils sont prêts de se battre. *Annette* sort de la cabanne pour les séparer; mais le *Seigneur* qui s'approche fait encore fuir *Annette*. *Lubin* explique avec une naïveté pleine de sentiment, son amour pour *Annette* sa cousine, & lui demande la permission de se marier & d'être heureux avec elle. Le *Seigneur* répond qu'il faut l'être avec bienséance, & que la loi le condamne. *Lubin* réclame son innocence, son amour, la bonté du *Seigneur*, il va chercher *Annette* pour l'aider à le fléchir. Le *Seigneur* frappé des graces d'*Annette*, veut entendre de sa bouche le récit de son histoire. Elle obéit.



DE L'OPERA BOUFFON. 221

Air: *Dans ma cabane obscure.*

Monseigneur, Lubin m'aime,  
Sauf votre bon plaisir;  
Moi, je l'aime de même.  
Il fait tout mon désir;  
Ensemble dès l'enfance,  
Nous étions de loisir,  
Nous fîmes connoissance,  
Sauf votre bon plaisir.

J'avois perdu ma mere,  
Je me sens attendre:  
Lubin perdit son pere,  
Je l'entendois gémir.  
Nous voilà sans famille  
Hélas ! que devenir ?  
Moi, sur-tout pauvre fille ?  
Sauf votre bon plaisir.

Le besoin, l'habitude  
Parvint à nous unir,  
Et notre unique étude  
Fut de nous secourir.  
Quel sort étoit le nôtre ?  
Nous scûmes l'adoucir,  
Nous nous aidions l'un l'autre,  
Sauf votre bon plaisir.

Le *Bailli* qui ne peut se contenir, dit  
que la terre auroit dû s'entr'ouvrir sous  
leurs pas..

Au contraire, ( dit *Annette* ), les fleurs sembloient se caresser. Le soleil auroit dû s'éclipser, ajoute le *Bailli*: au contraire, disent-ils,

Lorsqu'*Annette* est avec *Lubin*

Il fait le plus beau tems du monde, &c.

Le *Seigneur* paroît charmé d'*Annette*. Il veut lui faire faire des habits à la ville, sous prétexte qu'elle étouffe dans les siens. Manière adroite de faire entendre au spectateur l'état d'*Annette*. Le *Seigneur* ordonne qu'on la conduise au Château. Alors *Lubin* ne se connoît plus, & sort en arrachant, sans être vu, un des bâtons de la cabanne. Le *Bailli* triomphe. Lorsque ce dernier est sorti avec le *Seigneur*, *Lubin* les cheveux épars, le bâton élevé, revient conduisant *Annette*. Il l'a enlevée aux Domestiques qui la conduisoient; il la tient embrassée: rien n'est mieux dessiné que ce tableau, le pathétique de la situation attendrit jusqu'aux larmes. A la vue du *Seigneur*, il jette son bâton, il se précipite à ses pieds, il attend de lui ou la vie, ou la mort; *Annette* joint ses larmes à celles de *Lubin*: elle doit, dire

DE L'OPERA BOUFFON. 227

elle , être punie seule , puisque c'est elle qui aima la première ; ce n'est que pour *Annette* que *Lubin* craint. Ce combat est touchant , & l'ame est déchirée dans cette instant , sur-tout lorsqu' *Annette* ne craint que les reproches que lui feront ses enfans , elle ne désire de vivre qu'autant qu'ils auront besoin d'elle. Le *Seigneur* s'attendrit par degré , *Lubin* fait un dernier effort par cette tirade constamment applaudie , & rendue par M. *Caillot* avec une vérité à laquelle l'art le plus réfléchi n'atteindra jamais.

Je conviens de mon tort , mais je vous le repète ,

Monseigneur , prenez soin d'*Annette*.

S'il faut me séparer d'*Annette* absolument :

Recevez-moi soldat dans votre régiment :

pour vous , avec plaisir , j'exposerai ma vie :

Je ne veux rien de plus : *Annette* m'est ravie.

Quand il falloit applanir les chemins ,

Piocher , bêcher & faire des levées ,

Enclore vos parcs , vos jardins ,

On me voioit toujours le premier aux corvées ,

C'étoit par amitié plutôt que par devoir.

Je ne veux pas m'en prévaloir.

Mais à votre bonté si j'ai droit de prétendre ,

Qu'*Annette* seule en soit l'objet ,

Et je sentirai mieux le prix de ce bienfait.

K iv



Ah ! Monseigneur, daignez m'entendre,  
 Quand vous voyez des malheureux,  
 Vous vous intéressez pour eux :  
 Vous dites à part vous : ils font ce que nous sommes :

Oui , ces pauvres gens sont des hommes.

Ce morceau si touchant , si naturel ,  
 frappe le *Seigneur* , & le détermine ,  
 quoiqu'avec peine , à pardonner aux jeunes amans. Il dit , en s'adressant au *Bailli*.

Notes bien . . . . que je leur pardonne ;

Hélas ! pourquoi les désunir !

Vous pourrez vous aimer sans crime :

Oui , mes enfans , vous allez obtenir

Ce qui rendra votre amour légitime.

*Annette* & *Lubin* veulent témoigner leur reconnoissance au *Seigneur* , qui généreusement les en dispense , en disant que celui qui donne est plus heureux que celui qui reçoit ; il termine la pièce par la réflexion suivante . .

Du vrai bonheur voilà l'image ,

Ils jouissent de tout , en vivant simplement :

Gens de la Cour , venez au village ,

Pour connoître le sentiment.

Cette pièce charmante , jouée avec une supériorité qui n'avoit point encore eu d'exemple sur le théâtre Italien , enleva tous les suffrages , & raccommoda , avec le Dialogue mêlé de Chant, les Antagonistes de ce genre nouveau. Ils applaudiront au choix des airs , par l'analogie qu'ils ont avec les sentimens mis dans la bouche des Acteurs & qui est si parfaite qu'il semble que les paroles ne peuvent pas se passer de la Musique. On admira l'art avec lequel l'Auteur avoit su s'approprier les plus ingénieuses pensées du conte de Monsieur *Marmontel* , malgré la gêne de la Rime & de la coupe des ariettes. On lui sçût gré de ne s'être pas écarté un seul moment de cette décence , si recommandable & si négligée sur le théâtre , sur-tout dans un sujet fait pour peindre la nature dans l'ignorance & abandonnée à elle-même.

Mais comme la critique , examine avec plus de sévérité les excellens ouvrages que les médiocres , elle ne dissimula pas qu'elle auroit souhaité que les charmes d'*Annette* n'eussent pas servi de motif à l'intérêt que prend le *Seigneur* à cette jeune paysanne , dont l'en-

levement si précipité lui paroît trop cruel. Elle ne voudroit pas que l'Ariette *Ah! pauvre Annette*, fut travaillée dans le goût Italien, qui, à tous égards, n'est pas le ton de la nature : elle blâma dans le morceau que chante *Lubin*, aucun danger ne m'étonne, sur moi que le ciel tonne, &c. Cette imitation du bruit du tonnerre & celle de l'effervescence du sang sur le mot, *bouillonne*. Ces deux endroits, dit-elle, sont des beautés d'autant plus déplacées, qu'ils s'éloignent du ton simple qui caractérise la Musique de cette pièce. Legers défauts qui n'empêcheront pas qu'*Annette & Lubin* ne soient une Comédie pleine de sentimens, de délicatesse & de goût. Une question reste indécise : c'est de sçavoir, qui du mérite de la pièce ou du talent des acteurs, a le plus contribué au succès.

Tandis qu'*Annette & Lubin* de M. Favard attiroient tout Paris au théâtre Italien ; M. Marmontel revoyoit son conte & en composoit une Pastorale, qui fut représentée sur un théâtre de société, & qui fut ensuite imprimée. M. Favart s'étoit permis l'épilogue de

l'enlèvement d'*Annette* qui n'est point dans le Conte, & c'est, sans doute, à cette situation intéressante qu'il doit le succès prodigieux de sa Pièce. M. *Marmontel* a suivi scrupuleusement son conte. Riche de ses propres pensées, il les a employées avec délicatesse, choix & ménagement: ce sont presque toujours les mêmes idées, que s'étoit appropriées M. *Favart*. Il est bon de les remettre sous les yeux du Lecteur, il verra avec satisfaction comment deux plumes élégantes arrivent au même but par des routes différentes.

Extrait d'*Annette & de Lubin*,  
pastorale par M. *Marmontel*,  
mise en musique par M. de la  
Borde.

*Annette & Lubin* chante les agréments  
de la campagne & plaignent le sort des  
habitans de la ville.

#### L U B I N.

Ils ont beau décorer les murs de leurs prisons,  
Ces tapis dont on fait une rare merveille.

K. vj.

Ne valent pas nos lits de fleurs & de gazons.  
Comme on y dort.

## ANNETTE.

Et comme on s'y réveille !.

C'est pour nous que les oiseaux  
Forment un si doux ramage ;  
Du ciel la brillante image  
Pour nous se peint sur les eaux.  
Pour nous le zéphir volage  
Fait badiner le feuillage  
De ces jeunes arbrisseaux.  
C'est pour nous que la nature  
Renouvelle sa parure ,  
Et rajeunit sa beauté :  
La ville en a la peinture ,  
Et nous la réalité.

## LUBIN.

Juge Annette , juge combien  
Nous devons aimer notre asyle ;  
Nous avons le plaisir pour rien ;  
Et l'ennui s'achete à la ville.

Le Seigneur étant à la chasse ; ren-  
contre *Annette* , la trouve jolie & lui  
demande si elle ne seroit pas bien aise  
de quitter l'humble état de bergère. *An-*  
*nette* lui répond.

Quand le jour coule sans ennui ,  
Quand la nuit se passe en beaux songes ;



Quand le réveil mène avec lui  
Des biens plus doux que ses mensonges,  
Quand le plaisir est toujours pur,  
Et la peine toujours légère,  
Est-ce un malheur de vivre obscur;  
Et doit-on plaindre une bergère ?

Le *Bailli* amoureux d'*Annette*, lui  
donne des scrupules sur ce qu'elle aime  
son cousin, Qu'y voyez-vous d'étrange,  
demande *Annette* ?

LE BAILLI.

J'y vois, j'y vois de quoi faire pâlir le jour.  
Quoi ? la terre à vos pieds ne s'est pas entr'ouverte ?

ANNETTE.

De fleurs tous les matins nous la voyons couverte.

LE BAILLI.

Le Ciel n'a pas tonné sur vous ?

ANNETTE.

Il tonne quelquefois, mais ce n'est pas pour nous.  
Nous ne méritons pas que pour nous le Ciel tonne.

LE BAILLI.

Chaque mor qu'elle dit m'étonne !  
Le Ciel est irrité.

ANNETTE.

De quoi ?

# HISTOIRE LE BAILLI.

De vos penchans,

ANNETTE.

Ils ne font de mal à personne.

Le Ciel ne hait que les méchans. &c.

Malgré toute ces reparties, *Annette* ne laisse pas d'être effrayée des menaces du *Bailli*. Elle témoigne sa crainte à *Lubin*, qui tâche de la rassurer.

Un crime (lui dit-il) est de donner la mort;  
Mais ce n'en est pas un que de donner la vie.

Reviens à toi ;

Ecoute-moi.

Oui , toujours tu me sera chère ,

Et comme moi mon enfant t'aimera ;

Il t'aimera , je suis son pere ;

Mon enfant me ressemblera :

Et si le Ciel est en colere ,

L'innocence l'appaisera..

Le *Bailli* fait de nouveaux efforts qui allarment, de plus en plus *Annette*. Elle déclare à *Lubin* qu'elle n'a plus le même plaisir à le voir. *Lubin* lui demande si elle haitra son enfant.

DE L'OPERA BOUFFON. 231

ANNETTE. *vivement.*

Ah ! j'espere.

Qu'il me sera permis de l'aimer celui-là :

De nourrir mon enfant , de lui donner la vie.

Qu'il me laisse après cela ,

Qu'il me méconnoisse & m'oublie ,

Sa mere , en expirant , le lui pardonnera.

Ah ! que ce nom de mere est tendre !

Qu'il a de douceur & d'appas !

Mon cœur ému ne peut l'entendre

Sans un trouble charmant que je ne conçois pas.

Quand je le prononce , il me semble

Que le Ciel se laisse calmer ,

Qu'il me pardonne de l'aimer ,

Et nous permet de vivre ensemble.

*Lubin* saisit cet instant d'attendrisse-  
ment pour représenter à *Annette* qu'il  
n'y a rien de criminel dans leur con-  
duite , ce qui donne lieu aux couplets  
suivans.

En paissant l'herbe fleurie ,

Nos troupeaux dans la prairie

Se plaisoient à se mêler :

Je dis laissons-les aller.

Dans la même bergerie.

Il n'en souvient ; je ne vois jusques-là

Rien l'ombre de mal à cela.

Pour te donner de l'ombrage,  
 Te garantir de l'orage,  
 J'élevai cette maison,  
 Et dans la belle saison  
 Tu logeas sous ce feuillage.  
 Il t'en souvient. Je ne vois jusques-là  
 Pas l'ombre de mal à cela.

Quand la douce nuit ramène  
 Le repos après la peine,  
 Sur mon sein tu te penchois.  
 Tu dormois, jé m'approchois  
 Pour respirer ton haleine;  
 Il t'en souvient. Je ne vois jusques-là  
 Pas l'ombre de mal à cela.

Si quelquefois, ma Bergère,  
 Une caresse légère  
 Interrompoit ton sommeil,  
 Tu pardonnois au réveil  
 La faute qui m'étois chère.

### ANNETTE.

Il m'en souvient; je ne vois jusques-là  
 Pas l'ombre de mal à cela.

La frayeur que le *Bailli* a faite à ces  
 amans, les obligent à avoir recours au  
*Seigneur*, qui se fait raconter leur his-  
 toire.

LUBIN.

Nous nous aimions dès l'enfance ;  
 Et quand on se voit souvent ,  
 L'on grandit sans qu'on y pense ,  
 L'on se croit toujours enfant.  
 Hélas ! comme le tems passe !  
 Un jour n'étoit qu'un instant.  
 Monseigneur , à notre place ,  
 Vous en auriez fait autant.

ANNETTE.

Je me trouvois orpheline ,  
 Il se trouvoit orphelin :  
 Il consolait sa cousine ,  
 Je consolais mon cousin.  
 A la fin le cœur se lasse  
 De se plaindre à chaque instant.  
 Monseigneur , à notre place  
 Vous en auriez fait autant.

LUBIN.

Nous nous voyons seuls au monde ,  
 Aucun ne pensoit à nous :  
 Et dans cette paix profonde ,  
 Tout nous disoit AIMEZ-VOUS.  
 Que voulez-vous que l'on fasse ,  
 Tête-à-tête à chaque instant !  
 Monseigneur , à notre place  
 Vous en auriez fait autant.

## ANNETTE.

Le plaisir, la solitude.  
 Le penchant & la pitié,  
 Nous ont fait une habitude  
 D'une si douce amitié.  
 Je n'ai point un cœur de glace,  
 Et mon Lubin m'aimoit tant?

## ENSEMBLE.

Monseigneur à notre place,  
 Vous en auriez fait autant.

Le *Seigneur* touché de l'innocence de ces jeunes amans, leve tous les obstacles que le *Bailli* opposoit à leur mariage, qui termine la pièce.

Il y a moins d'action dans cette Pastorale que dans celle de M. Favart, & par cela même, elle est peut-être moins théâtrale; mais outre le mérite de l'invention, qui appartient à M. Marmon-tele, la délicatesse du style, le choix spirituel des pensées, le ton de sentiment qui régné dans cet ouvrage, en rendront toujours la lecture intéressante & agréable. Il seroit bien à souhaiter que le génie créateur des Contes Moraux, employa la magie qui les lui a fait écrire, à nous les rendre en action.

Trente représentations n'avoient rien diminué de l'empressement du Public pour *Annette & Lubin*, lorsque les Comédiens Italiens jugèrent à propos de la laisser reposer. Ils préparoiient des nouveautés, & le vuide qu'occasionna l'interruption d'*Annette* fut remplie par quelques anciennes Pièces de l'Opéra-comique.

Le 19 Mai, les Comédiens donnèrent la première représentation du *Procès* ou de la *Plaideuse*, Pièce en trois actes, mêlée d'ariettes par M. Favart, musique de M. Duni. Le succès de cet ouvrage fut assez indécis le premier jour. Quelques détails parurent agréables: on applaudit à plusieurs ariettes ingénieuses, & l'on trouva que la totalité de la musique ne démentoit pas l'idée qu'on avoit prise du vrai talent de M. Duni pour cette sorte de composition. On fut tout charmé de voir un étranger raisonner si bien notre langue & y adapter ses notes avec autant de goût & de précision.

La Pièce eut encore plus de succès les cinq représentations suivantes, après lesquelles les Auteurs jugèrent à propos de la retirer.

Le 3 Juin, on donna *l'Amant Corsaire*, (sujet tiré du conte intitulé le *Calendrier des Vieillards*) en deux actes mêlés d'ariettes, musique de M. le Marquis de la Salle. Cette Pièce a été retirée par les Auteurs après deux représentations, sans y avoir été obligés par le Public, qui avoit applaudi à plusieurs ariettes, lesquelles avoient parues faire beaucoup de plaisir, toute la musique de cette Piece ayant été fort bien reçue.

Le 8 Juiller, les Comédiens représentèrent pour la première fois *Sancho Pança dans son Isle*, intitulé *Opéra Bouffon*, par M. Poinfinet le jeune, musique de M. Philidor.

M. Poinfinet, dans une note, ne se dissimule point combien le sujet de Sancho Pança a été traité de fois, & combien infructueusement il l'a été : mais il fonde ses espérances, & avec raison, sur l'harmonieuse musique de son Colleague; & il a la juste modestie de lui attribuer tout le succès de son ouvrage. Dans une épître qu'il adresse à M. Sedaine, après avoir dit qu'il vaut mieux amuser le Public par un Opéra Bouffon, que de l'ennuyer par une Tragédie.



die, il apostrophe ainsi l'immortel Moliere.

Tu le pensois ainsi, divin Moliere,  
 Sur la seule nature attachant tes regards,  
 Tu faisissois partout son caractère,  
 L'art de la peindre est l'art de plaire,  
 C'est le secret de tous les arts.

On ne disputera certainement pas à M. Poinfinet que Moliere n'ait été le peintre de la nature & des mœurs ; mais on ne voit point quelle analogie cette vérité peut avoir avec *Sancho Pança*. Les proverbes connus de l'*ami Sancho*, ne peuvent entrer en comparaison avec les bouffonneries créées du Fagotier de Moliere. Il est bien différent de répéter des proverbes ou de donner lieu à des proverbes.

### Extrait de Sancho Pança.

#### A C T E U R S.

SANCHO PANÇA, Gouverneur de l'Isle.

THERESE PANÇA, sa femme.

LOPE TOCHO, son gendre futur.

TORILLOS, homme de confiance du Duc.

JULIETTE, jeune fille.

Dom CRISPINOS, amant de Juliette.

Le Docteur TIRTEO. FUERO, Médecin.

Une Bergère.

Un Payfan.

Un Procureur, une Gouvernante, un Barbier, &c

Il seroit insipide de remettre sous les yeux du Lecteur le sujet de Sancho. On sçait que pour divertir un Duc & une Duchesse, on lui fait accroire qu'il est nommé au gouvernement de l'isle de Barataria. Son caractère est consacré dans l'histoire de *Dom Quichotte*, l'Auteur n'a dû ni n'a voulu s'en écarter, & quoi qu'à une représentation du *Sancho* de Dufreni, lorsqu'au troisième acte, le Duc dit, *Je commence à être las de Sancho*, un plaissant du parterre ait répondu, *Et moi aussi*. M. Poinfinet n'a pas craint d'exposer son héros à cette petite mortification. Voyons comment il traite cette matiere où ses prédécesseurs n'ont rien laissé à glaner.

*Thérèse Pança* ouvre la scène avec *Lope Tocho* son future gendre. *Lope* lui explique le tour que le Duc joue au bon homme *Sancho*. *Thérèse* n'en veut rien croire, lorsqu'elle examine la beauté des appartemens du château; elle sçait que son mari s'est amouraché d'une petite fille, & elle se prépare à faire tapage si elle la rencontre. Cependant elle promet à *Lope* qu'il épousera sa fille. Une ariette lui sert à expliquer avec quelle

union elle a toujours vécu depuis quelle est l'épouse de *Sancho*.

*A R I E T T E.*

Il falloit le voir au village,  
Quand il sortoit du cabaret,  
Il étoit yvre, il faisoit sage.  
Ah ! quel tourment pour moi c'étoit !  
Passe encor si quelques taloches  
Eussent fini le différend.  
On n'a pas ses mains dans ses poches,  
Pif, paf, on les donne, on les rend.  
Quand rien n'arrête la besogne,  
Et qu'un mari fait son devoir,  
Si pendant le jour on se grogne,  
On se raccommode le soir.

*Lepe Tocho* prétend que les grands Seigneurs bâillent & dorment dans leurs châteaux; mais lorsqu'il sera marié, il veut qu'on rie dans sa métairie.

Il est assez singulier que ces personnages, qui, en prose s'expriment en patois payfan, parlent passablement le François en vers, à l'exception de quelques lettres oubliées expiées pour faire la mesure.

Arrive *Sancho* entouré de domestiques qui le fatiguent à force de révérences. Il est surpris de trouver sa fem-

me qui lui annonce conjointement avec *Lope Tocho*, le motif de leur visite. Il s'agit du mariage de la petite *Sancha* *Sancho* s'estomaque avec raison, qu'un paysan ose jeter les yeux sur la fille d'un Gouverneur. Il débite force proverbes qui lui sont rendus par sa chère épouse avec usure ; *Sancho* déclare ainsi sa volonté & ses espérances.

Je veux que *Sancha* brille

Et fasse honneur

A ma famille :

Qu'on dise, c'est la fille

De Monseigneur

*Sancho* Pança, le Gouverneur :

Quel honneur

Pour ma famille.

A la suite on verra

Des laquais, des pages :

Dans les plus riches équipages,

Ma fille brillera :

Grands yeux ouverts, bouche béante,

Tout le peuple demandera

Quelle est cette Infante ;

On lui répondra :

C'est la fille, &c.

A la Cour elle paroîtra,

Le Roi lui-même ira la prendre ;

La

## DE L'OPERA BOUFFON. 24

La Reine l'embrassera ,  
Chaque courtisan enviera ,  
Le bonheur d'être mon gendre ,  
Et celui du Papa .  
Chacun dira :  
C'est la fille , &c.

La querelle continue, *Thérèse* touche quelques mots de l'amour de *Sancho* avec une jeune fille, ce qui intrigue beaucoup notre Gouverneur. *Lope Tocho* lui déclare qu'il sera trop heureux de venir les retrouver, lorsqu'il quittera son prétendu gouvernement. *Sancho* promet que si cela arrive, il lui accordera sa fille. *Thérèse* & *Tocho* sortent.

*Torillos*, ce confident du Duc vient annoncer les habitans de l'Isle qui veulent voir leur Gouverneur. *Sancho* aimeroit mieux dîner. Après le chœur des habitans, *Torillos* lui dit qu'une jeune fille demande à lui parler. C'est sa petite *Juliette*, il n'en sauroit douter : il congédie ses courtisans, & il prie *Torillos* de lui faire servir tout de suite à dîner. *Torillos* sort pour aller avertir la femme de *Sancho* & le Duc, des premières actions du Gouverneur.

I. Partie.

L

Il est à supposer que *Juliette* a déjà fait connoissance avec le Gouverneur , qui lui a promis de la faire ~~seine~~ : elle a un amant qu'elle n'aime point , parce qu'il ne sçait que crier & se battre , & elle voudroit être mariée pour n'être plus obligée à garder la maison. *Sancho* lui demande si elle n'a jamais de divertissement : elle répond *pas du tout...* Si fait , pourtant. Quelquefois... Tenez, par exemple.

### A R I E T T E.

Je vais seulette en mon jardin  
Y cueillir l'œillet & la rose ,  
A mon gré j'en pare mon sein ,  
De chaque fleur ma main dispose ;  
Mais je sens bien , je sens très-bien  
Qu'il me manque encor quelque chose.  
J'entends mon perroquet mignon  
Qui me dit baise-moi , je t'aime :  
Ma bouche lui répond de même ,  
Nous répétons à l'unisson ;  
Baise-moi , baise-moi , je t'aime.  
Je me plais à cet entretien ,  
Sans en trop démêler la cause ;  
Son plaisir augmente le mien ,  
Sur mon sein souvent il repose ;

Mais je sens bien, je sens très-bien

Qu'il me manque encor quelque chose.

*Sancho* propose à *Juliette* de rester avec lui; il espere qu'ayant été fait Gouverneur cette année, il sera veuf la suivante. *Thérèse* qui a entendu cette dernière phrase, n'est pas du même avis. Elle menace son cher mari & veut étrangler *Juliette*. Le fameux Dom *Crispinos* amant de la jeune fille, arrive en vrai spadassin: il renvoie sa chère *Juliette*. *Thérèse* veut rester; mais *Lope Tocho*, qui a intérêt que *Sancho* & *Crispinos* soient seuls, l'oblige à le suivre.

On ne doit pas chercher à analiser la scène de ces deux braves, qui n'est qu'une copie décosue de la situation où se trouvent Pasquin & Crispin au quatrième acte de l'Obstacle imprévu, Comédie de Nericault Destouches.

Lorsque amicalement les deux champions se sont séparés, *Sancho* songe à son dîner & chante l'Ariette suivante.

### AR I E T T E.

Je suis comme une pauvre boule

Dont les enfans font pour jouer;

Petit & grand, comme il lui plaît,

La pousse, la chasse, la roule,

L'un la pousse, l'autre la roule  
 Sur un terrain facile & doux.  
 Soit qu'elle coule, & se promène  
 Soit à travers mille cailloux,  
 Qu'elle se heurte & les entraîne;  
 Ce sont toujours tourmens nouveaux.  
 L'un la pousse, l'autre la roule,  
 Jamais, jamais la pauvre boule  
 Ne reste un moment en repos.

Le malin *Torillos* fait semblant d'accourir pour défendre *Sancho*. Il craint qu'il ne soit blessé; il amène un Médecin. *Sancho* demande à dîner. Le Médecin ordonne un verre d'eau. *Sancho* veut qu'on lui donne à manger, mais *Torillos* lui annonce que ses gardes viennent d'arrêter une bergère & un fermier qui se disputoient, qu'ils vont venir plaider leur cause & qu'il faut qu'il soit à jeun pour les juger.

La Bergère se plaint dans une Romance que le fermier lui a pris son bouquet & un baiser. Dans une autre Romance, le fermier explique comment l'affaire s'est passée & prétend qu'il n'y a eu de témoin que l'amour. *Sancho* qui voit sortir un mouchoir de la poche du fermier, lui ordonne de le donner à la



Bergère en réparation de l'outrage qu'il lui a fait, la jeune fille le reçoit & le met sur son col; ensuite *Sancho* commande au *Fermier* de reprendre son mouchoir de force ou de gré. Le *Fermier* fait de vains efforts pour l'arracher à la bergère & alors *Sancho* juge ainsi la cause. *Ma petite poulette, si vous aviez défendu ce matin votre bouquet, comme vous venez de défendre ce mouchoir, à coup sûr, il ne vous l'auroit pas pris.*

*Sancho* se ressouvient qu'il n'a pas dîné, il veut que l'on serve, mais *Torillos* lui apporte une lettre de son maître D. Quichotte, par laquelle il l'instruit que les enchanteurs & les voisins de son isle, veulent la nuit même s'en emparer, ainsi que de sa personne. *Sancho* voudroit bien fuir; on espere en sa valeur, mais *Sancho* n'est qu'un poltron, quand il a l'estomac vuide. Enfin on sert Monseigneur.

Tout ce qu'on présente sur la table est desservi par ordre du docteur, sous prétexte que le mets est dangereux pour la santé. Un bruit de tambour se fait entendre. Ce sont les ennemis qui ravagent l'isle. On va rassembler les gardes

du Gouverneur & chercher ses armes. Il reste seul. Après une longue complainte, l'ami *Sancho* trouve un gigot, l'emporte, & se cache sous la table pour le manger. *Torillos* revient avec les armes. Les ennemis sont arrivés. *Thérèse* paroît suivie d'une troupe de payfans de la manche. *Sancho* ne veut point qu'on l'arme, il se range du côté de sa femme, il renonce à son gouvernement, & accorde sa fille au bon *Lope Tocho*. Un déluge de proverbes termine la Pièce.

Monsieur Poinfinet a prevenu une partie des critiques qu'on pouvoit faire de son ouvrage, en avouant dans la notice qu'on a déjà citée que le sujet de *Sancho* avoit été précédemment traité nombre de fois infructueusement par différens auteurs. On ne peut aujourd'hui lui reprocher que d'avoir fait cette dernière tentative, sans s'être donné la peine de rajeunir ce sujet usé. On cherche & l'on ne trouve pas le *Sancho* de *Cervantes* dans cette nouvelle production.

La musique de *Sancho* est digne de la célébrité de son auteur: on y remarque la touche fière & sçavante de M. Philidor, & cette harmonie qui caractérise ses autres ouvrages.

## DEL'OPERA BOUFFON. 247

Le 22 Juillet , on donna la première Les Sœurs  
représentation *des Sœurs Rivaies* , Co- Rivalles.  
médie en un acte , mêlée d'Ariettes ,  
paroles de M. de la *Ribardiere* , musi-  
que de M. *Desbrosse* , Acteur de la Comé-  
die Italienne.

Le plan de cette Pièce a peu coûté  
à l'Auteur : il en a trouvé l'idée dans  
les trois freres rivaux du Théâtre fran-  
çois : voici comment il se l'est appro-  
priée.

*Colette & Babet* , fille de *Lucas* ,  
riche Fermier , ont pour amans deux  
freres Officiers d'un Régiment en gar-  
nison dans le pays , & nommés *Dori-*  
*mon*. les deux freres ne se sont com-  
muniqué ni leur amour, ni leur projet.  
Ils ignorent qu'ils sont amans des deux  
sœurs , & chaque sœur ne sçait pas que  
son amant a un Frere .

Les deux *Dorimon* ayant écrit cha-  
cun à leur maîtresse , & ayant signé la  
lettre de leur nom ; il est arrivé que les  
deux lettres sont tombées entre les mains  
de *Lucas* , qui ne sachant pas la double  
intrigue ouvre la scène , en faisant des  
reproches à ses filles sur leur imprudence  
d'aimer toutes deux un officier , qui ne

cherche qu'à les tromper; ce qu'il prouve en faisant voir les lettres qui a interceptées & qu'il croit de la même personne. Lorsque *Lucas* est sorti, les deux sœurs raisonnent sur cette aventure & persuadées qu'elles aiment le même *Dorimon*, elles se traitent en rivales. L'Ariette qui commence par ces mots.

Ma chere sœur,  
Quelle est votre erreur,  
C'est moi, c'est moi qu'on aime,

Cette Ariette, dis-je, a fait grand plaisir par sa simplicité; le chant en est agréable.

La sœur aînée se retire, & tandis que la cadette s'occupe à réfléchir : *Dorimon* le jeune arrive, elle se plaint de sa prétendue infidélité. *Dorimon* se justifie. Cette scène est interrompue par l'arrivée de *Lucas*, conduit par l'autre sœur : l'amant se sauve, *Babet* reste seule exposée aux réprimandes de son pere qui l'amene avec lui. *Colette* qui est restée, se promet bien de pousser, aussi loin qu'elle pourra, sa vengeance contre sa sœur. Lorsque *Dorimon* l'aîné

arrive , *Colette* croyant que c'est lui qu'elle a vu parler à *Babet*, lui reproche amèrement son infidélité. *Dorimon* ne sachant ce qu'on veut lui dire , est prêt à se fâcher à son tour ; lorsque *Lucas* revient une seconde fois , conduit par *Babet* , qui prend ainsi sa revanche du tour qu'on lui a joué à elle-même. *Babet* reconnoît sa méprise & soutient à son pere que ce n'est pas là *Dorimon*. *Colette* & *Dorimon* soutiennent le contraire : ainsi *Lucas* ne sçait plus qu'en croire. Tout s'éclaircit & la Pièce finit par le mariage des amans.

Le succès de cette bagatelle , qui n'a de mérite dans la marche & dans la diction , que celui que lui prête son original , prouve qu'il n'est plus rien d'impossible à la musique dans ce siècle : en effet , celle-ci est agréable , les airs se retiennent aisément , ils sont simples & faits avec goût ; les paroles ne sont point étouffées sous le poids du travail musical dans les accompagnemens ; enfin cette musique n'est pas sçavante , mais elle est gracieuse , & ce genre ne seroit peut-être pas le moins propre à rendre l'action de la scène.

La Nou-  
velle Italie.

Avant la représentation des *Sœurs Rivalles*, on avoit risqué sur le même théâtre une Pièce de M. Bibiena, intitulée la *Nouvelle Italie*, en trois actes en prose Italienne & François, mêlée d'ariettes & de spectacles. Cette Pièce héroi-comique ne tient au genre dont nous rendons compte, qu'en ce qu'il s'y trouve des ariettes Italiennes & Françoises. La première est tiré de l'Opera de *Caton d'Utique*, du célèbre Abbé *Métastasio*, dont M. Duni a composé la musique en Italie, & qui est encore entendue avec admiration. Les deux suivantes sont du même Compositeur. L'ouverture, la tempête, les autres symphonies & le récitatif du troisième acte sont de M. Rigade, jeune Artiste qui commence à se distinguer. L'air *No che fardo a voi m'ei non sarai*, est de *Traëtta*.

Pour juger sainement de ce drame, il faudroit oublier l'ordre & la régularité qu'exige la Scène François; avoir une connoissance exacte de la langue Italienne & s'être accoutumé depuis longtems à ce passage subit de la déclamation au chant, & de l'Ariette au

dialogue ordinaire, disparate qui nuit toujours à l'intérêt. Malgré ces défauts, qui n'existent peut-être que pour nous, les Spectateurs qui possèdent les deux langues ont loué la contexture de la Pièce & le Public s'est réuni pour applaudir aux talens de Mademoiselle Picinelli & à la sublime composition de M. Duni.

Malgré la prédilection du Public pour Le Roi &  
le Fermier les Pièces à Arriette, les connoisseurs sentiroient que ce nouveau genre pouvoit être annobli: mais aucun Auteur n'osoit franchir le pas. Une intrigue commune, mais plaisante, des caractères forcés & choisis dans la condition du bas peuple, un style épigrammatique ou équivoque, voilà les matériaux qu'on doit employer, disoit-on, dans ces drames dont la musique fait le principal & seul ornement: quiconque prétendrait y jeter de l'intérêt, de la noblesse, des sentimens, encourrera les risques d'une chute honteuse: le but est d'exciter le rire & de flatter l'oreille; toute autre tentative seroit infructueuse. D'autres, au contraire, sans se faire illusion sur le bisarre assemblage du dialogue chanté, & du dialogue parlé, soutenoient qu'il n'y avoit rien

qui ne fût du ressort de ce genre mixte, lorsqu'il seroit traité par deux Artistes qui s'appliqueroient à connoître & à rendre les mouvemens de l'ame & les nuances des passions: qu'alors on banniroit le genre bas & triviale, pour parler à l'esprit & au cœur.

Monsieur *Sedaine*, peu en orgueil de ses premiers succès, & au dessus de cette petite vanité qui sèche & éteint les talens, reconnut la solidité des réflexions dont on vient de rendre compte. Il conçut qu'on pouvoit sans honte s'exposer à une chute; mais qu'il seroit même glorieux d'ouvrir une carrière où l'on présuinoit qu'il étoit impossible de se soutenir. La traduction d'un Drame Anglois, qui lui tomba alors entre les mains, lui fit naître l'idée d'un sujet noble, intéressant, & qui par le jeu contrasté des passions & des situations, prêteroit à l'art du Musicien, sans diminuer la chaleur de l'action ni couper le fil de l'intérêt.

La première difficulté s'évanouit aisément sous la plume de Monsieur *Sedaine*: la seconde offroit plus d'embarras. Où trouver un Musicien, un grand Artiste qui osa risquer un genre aussi nouveau



en musique ? c'est ce qu'entreprit Monsieur *de Monigny* & le succès le moins contesté, a couronné ces deux amis. Ils ont fait connoître à leurs confrères, avec quelle union les Poètes & les Musiciens doivent se prêter mutuellement des secours, s'ils veulent obtenir les suffrages des connoisseurs & de la Multitude, qui n'attend que leur décision pour fixer son jugement ? C'est à cette précieuse union que nous devons l'agréable Pièce du *Roi & son Fermier*, dont on va donner l'extrait ? Cette Pièce sage, décente & d'une morale pure, est un modèle de diction & de musique analogue au sujet qui y est traité.

Extrait du *Roi & du Fermier*.

ACTEURS.

Le Roi.

LUREWEE.

Un Courtisan.

RICHARD, Fermier, Inspecteur des gardes-chasse, & amant de Jenny.

La mere de Richard.

BETSY, sœur de Richard.

JENNY, nièce de la mere & amoureuse de Richard.

RUSTAUT.

CHARLOT.

MIRAUT.

} Gardes-chasse.

## La scène est en Angleterre.

Les premier & second actes sont dans une forêt, & le troisiéme est dans la maison du Fermier.

*Richard*, fils d'un fermier, inspecteur des chasses de la forêt de Chéroud, a reçu de son pere la meilleure éducation. Il a étudié, il a voyagé, & de retour dans la ferme, après la mort de son pere, il est devenu amoureux de *Jenny* sa petite Cousine qui, orpheline dès son bas age, a été élevée dans la maison: il est sur le point de l'épouser, quoiqu'elle n'ait pour toute dot qu'un troupeau qu'elle conduit elle-même aux champs.

Un jeune Milord, nommé *Lurewel*, qui, suivant l'usage des Seigneurs Anglois, avoit aussi voyagé, mais qui n'avoit rapporté de ses voyages que des vices & des ridicules, possédoit un Château, dans les environs de la ferme de *Richard*, où il faisoit sa résidence. Il devient amoureux de *Jenny*. Embarrassé comment il s'y prendra pour la séduire, il imagine de faire détourner pas ses gens, dans les cours du Château, le

trouveau de la jeune bergere. Il lui fait insinuer d'aller demander justice au Milord, qui certainement lui fera rendre ses brebis. Elle y court mais loin de trouver dans Milord un Seigneur juste & bienfaisant, elle ne paroît que devant un vil suborneur, qui se sert de tous les moyens pour corrompre son innocence. Il lui déclare son amour, il lui offre son cœur : il croit l'éblouir, en faisant briller de l'or à ses yeux. Il la prie, il la presse, il la menace : mais un ordre du Roi qui oblige Milord de monter à cheval & de joindre sa Majesté à la chasse, sauve l'honneur à cette innocente victime. Cependant Milord ne perd pas son dessein de vue : il confie *Jenny* à une de ces femmes, dont l'emploi chez les gens riches est si deshonorant & si bien payé. Cette femme après avoir fait jouer vainement tous les ressorts de la séduction, l'enferme dans un cabinet à rez-de-chaussée, qui donne sur les fossés du Château. *Jenny* capable de tout hasarder pour se sauver, en mesure des yeux la profondeur, détache des rideaux, les noue, les attache à la fenêtre, se glisse en bas, & elle est bientôt en sûreté chez la mere de Richard.

Tout ceci s'est passé dans la matinée qui précéda l'ouverture de la scène. *Richard* entre, tourmenté par son amour & par sa jalousie : il vient d'apprendre, que *Jenny* est avec son troupeau chez *Milord Lurewel*. Il exprime ainsi son trouble.

### ARLETTÉ.

Je ne sçais à quoi me résoudre,  
Je ne sçais où porter mes pas;  
Ce malheur est un coup de foudre  
Pour moi pire que le trépas.

Partout où je porte ma vue,  
En proie au chagrin qui me tue,  
Je sens que mon ame éperdue  
Veut choisir & ne le peut pas.

Je ne sçais à quoi, &c.

Si j'allois... non... doute cruel!  
Quoi douter?... je n'ai plus de doute,  
Je sens trop ce qu'il m'en coûte.  
Oui, je veux à l'instant... O Ciel!

Je ne sçais à quoi, &c.

Les gardes arrivent : *Richard* leur demande si le Roi est à la chasse. Ils l'ignorent. Il voudroit sçavoir comment le Roi

est mis, il n'en a jamais vû; on sent qu'il a son dessein. Pas un mot d'inutile dans cette scène. Tout y prépare l'action qui se développera ensuite. On prévoit dès lors que le tems se tournera à l'orage & cet orage est le nœud de la Pièce.

*Bessy* vient appeller son frere. *Richard* la reçoit brusquement & la petite fille se retire en pleurant. L'Inspecteur des chasses distribue ses gardes de façon à empêcher le ravage que peuvent faire les Braconniers pendant la nuit. Il reste avec un seul à qui il fait part de ses soupçons sur la conduite de *Jenny*. Ce garde lui répond.

### A R I E T T E.

Ami laisse-là la tendresse,  
Elle ne donne que du chagrin;

Une pinte de vin  
Vaut mieux qu'une maitresse.  
Etre sans cesse à désirer,

A soupirer,  
Craindre, trembler,  
N'oser parler,  
Faire le sot,  
Fi, si, si.

Ami, laisse-là la tendresse, &c.

*Richard* n'est pas d'humeur à entendre

## 258 HISTOIRE

des plaisanteries, il envoie le garde à son poste & se livre seul à ses inquiétudes.

### ARIETTE.

D'elle-même

Et sans effort,

Elle va chez ce Milord.

Dieux ! se peut-il que je l'aime ,

Se peut-il que je l'aime encore ?

Quoi ! ma Jenny, si douce, si timide,

Quoi ! ma Jenny pourroit être perfide !

Non, je ne le croirai jamais.

Mais, ... ? Mais

D'elle-même, &c.

Hier'en me serrant la main ,

Elle me dit, Richard, demain

Nous nous verrons au point du jour,

Que n'en puis-je hâter le retour !

Non, non je ne croirai jamais .

Mais... ) Mais

D'elle-même, &c.

Pendant cette Ariette Jenny & Betsy ont paru à travers les arbres. Elles n'osent approcher; cependant Jenny s'est justifiée dans l'esprit de la mer: de Richard. Betsy, en tremblant se détache & vient

parler à son frere, elle prononce le nom de *Jenny*. A ce nom *Richard* presse sa sœur de s'expliquer : *Betsy* ne le peut, elle sanglote, elle ne peut achever son discours. Ce duo est charmant & bien caractérisé. Tout y peint avec une vérité singuliere & les pleurs de *Betsy* & l'impatience de *Richard*. Enfin la timide *Jenny* se présente aux yeux de son amant. Elle fait connoître son innocence avec une simplicité qui ne laisse rien à désirer. Une Ariette qui est maintenant dans la bouche de tout le monde, prépare leur réconciliation.

## A R I E T T E.

Ce que je dis est la vérité même,  
Tous les trésors de l'univers,  
N'ont de valeur que par l'objet qu'on aime,  
Que par la main dont ils nous sont offerts.

Un bouquet qui n'est qu'un brin d'herbe  
Donné par toi toucheroit plus mon cœur,  
Il seroit un don plus superbe,  
Il seroit plus mon bonheur.  
Ce que je dis, &c.

L'orage qui est annoncé au commencement de la Pièce, prend de nouvelles

forçes & oblige *Jenny, Bessy & Richard* de se retirer.

La symphonie qui lie le premier acte au second, a exprimé les différens effets de l'orage, la dispersion de la chasse, le bruit des cors. Deux d'entre les gardes qui ont été guetter les braconniers, ayant entendu tirer un coup de fusil, se prennent mutuellement pour le téméraire qui a tiré. L'un informe son camarade qu'on dit que le Roi s'est égaré dans la forêt. Ils retournent à leur poste.

Le Roi, l'épée à la main, mais dans le fourreau, en botines, en redingote & sans aucune marque de sa dignité, accablé de fatigues, est tombé de cheval: il ne sçait ou passer la nuit, ni comment retrouver sa route. *Richard* le rencontre sans le connoître, lui offre le couvert & son souper: le Roi l'accepte, & ne se nomme pas. Leur conversation est intéressante & pleine de sel. A peine ils sont partis tous deux que Milord *Lurewel* & un courtisan de la suite du Roi, égarés comme lui, paroissent aussi dans le plus grand embarras. Ils sont arrêtés par les gardes-chasse, qui les prenant dans l'obscu-



rité pour des braconniers , les conduisent chez l'Inspecteur.

Le troisiéme acte représente l'intérieur de la maison de *Richard*. Sa mere, *Jenny*, *Betsy* travaillent en l'attendant. Elles chantent toutes trois , chacune un air différent, qui forment un Trio d'un genre neuf & dont la précision satisfait les oreilles les mieux organisées. *Le Roi* arrive conduit par *Richard*. Le souper prêt, ils passent tous deux dans une autre chambre. Le vin manque, *Richard* court à la cave: mais en revenant, un regard de *Jenny* l'arrête. Il oublie *le Roi* & l'univers.

*Le Roi*, resté seul à table, sort de la chambre où il soupoit & n'y veut pas rentrer, malgré les instances de *Richard*. En attendant le cheval qu'un garde doit amener, toute cette honnête famille s'efforce d'amuser le Prince qu'elle ne connoît point. C'est ce qui prépare naturellement les airs qui suivent.

#### *Romance de Jenny*

Quand le soleil dans la plaine  
Brûle troupeaux & Bergers ,  
Qu'une tempête soudaine  
Vienné inonder nos vergers ;

Près de l'objet qui nous enchaîne  
 Et qui nous lie à son desir,  
 Rien n'est peine,  
 Tout est plaisir.

Que le cours de la semaine  
 Nous ravisse le repos,  
 Qu'une saison incertaine  
 Augmente encor nos travaux,  
 Près de l'objet, &c.

Que la brûlante jeunesse  
 Enflamme & trouble nos sens,  
 Que la tremblante, vieillesse  
 Rende nos pas languissans,  
 Près de l'objet, &c.

*Richard* ne se fait pas prier pour chan-  
 ter le bonheur.

### A R I E T T E.

Ce n'est qu'ici,  
 Oui,  
 Ce n'est qu'au village  
 Que le bonheur a fixé son séjour.  
 Loin de la Ville, loin de la Cour,  
 C'est à l'ombrage  
 D'un verd feuillage,  
 Qu'on trouve ensemble & la paix & l'amour.

## DE L'OPERA BOUFFON. 263

Lorsque le Ciel lance ses traits  
Sur nos têtes profanes,  
Sa foudre frappe les palais,  
Elle respecte nos cabanes.

Ce n'est qu'ici, &c.

*Le Roi* est supplié de chanter. On ne lui a jamais fait une pareille prière. Il chante un fragment d'Opera. C'est la réponse d'un Gouverneur à qui un jeune Prince destiné au trône demande quel est le moyen pour parvenir au plus haut degré du bonheur.

### A R I E T T E.

Le bonheur est de le répandre ,  
De le verser sur les humains ,  
De faire éclore de ses mains  
Tout ce qu'ils ont droit d'en attendre,  
Est-il une félicité  
Comparable à la volupté  
D'un Souverain qui peut se dire,  
Tout ce que le Ciel m'a soumis ,  
Tous les sujets de mon Empire  
Sont mes enfans, sont mes amis.

Ah quel plaisir , quel plaisir de lire  
Dans les yeux d'un peuple attendri

Tout ce qu'inspire  
La présence d'un Roi chéri !

Le bonheur, &c.

*Betsy* qui étoit sortie, rentre en disant, *voilà les gardes qui amènent des Voleurs.* Ah ciel ! dit *Jenny*, *c'est Milord* ; elle se cache. Les Acteurs sont placés de façon sur la scène que les Milords ne peuvent voir *le Roi* : il est témoin, sans être vû, de toute la dureté de l'ironie amère que peut mettre dans ses discours un homme puissant qui abuse du privilège de sa naissance. *Jenny*, dit *Lurewel* à *Richard*, *ne sortira de chez moi qu'à bonnes enseignes, il sied bien à un drôle comme toi. . . . . Voilà le Roi*, dit l'autre Milord. Le Roi se leve & paroît. Ce tableau, prolongé par la musique, fait l'effet le plus intéressant. La Peinture auroit saisi cet instant de surprise, de joye & de confusion : les têtes des personnages, leurs attitudes, auroient caractérisé les mouvemens de leurs ames ; mais la musique plus hardie, plus féconde en ressources, peint tout, développe tout, anime tout ; *les complimens affectueux*

*aux des courtisans, les interrogations du Roi, la crainte de Richard d'avoir manqué de respect, la surprise mêlée de joye dans Jenni, respectueuse dans sa mère naïve dans la petite fille, l'étonnement simple dans les gardes. Ce tableau se reproduit & cependant n'est qu'un, pendant le court espace qu'emploie la Musique. C'est à peu près l'idée que nous en fait concevoir Monsieur Sedaine dans l'avis qu'il a mis au devant de *Rose & Colas*, & cette idée est triomphante.*

Cet instant de surprise passé, le Roi demande à *Durewel* ce que Richard veut dire touchant Jenni. Ah ! Sire, répond le Milord, *une orpheline, une infortunée de ce canton, que j'ai prise sous ma protection, parce que Richard vouloit l'épouser malgré elle. Malgré moi ?* dit Jenni, dont l'aparition subite confond le Milord, le Roi exile *Durewel*, il annoblit Richard, paye la dot de Jenni & la pièce finit par des vœux pour le meilleur des Rois.

Après les applaudissemens dont le Public a honoré & honore les Auteurs de cette Pièce, il reste peu de choses à en dire. Ce sujet très propre à fournir des scènes comiques, spirituelles & mo-

*I. Partie.*

*M.*

sales, a exigé beaucoup d'art pour recevoir les ornemens que la musique étoit en état de lui prêter. Sans rien diminuer de la force de la Diction. Il est maintenant décidé que la flûte d'Euterpe peut dignement seconder le masque de Thalie.

*Fin de la première Partie.*

# T A B L E

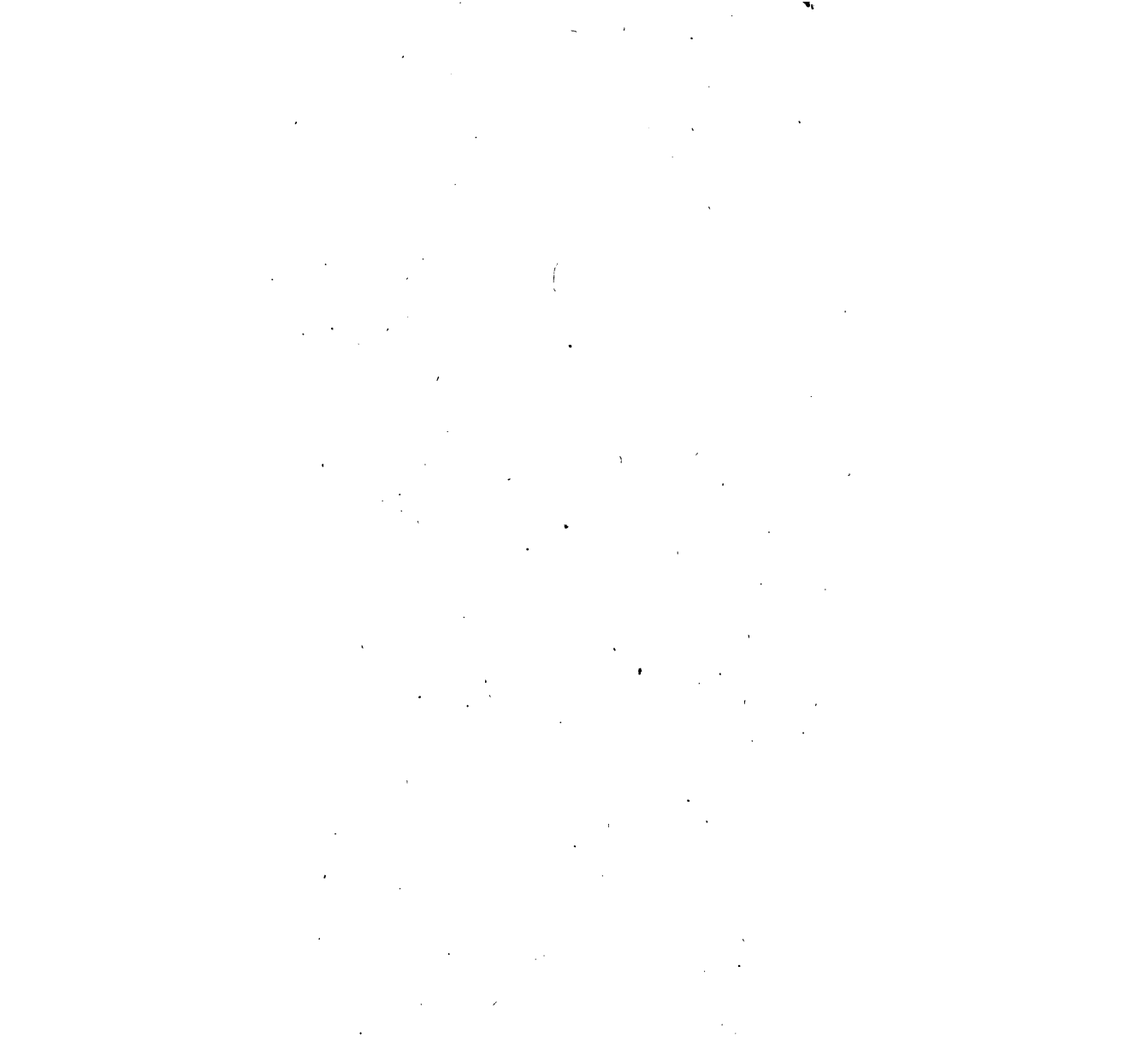
## *De la Première Partie.*

La Serva Padrona.	pag. 7
Le Joueur.	<i>ibid.</i>
La Finta Cameriera.	10
La Donna Superba.	<i>ibid.</i>
Le Chinois.	<i>ibid.</i>
La Bohémienne.	<i>ibid.</i>
Bertholde.	<i>ibid.</i>
Les Artisans de qualité.	<i>ibid.</i>
Le Médecin ignorant.	<i>ibid.</i>
Les Troqueurs.	14
Le Jaloux corrigé.	27
Les Voyageurs.	31
Le retour du Goûr.	36
La Servante Maîtresse.	39
Ninette à la Cour.	42
Le Maître de Musique.	58
La Bohémienne.	67
Les Chinois.	71
La fausse Avanturiere.	84
Le Diable à quatre.	92
La Pipée.	102
Les Amans trompés.	<i>ibid.</i>
Le Charlatan.	109
Les Enforcelés.	<i>ibid.</i>
Le Peintre amoureux de son Modèle.	113
Le Docteur Saggade.	118
L'heureux Déguisement.	120
Nina & Lindor.	<i>ibid.</i>
Le Médecin d'Amour.	123
Les Aveux Indiscrets.	<i>ibid.</i>
Cendrillon.	124
Blaise le Savetier.	125
L'ivrogne Corrigé.	130
L'Amant Statue.	138
L'Innocente Supercherie.	<i>ibid.</i>
Le Volage ou le Qui-pro-quo.	138

Les Troqueurs Dupés	132
Le Maître d'Ecole.	<i>ibid.</i>
Le Procès des Aïeux & des Vau-devilles.	139
Les Précautions Inutiles	<i>ibid.</i>
La Nouvelle Troupe.	140
Barbacole, ou Manufait Volé.	142
Le Soldat Magicien.	<i>ibid.</i>
La Fortune au Village.	<i>ibid.</i>
Le Prétendu.	143
L'ille des Foux.	150
Le Gadi Dupé.	150
Le Jardinier & son Seigneur.	160
Les Bons Amis.	163
L'huître & les Plaideurs.	169
Le Depit genereux.	171
George & Georgette.	<i>ibid.</i>
Le Marechal.	174
On ne s'Avise jamais de Tout.	183
Mazet.	190
Le vieux Coquet.	<i>ibid.</i>
Le Tonnellier.	209
Annette & Lubin de M. Favart.	213
Annette & Lubin de M. Marmontel.	217
Le Procès ou la Plaidée.	238
L'amant Corsaire.	246
Sancho Pança.	257
Les Sœurs Rivaies.	247
La nouvelle Italie.	250
Le Roi & le Fermier.	251
Le Milicien.	262

*Fin de la première Partie*





S. Zlatin

11.9.89

[VOLT.]

